

**ANALYSE INTERPRETATIVE DE LA TRADUCTION FRANÇAIS-
ANGLAIS DES CONTES SELECTIONNES DE « LES CONTES
D'AMADOU KOUMBA » DE BIRAGO DIOP**

PAR

JILA MWEEMBA

Mémoire Présenté en Vue de L'obtention du Grade de Maitrise Es Lettres
Option: Linguistique

L'UNIVERSITE DE ZAMBIE

LUSAKA

2018

DECLARATION

Je soussignée JILA MWEEMBA déclare sur l'honneur que ce mémoire de maîtrise représente mon propre travail, et n'a jamais été soumis auparavant dans cette université ni dans n'importe quelle autre université ailleurs pour l'obtention de grade de maitrise, il n'incorpore aucun travail de mémoire publié auparavant.

Signature (Candidate) : Date :

.....

Signature (Directeur) : Date :

.....

APPROVAL

This dissertation of **Jila Mweemba** is approved as partial fulfillment of the requirements for the award of the degree of **Master of Arts in Linguistic Science (French)** by the University of Zambia.

Examiner 1..... Signature..... Date.....

Examiner 2..... Signature..... Date.....

Examiner 3..... Signature..... Date.....

ABSTRACT

The study is an interpretative analysis of the French to English translation of selected stories from “Les Contes d’Amadou Koumba” to “Tales of Amadou Koumba”. It seeks to analyse the translation in the light of the steps outlined by the interpretative theory of translation and also aims at observing how the linguistic aspects (semantics, syntax and stylistics) of the text are presented in its translation.

Different contemporary theories of translation are outlined but the focus is on one; The Interpretative Theory of Translation, which is later applied in the analyses of the selected stories in French and their English translations.

The interpretative theory is an extension of the linguistic theory of translation, though it differs from it in the sense that it is not entirely based on the comparison of languages (language systems) and it does not take sentences as translation units (as comparative linguistics did); the interpretative theory of translation emphasises contextual translation, highlighting the analysis of meaning as it appears in the text or speech.

Using close textual analysis, the two versions of the texts were analysed based on the selected theory. The findings of this analysis were that two of the selected texts “*Les Mammelles*” and “*Maman Caiman*” were translated in the manner outlined by the interpretative theory (Comprehension-Deverbalisation-Reformulation) with a variation of translation techniques having been used, whereas the other two “*Petit-Mari*” and “*La Biche et Les Deux Chasseurs*” were for the most part translated literally and did not follow the interpretative way of translating. We also found that of the linguistic aspects analysed, the semantic aspect was generally well transferred from the source language to the target language whereas the syntactic and stylistic aspects did not maintain their form from the source language as they conformed to the language system of the target text.

EPIGRAPHE

" J'ai encore vu sous le soleil que la course n'est point aux agiles ni la guerre aux vaillants, ni le pain aux sages, ni la richesse aux intelligents, ni la faveur aux savants; car tout dépend pour eux du temps et des circonstances.

L'homme ne connaît pas non plus son heure, pareil aux poissons qui sont pris au filet fatal, et aux oiseaux qui sont pris au piège; comme eux, les fils de l'homme sont enlacés au temps du malheur, lorsqu'il tombe sur eux tout à coup."

(Ecclésiaste 9 : 11 - 12)

REMERCIEMENTS

A toi Eternel Dieu, avant tout autre, je tiens à dire merci pour ce travail et pour la vie. Tout ce que je fais de bon, c'est toi qui me donne la force de l'accomplir. Merci.

Je tiens aussi à remercier mon directeur de recherche, Dr. John Lubinda, pour le regard critique qu'il a toujours porté sur ce travail et pour ses précieux conseils et encouragements sans lesquels mon travail n'aurait pas la même forme.

Je tiens surtout à remercier mon maître et mentor en Traductologie, le Professeur Musampa E. Kambaja, Professeur Ordinaire de l'Université de Lubumbashi.

A toi Cœur et à tous ceux qui m'ont soutenue de près ou de loin dans mon parcours, je dis merci du fond de mon cœur.

TABLE DES MATIERES

Déclaration	i
Approval	ii
Abstract	iii
Epigraphe	iv
Remerciement	v
Table des matieres.....	vi

CHAPITRE I : INTRODUCTION GENERALE

1.1 But.....	1
1.2 Historique	2
1.3 Enoncé de la problématique	5
1.4 Objectifs de la recherche	6
1.5 Questions de recherche	6
1.6 Cadrage Théorique	7
1.7 Démarche Méthodologique	7
1.7 Contraintes	7
1.8 Intérêt du sujet.....	8
1.9 Définitions de mots clés	8
1.10 Résumé.....	9

CHAPITRE II : LES THEORIES TRADUCTOLOGIQUES

2.1 Introduction	10
2.2 Résumé de travaux antérieurs.....	16
2.2.1 Le travail de Camilla Skilbred.....	16
2.2.2. Le Travail de Kolawole S.O et Salawu Adewuni.....	17
2.3 La théorie Interprétative	18

2.4	La Théorie du Skopos.....	20
2.5	La Théorie du Polysystème.....	21
2.6	La Théorie de l'Action	24
2.7	La Théorie du Jeu.....	27
2.8	Les Théories Linguistiques.....	30
2.9	Conclusion.....	32

CHAPITRE III: LA THEORIE DU SENS

3.1	Introduction	33
3.2	L'Ecole de Paris	34
3.2.1	La Compréhension	34
3.2.2	La Déverbalisation	36
3.2.3	La Réexpression	39
3.2.4	La Vérification	43
3.3	La Conclusion	43

CHAPITRE IV : ANALYSE DES CONTES ET INTERPRETATION DES RESULTATS

4.1	Introduction	44
4.2	L'analyse.....	46
4.2.1	Les Mamelles.....	46
4.2.2	Maman Caïman	56
4.2.3	Petit-Mari	62
4.2.4	La Biche et Les Deux Chasseurs.....	65
4.3	Conclusion du Chapitre.....	67

CHAPITRE V : CONCLUSION GENERALE

REFERENCES

ANNEXES

CHAPITRE I : INTRODUCTION GENERALE

Comme le titre l'indique, ce travail a pour but l'analyse interprétative de la traduction du français à l'anglais des quelques contes sélectionnés. Le corpus de notre étude est tiré de l'ouvrage « Les Contes d'Amadou Koumba » dans ses deux versions, à savoir, française « Les Contes d'Amadou Koumba » et anglaise « Tales of Amadou Koumba » en nous fondant sur la théorie interprétative de la traduction. Ce travail examinera divers aspects de la linguistique (la sémantique, la stylistique, la syntaxe) dans le texte et sa structure en vue d'analyser les résultats même de la traduction.

Notre travail se présentera en cinq chapitres. Le premier chapitre sera une introduction générale. Le deuxième chapitre sera consacré à l'examen de différentes théories traductologiques (les théories sur la traduction : les théories linguistiques, la théorie du skopos, la théorie interprétative, la théorie du jeu, la théorie de l'action, et la théorie du polysystème). Le troisième chapitre va décrire plus particulièrement comment fonctionne la théorie interprétative et comment nous allons l'appliquer à notre analyse. Le quatrième chapitre portera sur l'analyse du texte. Nous passerons en revue les études antérieures dans le domaine de l'application de la théorie interprétative à la traduction. Enfin le chapitre cinq sera une conclusion générale.

1.1 But de la Recherche

Le but de notre recherche est de faire une analyse interprétative de la traduction français-anglais des contes sélectionnés, à savoir *Les Mamelles*, *Maman- Caïman*, *La biche et les deux chasseurs* et *Petit Mari* tirés de « Les Contes d'Amadou Koumba » de Birago Diop.

Cette analyse se basera sur l'une des théories que nous allons examiner en détail qui est la théorie interprétative de la traduction (TIT), en sigle connue aussi sous le nom de théorie du sens. Le choix de l'ouvrage que nous comptons analyser se justifie dans ce sens que cet ouvrage a été traduit professionnellement par Dorothy S. Blair qui a traduit plusieurs autres ouvrages du français à l'anglais. Puisque l'ouvrage a été traduits par une spécialiste de la traduction, nous la considérons comme une traduction fiable et c'est donc aussi une évaluation de la qualité de la traduction faite par Blaire à la lumière de la théorie interprétative de la traduction. Nous allons également analyser les aspects linguistiques et sociolinguistiques. Par exemple, nous essaierons de voir comment certaines notions de la culture de l'auteur ont été traduites et comprendre si leur traduction est exacte.

1.2 Historique

« Les contes d'Amadou Koumba » publié en 1947 est un recueil de contes écrits en français par Birago Diop, un sénégalais né en 1906 à Ouakam, très attaché à sa famille de Dakar, mais en même temps marié à une Française. Le recueil s'ouvre sur une brève introduction dans laquelle l'auteur rend un vibrant hommage aux deux personnes qui lui ont donné le goût du conte : sa grand-mère et Amadou Koumba le griot. Ce livre a été traduit du français à l'anglais par Dorothy S Blair, une anglaise qui a traduit plusieurs autres ouvrages de la littérature d'expression française.

Le verbe « traduire » apparaît en 1539 et il provient du latin *traducĕre* (faire passer d'un côté à l'autre quelqu'un ou quelque chose). Le mot traduire est défini comme « le fait de faire passer un texte d'une langue à l'autre » (Encyclopaedia universalis sur CD-ROM cité par Kambaja (2011). C'est la même notion de déplacement qui transparaît dans la définition des traductologues tel que Vinay et Darbelnet qui disent que la traduction

est « le passage d'une langue A à une langue B, pour exprimer une même réalité X » (Kambaja, 2011:3).

Selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, le mot traduire signifie « faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive de deux énoncés ». Ladmiral (1979) le définit comme « un cas particulier de convergence linguistique : au sens le plus large, elle désigne toute forme de 'médiation interlinguistique' permettant de transmettre l'information entre les locuteurs des deux langues différentes ». Elle fait passer un message d'une langue de départ ou langue source à une langue d'arrivée ou langue cible. La traduction est une opération faite d'une langue à une autre par un intermédiaire bilingue (Kambaja, 2011). Traduire signifie, pour Wilhelm von Humboldt, « passer d'un territoire doté d'une conception ou image déterminée du monde à une autre, qui est caractérisée différemment » Humboldt cité par Rovoka (2014 : 63). Le dictionnaire de linguistique de Jean Dubois et al. (1973:493) dit ceci : « traduire : c'est énoncer dans une autre langue (ou langue cible) ce qui a été énoncé dans une langue source en conservant des équivalences sémantiques et stylistiques. »

La traductologie en tant que discipline se concentre sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémantique et la culture. C'est une étude interdisciplinaire, ce qui signifie qu'elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit avec la traductologie sont la linguistique (la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études culturelles, la psychologie cognitive (pour les études sur l'interprétation simultanée) et la sociologie (Gile, 2005).

La traductologie, *translation studies* en anglais, est une étude du processus de la traduction et du produit de la traduction. D'une manière générale, l'on a coutume de définir la traductologie comme une théorie de la traduction ou un discours sur

la traduction » et d'une manière rigoureuse Kambaja la définit comme « la science de la traduction en ses aspects différents » (Kambaja, 2009 :45). On ne peut pas étudier les produits de la traduction sans tenir compte de la linguistique (la syntaxe, la stylistique et la sémantique). La traductologie est traditionnellement classée parmi les sciences humaines et plutôt comme une science du langage (Guidère, 2008). Elle est une étude interdisciplinaire, c'est-à-dire qu'elle utilise plusieurs disciplines et méthodes, notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique la stylistique, la sémantique, les études culturelles et la sociolinguistique.

La traduction est donc une action de faire passer un message soit d'une même langue à elle-même (traduction mono linguale), soit d'une langue à une autre (traduction interlinguale). Le texte source (ou bien un discours dans une langue source) est la prémisse sur laquelle le traducteur construit son texte (son discours) dans une langue cible. Le traducteur doit analyser le texte source pour explorer comment l'exprimer dans une langue cible en gardant le sens de la langue source.

Le sens est la suite d'un processus indissociable de l'activation du texte, portant sur une langue et la connaissance générale du monde. Jakobson cité dans Guidère (.2008 :80) définit le sens par le biais de « signe » et « signifié ». Le « signe » ici est ce qui sert à représenter une chose, une démonstration que l'on fait pour donner à connaître ce que l'on pense, ce que l'on veut (le mot) et le « signifié » est le contenu conceptuel sémantique que désigne le signe linguistique. Selon Catford, cité dans Guidère (2008 :80), « le sens est un ensemble de relations formelles et /ou contextuelles internes à une langue en particulier ». Il continue à définir le sens comme « le réseau total de relations institué par n'importe quelle forme linguistique. ». Il est exprimé à travers le langage comme code de communication.

Il est également important de définir la culture parce que cette étude analyse aussi les aspects culturels. Il existe plusieurs définitions du terme « culture » selon le contexte et selon la discipline mais une définition qui englobe toutes les autres est celle donnée par l'UNESCO comme suit : « La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.» (*Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982.*)

Une analyse de la traduction étudie au moins deux textes, un texte original et sa traduction. Le but de ce mémoire est donc d'analyser et d'évaluer la traduction du français à l'anglais des contes sélectionnés de « Les Contes d'Amadou Koumba » en nous basant sur la théorie interprétative de la traduction.

1.3 Enoncé de la Problématique

La théorie interprétative de la traduction applique les aspects pertinents de la linguistique dans l'analyse de la traduction. Une analyse critique de la traduction prend en compte la langue, la culture et la structure de la langue. L'hypothèse est que la traduction des textes sélectionnés a appliqué des approches linguistiques et culturelles. Néanmoins, cela n'a pas été examiné ni analysé. Pour cette raison, l'étude cherche à aborder la question suivante en se basant sur la théorie du sens : Les aspects linguistiques, sémantiques et culturels du texte source ont-ils été transférés avec succès dans la traduction des textes sélectionnés de « Les Contes d'Amadou Koumba » ? Elle cherche, en outre, à évaluer la qualité de la traduction faite par Blair de ces contes sélectionnés.

1.4 Objectifs de la Recherche

Les objectifs de la présente étude sont les suivants :

1. Examiner comment certains aspects sémantiques ont été traduits du texte source au texte cible.
2. Examiner comment les aspects linguistiques (la syntaxe, la stylistique) des textes sélectionnés sont traités dans leur traduction.
3. Déterminer si les aspects culturels étaient transférés avec succès du français vers l'anglais.

1.5 Questions de la Recherche

Ce travail a pour objet une analyse, à la lumière de la théorie interprétative de la traduction, des contes sélectionnés dans « Les contes d'Amadou Koumba ». En faisant ceci, nous allons analyser comment les aspects culturels ont été traduits, les aspects linguistiques et sémantiques, et pour cela, nous nous posons les questions suivantes :

1. Comment est-ce que certains aspects ont été traduits du texte source au texte cible. ?
2. Comment est-ce que les aspects linguistiques (la syntaxe, la stylistique) des textes sélectionnés sont traités dans leur traduction ?
3. Est-ce que les aspects culturels ont été transférés avec succès du français vers l'anglais ?

Nous allons tenter de répondre à chacune de ces questions dans ce travail.

1.6 Cadrage Théorique

Cette recherche va s'appuyer sur l'analyse textuelle de contes sélectionnés du français vers l'anglais. L'analyse de ces contes va se fonder sur la théorie

interprétative de la traduction proposée par Danica Skeleskovitch et Marianne Lederer. Cette théorie considérée sera développée dans le troisième chapitre de ce mémoire.

1.7 Démarche Méthodologique

L'étude utilisera le concept de la recherche descriptive. Elle emploiera des critères d'échantillonnage aléatoire des textes à analyser. Les données seront collectées à partir des sources primaires (le texte original et la traduction). Ensuite nous allons analyser les deux versions à la lumière de la théorie interprétative de la traduction. La première étape sera une lecture approfondie du texte source. Ceci sera suivi d'une lecture du texte traduit. Par conséquent, nous allons essayer d'identifier les différentes catégories du sens, et selon cette théorie le transfert du message se fait en trois étapes : la compréhension, la déverbalisation et la réexpression. Les deux textes seront placés dans leur contextes socioculturels pertinents pour déterminer s'ils sont équivalents ou pas. Nous allons analyser le corpus « Les Contes d'Amadou Koumba » et sa traduction anglaise « Tales of Amadou Koumba ». Cela veut dire que nous n'allons pas faire une recherche sur le terrain parce que notre travail portera sur les textes déjà existants (analyse documentaire).

1.8 Contraintes

Ce travail se limitera à une analyse des textes sélectionnés (*Les Mamelles*, *Maman- Caïman*, *Petit-Mari* et *La biche et les deux chasseurs*) de « Les Contes d'Amadou Koumba » et non pas tous les contes. Il se limitera aussi par choix délibéré à l'application de la seule théorie interprétative de la traduction.

1.9 Intérêt du Travail

Cette analyse de la traduction sera une contribution non négligeable dans le domaine des études traductologiques en théorie et en pratique. Cela sera d'un grand aux niveaux académiques et professionnels dans le contexte actuel de la mondialisation. Ce qui fournira la documentation sur la critique et l'analyse de la traduction de « Les contes d'Amadou Koumba », qui est somme toute un ouvrage sur la liste des ouvrages classiques étudiés en littérature africaine d'expression française, laquelle documentation contribuera ainsi à produire des traductions de textes littéraires de qualité. La traduction est au cœur des relations entre les langues et les cultures. L'étude se penchera finalement sur les difficultés rencontrées dans la traduction littéraire et essaiera de déterminer comment les écarts peuvent être rectifiés ou évités si possible. Enfin, il nous sied de conclure par emphase que nous avons choisi de faire notre étude sur « Les Contes d'Amadou Koumba » tout simplement parce que c'est un recueil 'classique' de la littérature africaine d'expression française comme signalé ci-haut.

1.10 Définition des Mots Clés

1. **Texte source/ Texte de départ** – texte qui fait partie du projet de traduction et qui sera traduit au moyen d'une action traductionnelle.
2. **Texte cible/ Texte d'arrivée** – Résultat du processus de traduction.
3. **Théorie Interprétative** – une théorie du sens.
4. **Compréhension** – faculté de comprendre, de saisir par l'esprit.
5. **Déverbaliser**- libérer de tout signifiant.
6. **Réexprimer** – dire autrement la même chose, utiliser d'autres mots pour dire ce qui a été déjà dit.
7. **Langue de départ (source)** – langue d'origine.

8. **Langue d'arrivée (cible)** –langue dans laquelle est traduit un terme rencontré dans une langue première (langue de départ).
9. **Traduction** - action de traduire, de transposer dans une autre langue.
10. **Culture** – « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social ». (Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle, 2001)

1.11 Résumé

Dans le présent chapitre qui touche à sa fin, nous avons présenté le but de notre travail et l'énoncé de la problématique. Nous avons aussi présenté les objectifs. Ensuite, nous avons posé les questions auxquelles nous nous proposons de répondre dans la suite de notre travail et nous avons élaboré la méthodologie que nous allons suivre pour effectuer notre recherche. L'intérêt de cette recherche a été aussi montré. Nous avons signalé les contraintes inhérentes à ce travail. Nous avons terminé le chapitre en proposant quelques définitions des mots-clés qui vont figurer dans ce travail.

CHAPITRE II : LES THEORIES TRADUCTOLOGIQUES

2.1 Introduction

Le présent chapitre va examiner les théories traductologiques. La traductologie (*translation studies* en anglais) est une discipline qui se donne la traduction pour objet d'étude comme nous l'avons dit dans le chapitre précédant. Elle vise le processus de la traduction et du produit de la traduction sans délaisser la linguistique (la syntaxe, la stylistique et la sémantique). A ce titre Kambaja (2011) la classe comme une science du langage.

Il va de soi que l'on considère la traductologie comme une discipline voisine de la linguistique mais elle est plutôt une étude interdisciplinaire, ce qui signifie qu'elle contient plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact avec la traductologie sont la linguistique dans ses divers aspects, à savoir la syntaxe, la stylistique, la sémantique et la pragmatique, mais aussi les études culturelles et la sociolinguistique. Il faudra néanmoins dire que la traduction est avant tout une activité, un savoir-faire qui se développe par la pratique.

Le terme « traductologie » est dans ce travail utilisé pour décrire la discipline scientifique qui étudie le processus de la traduction et les produits de cette activité. Dans les différentes théories, le terme « traduction » n'a pas la même acceptation et ceci est une des raisons pour lesquelles il est difficile de les comparer. Pour nous toutefois, c'est une activité de faire passer ou transmettre un message d'une langue à une autre et que ce message ait les mêmes effets dans les deux langues.

Cette étude se propose de traiter une analyse théorique d'une traduction faite au niveau professionnel. En faisant ceci, elle va traiter des obstacles culturels que rencontrent le traducteur et l'importance de la compréhension des textes dans leur totalité avant de commencer à les traduire. Ceci nous conduit à pouvoir expliquer les procédés que le traducteur doit suivre pour transmettre les éléments culturels et conserver le sens dans la traduction. Dans toute traduction il existe toujours une alternance entre correspondances et équivalences, mais nous tenons à mettre à l'épreuve le postulat selon lequel les équivalences sont la règle et les correspondances plutôt l'exception.

Une théorie est un ensemble d'opinions réunies en système. Elle est définie par le dictionnaire Larousse comme « un ensemble organisé, de principes, de règles, de lois scientifiques visant à décrire et à expliquer un ensemble de faits, c'est un ensemble relativement organisé d'idées, de concepts se rapportant à un domaine déterminé <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/theorie/> consulté le 13 juin 2016. Ainsi, les théories de la traduction sont des ensembles des opinions, des principes ou des règles bien organisées pour décrire et expliquer ou analyser les processus et les produits de la traduction. Ce qui revient à dire d'une théorie en général qu'elle est un ensemble de connaissances fondées sur la spéculation sur laquelle on s'appuie pour des réalisations d'ordre pratique. Une théorie est aussi un ensemble de propositions servant à unifier de façon logique des concepts afin d'expliquer et d'interpréter certains aspects de la réalité dont on cherche à rendre compte.

La traductologie est une discipline relativement nouvelle. Elle est née au cours des années 1970 au Pays Bas et en Belgique. C'était James Holmes qui voulait montrer la différence entre l'approche littéraire et l'approche linguistique de la traduction qui a ouvert la traduction à d'autres disciplines Holmes dans Venuti (2000). La traductologie est souvent perçue comme une branche de la linguistique mais en réalité elle est une

discipline autonome. Les approches de la traduction tendent à rattacher la traduction à d'autres disciplines. Elles viennent renforcer l'autonomie et l'indépendance de la traduction. Néanmoins, elle ne peut pas être séparée de la linguistique. On applique les acquis de la linguistique à la pratique de la traduction. On peut aussi développer une théorie linguistique de la traduction à partir de la pratique. La différence fondamentale entre les deux disciplines, la linguistique et la traductologie, est que la linguistique s'intéresse aux langues et aux langages tandis que la traductologie s'occupe des traducteurs et des traductions (Guidère, 2008).

La traductologie se donne la traduction pour objet d'étude. James Holmes est considéré en général comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont on peut définir les traits principaux (Gentzler, 1993). Il l'a aussi définie comme « une étude comportant deux branches. La traductologie théorique qui en est la première branche étudie les phénomènes de traduction, la définition des principes explicatifs et la théorisation des pratiques traductionnelles. La traductologie appliquée qui en est la deuxième branche vise la mise en œuvre des principes et des théories dans la pratique de la traduction ». (Guidère, 2008).

Selon Holmes dans Venuti (2000), ces deux branches de la traductologie entretiennent une relation dialectique ; c'est-à-dire l'un dépend de l'autre. En effet, la traductologie théorique nourrit les applications pratiques et la traductologie appliquée permet d'enrichir la réflexion comme Rovokà (2014) le démontre. L'objectif de la traductologie consiste en l'élaboration d'une théorie générale qui sert de directive à la production des traductions, la théorie qui pourrait être dynamique. Dans notre étude nous allons traiter la traduction dans ses deux perspectives, théorique et appliquée, puisque nous allons étudier la partie théorique et puis nous allons appliquer cette partie théorique à la pratique.

Après 1945, la traduction est devenue un sujet d'intérêt aux linguistes qui l'ont étudiée en utilisant la langue, et par conséquent, ils se concentraient sur la traduction comme produit. Danica Seleskovitch et son équipe à l'ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs), n'ont pas voulu utiliser la linguistique parce qu'elle s'occupait de la langue en dehors de tout contexte de communication. Et pourtant selon Raková, on trouve que les traductologues se sont beaucoup intéressés à la linguistique textuelle et la pragmatique. Même si l'Ecole de Paris n'a pas voulu étudier les problèmes posés par la traduction dans deux langues spécifiques qu'on rencontrait dans la pratique, les traductologues contemporains tels que Darbelnet et Jean-Paul Vinay ont considéré cette approche de traiter des paires de langues. (Rakovà, 2014)

Au cours des années 1950 et 1960 on a commencé à s'intéresser à la traduction en tant qu'objet de recherche et les premiers chercheurs à s'y intéresser étaient les linguistes dont les plus connus sont Roman Jakobson et John C. Catford. Et parmi les linguistes francophones étaient Georges Mounin, Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet. Ces traductologues étudiaient la relation entre langue de départ et langue d'arrivée et la réalité que celles-ci désignent, mais ils n'ont pas considéré l'acte de communication ni le traducteur dans leur conception. Par contre Eugene Nida qui est souvent considéré comme le père de la traductologie moderne s'est beaucoup intéressé à ces aspects que les autres ont négligés (l'acte de communication et le traducteur). (Rakovà, 2014).

Nida, un auteur et traducteur américain qui a beaucoup travaillé sur les traductions bibliques a été le premier linguiste à souligner l'importance de l'objectif de communication en traduction dans sa théorie de l'équivalence dynamique en traduction de la Bible. Comme il savait que parmi les destinataires des traductions de la Bible, il y avait de locuteurs vivant dans un environnement polaire et d'autres vivant sous les tropiques, et que les références géographiques et culturelles de la société proche-orientale, abondantes dans les

textes bibliques, risquaient de ne pas assurer une transmission efficace des messages, il a défini deux concepts d'équivalence entre le texte de départ et le texte d'arrivée :

1. « L'équivalence formelle, qui cherche à reproduire la forme du texte de départ, et
 2. L'équivalence dynamique, qui cherche à répondre aux besoins du destinataire »
- (Nida, 1964)

D'autre part, l'hypothèse Sapir-Whorf (1949) cité par Skilbred (2005) appliquée à la traduction présente une vue pessimiste de la traduction, en disant que rien n'est traduisible parce que chaque langue représente des réalités différentes, et découpe le monde à sa manière. Il continue à dire qu'il n'existe pas de correspondances d'une langue à l'autre. Les correspondances sont les équivalents donnés par les dictionnaires. La linguistique structurale suit cette conception, et rend la traduction impossible parce que les signes des différentes langues n'ont pas la même valeur.

Par contre, Skilbred (2005) illustre l'aspect de correspondance en donnant les exemples suivants ; pour traduire le mot *mouton* du français en anglais, il faut le situer dans un contexte précis. S'il s'agit d'un mouton qu'on voit dans un pré, il se traduira par *a sheep*, s'il s'agit de celui qui se trouve sur une assiette, il se traduira par *mutton*. La traduction du mot anglais *you* varie également en fonction de la situation où il est exprimé ; si on se trouve dans une situation formelle (*vous*) ou familière (*tu*). D'un point de vue linguistique ces mots sont intraduisibles, alors que, d'un point de vue traductologique, l'absence d'un terme dans une langue pour rendre le terme d'une autre langue ne signifie pas que le terme soit impossible à traduire. (Guidère, 2008).

Il est important de distinguer entre la traduction linguistique et les connaissances purement linguistiques qui interviennent pendant le processus de la traduction. La traduction interprétative ne traduit pas les mots isolés, mais les textes entiers dans un contexte tandis que la traduction linguistique est une traduction mot à mot, une

recherche des correspondances lexicales. Selon Skilbred (2005), le traducteur professionnel doit considérer les problèmes d'intraduisibilité comme des faux-problèmes car il ne s'agit pas de trouver des correspondances pour chaque mot, mais plutôt de transmettre le sens du texte qui se trouve dans l'ensemble des mots, donc le texte.

La traductologie distingue plusieurs écoles théoriques différentes. L'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) où la théorie interprétative de la traduction (TiT) a été développée. Cette école, où étaient formés les interprètes de conférence et les traducteurs qui ont adopté la démarche interprétative, sera présentée en détail dans le chapitre qui suit.

Au cours des années 1960, la voie théorique qui se basait sur le principe d'effet équivalent est née, avec Nida aux États-Unis et Newmark en Angleterre. La réussite d'une traduction est mesurée par l'effet qu'elle produit sur les lecteurs : si la traduction produit le même effet sur les lecteurs que l'original a fait sur les siens, la traduction est réussie. (Guidère, 2008)

Au cours des années 1970-1980, l'école de Tel-Aviv (Even Zohar et Gideon Toury) a développé une théorie du polysystème qui assure que le sens d'une œuvre littéraire se modifie en fonction non seulement du champ littéraire d'origine, mais aussi en fonction du champ-cible. Dans cette théorie, le traducteur est le produit d'une société et l'on traduit selon son propre bagage socio-culturel. (Guidère, 2008)

2.2 Résumé des Travaux Antérieurs

2.2.1 Le Travail de Camilla Skilbred

Camilla Skilbred dans *Le transfert du culturel dans la traduction de poisson d'Or de Le Clézio*, 2005 a mené une recherche sur le transfert culturel dans la traduction d'un roman littéraire et elle s'est basée principalement sur la théorie interprétative de la traduction. Ce travail était une recherche de maîtrise intitulé « *Le transfert du culturel dans la traduction de poisson d'or de Le Clézio* ». Dans ce travail, Skilbred a analysé la traduction de *Poisson d'Or* du français vers le norvégien. Dans son travail, elle a commencé par une présentation de l'écrivain Le Clézio, de son roman *Poisson d'or* et du traducteur norvégien. Ensuite elle est passée aux théories sur lesquelles elle souhaitait prendre appui, avant de passer à l'analyse. Et son dernier chapitre est consacré aux conclusions tirées à partir de l'analyse.

Skilbred a appuyé sa recherche sur deux théories de la traduction : la théorie du *skopos* et la théorie interprétative de la traduction. Elle a constaté qu'il est d'abord nécessaire de prendre en considération le *skopos* du TA et sa fonction dans la culture d'arrivée. Elle a aussi remarqué que le langage figuré est strictement lié à la culture, d'où la nécessité de bien comprendre la culture de départ aussi bien que la culture d'arrivée. Le traducteur dans son analyse a choisi de transcoder les comparaisons et les métaphores. Elle a suggéré à la fin de sa recherche qu'il est important d'explorer davantage le lien entre langue et culture, non seulement en traduction, mais aussi de façon plus générale. Comme l'a écrit Ladmiral (2005), l'École de Paris n'exclut plus les textes littéraires de son champ de recherches.

En terminant son travail, elle a montré que même dans une traduction littéraire, le sens est l'objet de la traduction. Pour aboutir à une traduction idiomatique en langue d'arrivée, la compréhension du texte de départ est essentielle.

2.2.2 Le Travail de Kolawole S.O et Salawu Adewuni

Kolawole et Salawu dans leur publication (*The literary translator and the Concept of Fidelity : Kirkup's Translation of Camara Laye's L'Enfant Noir as a Case Study*, 2008) ont mené une étude sur le concept de la fidélité en traduction littéraire en analysant la traduction d'une œuvre littéraire au travers d'une théorie de « *Non verbum Pro Verbo, sed sensum exprimere de sensu* » (pas mot-a-mot mais sens-pour-sens). C'est cette théorie qui a évolué pour être connue plus tard sous le nom de la théorie interprétative de la traduction.

Dans leur recherche, Kolawole et Salawu (2005) ont analysé la traduction du français vers l'anglais de *L'Enfant Noir*, traduit *The African Child* en anglais. Ce travail a été fait à quatre niveaux ; stylistique, sémantique, métalinguistique et pragmatique et sous les principes de la théorie interprétative de la traduction. Ils ont noté que le langage littéraire est différent d'autres langages (administratif, scientifique etc..) ; il a beaucoup d'ambiguïté, d'homonymes et c'est un langage qui est connotatif et subjectif car un auteur littéraire est particulier dans son style et son lexique, il utilise beaucoup de figures de style et des proverbes.

Les chercheurs de ce travail ont constaté que l'analyse de la traduction ne s'intéresse pas trop à la comparaison des langues car ce n'est pas la langue qu'on traduit mais le texte ou le discours pour faciliter la communication. Ils ont aussi signalé que critiquer une traduction n'est pas condamner un travail, par contre, c'est identifier la fidélité ou la trahison dans quelques fragments du texte original. Newmark sur le

site [http://ilts.ir/content/ilts.ir/page/142/contentimage/a_textbook_of_translation_by_pete_rnewmark\(1\).pdf](http://ilts.ir/content/ilts.ir/page/142/contentimage/a_textbook_of_translation_by_pete_rnewmark(1).pdf) consulté le 12 mars 2017 dit qu'une bonne traduction tolère quelques erreurs.

La traduction de Kirkup de « *L'enfant Noir* » n'est pas une traduction mot-à-mot, mais Kirkup recherche les équivalents des expressions idiomatiques entre la langue source et la langue cible et il recherche un compromis entre deux cultures, africaine et européenne. Dans des cas d'omissions, le traducteur n'a pas suivi l'original ligne par ligne mais dans l'ensemble, la traduction est très proche de l'original dans son style et son contenu.

A la fin de leur recherche, Kolawole et Salawu (2005) ont conclu que James Kirkup est un bon traducteur qui a été fidèle dans sa manière d'exprimer le travail de Camara Laye en anglais. Sous le model de la théorie interprétative, ils ont aussi montré que ce travail n'était pas un cas d'une traduction littéral mais a employé plusieurs techniques tel que la transposition, l'explicitation, et la modulation. La traduction est dite une traduction interprétative, et sa facture lui est reconnue.

2.3 La théorie Interprétative

Mariane Lederer et Danica Seleskovitch, des interprètes de conférences de grandes renommées ont développé « la théorie du sens » au cours des années 1970. D'autres théoriciens ont montré que leurs principes de l'interprétation orale étaient valables aussi pour la traduction des textes écrits. Par conséquent, la théorie mérite d'être appeler aussi « théorie générale de la traduction ». D'un côté, Edmond Cary un de premiers traductologues s'est fondé sur l'interprétation de conférences pour expliquer la traduction écrite, surtout des œuvres littéraires comme la poésie, les pièces de théâtre et les livres d'enfants, et de l'autre côté Lederer et Seleskovitch en ont dégagé une théorie que Jean Delisle a, plus tard, proposé une méthode de traduction qui se base sur cette théorie (Lederer & Seleskovitch,

2001). Nous allons examiner de plus près les étapes du processus de la traduction dans les pages qui suivent.

La théorie de Lederer et Seleskovitch (théorie interprétative de la traduction), contredisait celle de la stylistique comparée qui dominait la scène de la traduction en France au cours des années 1960 et 1970. Dans *Stylistique comparée du français et de l'anglais* les auteurs Vinay et Darbelnet souhaitaient développer une technique nouvelle pour aborder les problèmes de la traduction. (Skilbred, 2005)

Dans toutes les langues, il existe des mots et des termes qui peuvent être traduits de la même manière, alors pour rendre le travail du traducteur facile, ils ont essayé de trouver des situations où « le passage de la langue A à la langue B est une porte étroite qui n'admet qu'une solution » (Vinay et Darbelnet 1977 : 21) c'est-à-dire, ces expressions ne peuvent pas être traduites autrement. Pour ce faire, ils ont observé le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre, et ont confronté la stylistique française à la stylistique anglaise pour dégager les lignes générales de transfert. Vinay et Darbelnet supposent que la traduction est avant tout une discipline comparée tandis que Delisle dans Skilbred (2005:25) dit que « traduire n'est pas comparer et que la SCFA est un instrument utilisé pour observer la fonction de deux systèmes linguistiques, mais n'est pas une méthode de traduction. »

Lederer (1994) a étudié le processus de la traduction et son caractère universel indépendant des paires de langues ou du travail d'un auteur particulier. « Elle voulait montrer que la démarche du traducteur est fondamentalement la même quel que soit le type de texte à traduire, et accompagne sa théorisation d'abondants exemples tirés de la littérature et des textes pragmatiques ». Skilbred (2005 : 26)

La théorie de Seleskovitch développe le modèle du processus de la traduction en trois étapes : la *compréhension* du texte ou discours dans la langue de départ, la *déverbalisation* des unités de sens et la *réexpression* dans la langue d'arrivée (Rakovà,

2014). Enfin le traducteur avance à la phase de vérification pour assurer la transmission du message et du sens globale. Bref, les principaux acquis de cette théorie ont « établi que le processus et l'analyse de la traduction consistent à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis ». Lederer cité dans (Guidère, 2008 : 70).

2.4 La Théorie du Skopos

Le mot « skopos » est d'origine grecque et signifie la visée, le but ou la finalité. La traductologie utilise ce mot pour désigner la théorie initiée en Allemagne dans les années 1980 par Hans Vermeer et Reiss (Guidère, 2008). La théorie du *Skopos* a été développée pour souligner l'importance de la finalité du produit final, laquelle peut différer de celle du texte original. Christiane Nord et Margaret Ammann sont parmi les théoriciens qui ont promu cette théorie. Guidère constate que « La théorie du skopos s'inscrit dans le même cadre que la théorie actionnelle de la traduction, et s'intéresse également, avant tout, aux textes pragmatiques et à leurs fonctions dans la culture cible » (Guidère, 2008:72).

Dans la théorie du skopos « la traduction est envisagée comme une activité humaine particulière, ayant une finalité précise et un produit final qui lui est spécifique (le *translatum*) » (Guidère, 2008:73). Et selon Vermeer dans Venuti (2000), les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées principalement par le but ou la finalité (le skopos) du texte à traduire. La traduction se fait en fonction du skopos. Mais il ne s'agit pas de la fonction attribuée par l'auteur du texte source, mais d'une fonction prospective liée au texte cible et qui dépend de la personne qui commande la traduction, donc une fonction prospective qui dépend du client (<http://www.biblioteka.filg.uj.edu.pl/pdf>) consulté le 24 octobre, 2016. C'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins. Guidère explique que le traducteur doit respecter deux autres importantes. La règle de cohérence (intratextuelle) qui stipule que le texte cible doit être cohérent pour être bien

compris par la communauté cible, comme une partie de son monde de référence, et la règle de fidélité (cohérence intertextuelle) qui dit que le texte cible doit garder un lien suffisant avec le texte source. (Guidère, 2008)

Le texte source est envisagé comme une offre d'information fait par un écrivain en langue A à l'attention d'un lecteur de la même culture. La traduction est envisagée comme une offre secondaire d'information, censée transmettre plus ou moins la même information à des récepteurs de langues et de cultures différentes. (Rakovà, 2014). Elle continue à dire que la sélection des informations et le but de la communication dépendent des besoins et des attentes des récepteurs cibles. Le *skopos* du texte peut être identique ou différent entre les deux langues concernées. La théorie se base sur la fonction du texte et non sur le type de texte. Le rôle que le texte de départ assume dans la théorie du *Skopos* est contesté.

Il est évident que la théorie a été critiquée par certains théoriciens, mais on trouve quelques aspects qui sont enrichissant pour le traducteur dans le sens que la théorie met l'accent sur l'importance de la finalité du texte, un aspect que d'autres théories ont souvent négligé. Pour le traducteur qui vient de commencer le travail sur un nouveau texte, il est très important de prendre en compte la situation de communication. Il existe certains paramètres qui peuvent guider ses choix lorsqu'il rencontre un obstacle.

La différence principale entre la théorie interprétative et la théorie du *Skopos* se trouve dans leurs façons de définir le mot « traduction ». La théorie du *Skopos* donne une définition plus élargie du terme lorsqu'elle dit qu'une traduction n'est pas absolument attendu de garder les traits formels de l'original. Selon Skilbred (2005) le TD n'est qu'un point de départ, et c'est le *skopos* du texte qui déterminera les changements du TA par rapport au TD.

2.5 La Théorie du Polysystème

La théorie du polysystème envisage la littérature comme un système complexe et dynamique qui utilise les méthodes descriptives et objectives, se concentre sur le texte cible et s'intéresse plutôt à la traduction littéraire (Rakovà, 2014). Dans un polysystème, la nature de la traduction est liée à la fonction qu'elle occupe à l'intérieur du polysystème.

La théorie du polysystème a comblé l'écart qui s'est ouvert dans les années 1970 entre la linguistique et les études littéraires et elle a fourni la base sur laquelle les études interdisciplinaires pourraient se développer. Cette théorie a mis l'accent sur la poétique de la culture cible. (Bassnett, 2002)

Cette théorie est de l'Ecole de Tel-Aviv représentée par Itamar Even-Zohar et Gideon Toury. Elle a été développée dans les années 1970-1980. Les deux sociocritiques (Itamar Even-Zohar et Gideon Toury) de la traduction littéraire exercent une influence forte sur la traductologie et les traductologues tel que Laurence Malingret, José Lambert et Brisset. (Guidère, 2008). Cette théorie assure que le sens d'une œuvre littéraire se modifie en fonction non seulement du champ littéraire d'origine, mais aussi en fonction du champ-cible. Dans la culture cible, le texte assume une nouvelle marque donnée par le traducteur, la maison d'édition, etc. Elle peut assurer, de même, des fonctions qui ne sont pas inscrites dans le champ littéraire d'origine. La traduction entretient avec la littérature d'accueil des interrelations qui dépendent des facteurs sociaux, politiques et économiques. La traduction ne reflète pas seulement la culture de la langue-source, mais aussi la culture de la langue-cible, et son attitude par rapport aux autres cultures, concepts, idées. (Hetriuc : <https://www.degruyter.com/>) consulté le 29 octobre 2016.

L'étude de la traduction littéraire dans un polysystème ne se limite pas à l'application de la théorie de l'Ecole de Tel-Aviv dans l'étude d'un cas précis. Laurence

Malingret a étudié la traduction de la littérature hispanique en France (en français) en se basant sur plusieurs facteurs qui font partie du polysystème. Elle s'est intéressée à l'édition, au marché, à l'institution et aux stratégies des traducteurs. Malingret : (<https://www.erudit.org/en/journals/ttr/2003-v16-n2-ttr869/010728ar>) consulté le 11 juin 2016.

Gentzler est un de critique de la théorie du polysystème qui met en doute l'objectivité d'Even-Zohar en disant que les lois universelles sont trop abstraites et il critique l'apport et la pertinence du formalisme russe, et affirme que peu de réflexion a été donnée aux limitations placées sur la traduction et les textes (Munday 2001 :111). Berman dans (Hermans :<https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2000-v45-n2meta163/004297ar>) consulté le 16 janvier 2017 a aussi critiqué la proposition de Even-Zohar qui dit que la littérature traduite occupe généralement un rôle d'une importance secondaire dans la culture cible, car il minimise leurs aspects créatives et formatives. Berman pense aussi que la littérature traduite reste une entité distincte dans la culture cible.

Bassnett et Lefevre disent qu'une traductologue et un traducteur /une traductrice interrogent la nature abstraite de la théorie qui tend à négliger des exemples concrets tandis qu'en même temps, se demandant si la théorie a beaucoup évolué au-delà des idées du formalisme russe des années 1920. (Bassnett et Lefevre, 1995)

Hermans est contre des principes les plus fondamentaux d'Even-Zohar de dire que la littérature traduite occupe un rôle d'une importance secondaire. Selon lui (Hermans : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2000-v45-n2-meta163/004297ar>) consulté le 16 janvier 2017, la culture cible ne peut pas choisir le texte source car souvent, elle utilise une langue différente de la langue de la culture source, alors que la théorie du polysystème pourrait être considérée comme une théorie qui présente une approche

intellectuelle de la traduction, il pense qu'elle est encore trop abstraite dans sa présentation, car elle ne fournit pas de preuves concrètes.

2.6 La Théorie de l'Action

La théorie actionnelle de la traduction doit son existence à Justa Holz-Mänttari, une traductologue et formatrice de traducteurs allemands vivant en Finlande au cours des années 1980. Selon (Holz-Mänttari (1984) le but de la traduction est de permettre une communication fonctionnelle et adéquate à travers les barrières culturelles et non pas la traduction des mots, des phrases ou des textes. Elle a réduit l'analyse du texte source à une « analyse de la construction et de la fonction » et ne donne aucune valeur importante au texte source, sauf la réalisation de sa fonction communicative. D'une autre part, Guidère (2008) dit que la théorie de l'action considère la traduction comme un simple outil d'interaction entre des experts et des clients.

Pour développer son idée, Holz-Mänttari s'est appuyée sur la théorie de l'action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a donc mis en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter dans certains contextes professionnels. L'objectif de cette théorie est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent une communication efficace. (Rakovà, 2014)

Rakovà continue dans son argument en disant que la théorie actionnelle de la traduction recommande de remplacer les éléments culturels du texte source par d'autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s'ils semblent être loin des éléments originaux. L'essentiel est d'arriver au même but recherché par la communication interculturelle. L'action alors détermine la nature et les qualités de la traduction d'une manière définitive. Le traducteur est considéré comme un élément principal qui relie

l'émetteur original du message à son récepteur final. Selon Raková, il est « l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a une responsabilité éthique majeure » (Rakovà 2014 :164). Holz-Mänttari explique aussi les qualités professionnelles requises du traducteur et la formation nécessaire pour les développer. (Guidère, 2008)

La théorie de l'action en traduction est donc considérée comme un espace où des textes professionnels sont produits. L'action faite par un traducteur est définie par rapport à sa fonction et à son but. Le texte source est vu comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. La fonction détermine l'ensemble du travail du traducteur. (Guidère, 2008)

La fonction détermine alors l'ensemble du travail du traducteur qui doit prendre en compte les besoins humains dans la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture d'arrivée. Holz-Mänttari cité par Guidère (2008) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l'initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traducteur, l'apporteur du texte cible, le récepteur final et le diffuseur.

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un « transmetteur de messages » : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit aussi agir en tant qu'expert en inter-culturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d'atteindre son but.

Selon Holz-Mänttari (<https://is.muni.cz/el/1421/podzim2011/FJPR/>) consulté le 12 juin 2016, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu'il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d'atteindre le but recherché. De plus, il doit négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus

favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l'échec de la communication dans la culture cible.

Cette théorie a été critiquée par plusieurs traductologues comme Christiane Nord (1991) qui constate qu'elle ne prend pas en compte le fait qu'en réalité, le traducteur ne peut toujours décider de tout (il doit prendre de telles décisions qui soient conformes à la loyauté au client). Peter Newmark a reproché l'approche de Holz-Mänttari disant qu'elle était trop orientée vers le business et les relations publiques, alors que ces domaines représentaient seulement une partie de l'activité de traduction (Guidère, 2008).

Holz-Mänttari évite d'utiliser le mot traduction au sens strict, ce qui lui permet de s'éloigner des concepts traditionnels et des attentes liées à ce mot. Sa théorie se base sur les principes de la *théorie de l'agir communicationnel* qui montre que la raison a une fonction communicationnelle qui s'enracine dans le langage et le discours. Elle est conçue pour couvrir toutes les formes de transfert interculturel, y compris celles qu'ignore l'existence d'un texte avant l'apparition de sa traduction. Raková (2014) remarque que Holz-Mänttari préfère de parler de « transmetteurs de messages » et ces messages consistent en matériel textuel combiné avec d'autres médias tels que les images, les sons et les gestes.

Holz-Mänttari (<https://is.muni.cz/el/1421/podzim2011/FJPR001/um/.pdf>) consulté le 12 juin 2016 définit ainsi la traduction comme une « action complexe conçue pour réaliser une finalité déterminée ». Le terme générique qui décrit ce phénomène est « l'action traductionnelle ». La finalité de l'action traductionnelle est d'effectuer le transfert des messages à travers les barrières culturelles et langagières, au moyen des transmetteurs de messages produits par des experts. Les traducteurs sont des experts dans la production des transmetteurs de messages appropriés dans une situation de communication interculturelle ou transculturelle, ou selon la terminologie de Holz-Mänttari, ils sont experts dans la coopération communicative

: « l'action traductionnelle est le processus de production d'un transmetteur de message d'une certaine sorte, conçue pour être utilisée dans des systèmes d'action supérieurs, afin de coordonner la coopération actionnelle et communicative » (Holz-Mänttari, 1984), cité par Nord, (2008).

Il continue en disant que la fonction (du texte traduit) détermine l'ensemble du travail du traducteur, et elle doit envisager la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture cible. Elle continue sa pensée en soulignant quelques rôles en fonction des situations : (l'initiateur, le commanditaire, le traducteur, le producteur du texte source, l'utilisateur, le récepteur du message) (Guidere, 2008)

Une des considérations les plus importantes pour Holz-Mänttari est le statut du traducteur. Il doit produire une communication particulière à un moment donné et à même temps agir en tant qu'expert en interculturalité. En réalité, la théorie de l'action est un simple cadre de production des textes professionnels en mode multilingue. L'action du traducteur est définie par rapport à sa fonction et à son but. On conçoit le texte source comme un contenu de composants communicationnels. Et le rôle du traducteur est simplement celui de transmettre le message.

2.7 La Théorie du Jeu

La théorie du jeu a été développée par un mathématicien John von Newmark pour décrire les relations d'intérêts conflictuels qui ont un fondement rationnel. « L'idée est de trouver la meilleure stratégie d'action dans une situation donnée, afin d'optimiser les gains et de minimiser les pertes : c'est la « stratégie minimax » (Guidère 2008 :74).

Jiří Levý cité par Guidère (2008) soutient le fait que le traducteur optimise le processus de décision sans perdre trop de temps par le fait que la théorie du jeu tend à être normative c'est-à-dire, elle vise à apprendre aux traducteurs les meilleures solutions ou

traductions. Mais le travail du traducteur est pragmatique. Il recourt à la traduction qui offre le maximum d'effets pour un minimum effort déployé. Le traducteur recourt intuitivement à la stratégie minimax. (Guidère, 2008)

La traduction est comparée à un jeu d'échecs : « Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondée sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée cité par Raková 2014). La comparaison avec le jeu se justifie, selon Gorlée, par le fait qu'un jeu a toujours pour but de trouver la solution (traduction) la plus adéquate en fonction de règles instituées. Cette comparaison montre la dimension du genre de la traduction. Comme le jeu, la traduction présente une part d'approximation qui a à la fois des avantages et mais aussi des inconvénients. (Guidère, 2008)

Selon Guidère (2008), dans la traduction s'agit de réussir ou d'échouer à trouver la meilleure traduction qu'il faut. La théorie du jeu est une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas compte des contraintes de la réalité professionnelle. Il estime que si l'objectif de la traduction selon la théorie du jeu est de rechercher systématiquement la traduction favorable, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique (soit de textes informatifs, scientifiques ou techniques).

Rakovà (2014) cite Levy qui définit la traduction comme « une situation dans laquelle le traducteur choisit parmi les consignes », c'est-à-dire des choix sémantiques et syntaxiques possibles afin d'atteindre la meilleure traduction. C'est pourquoi Levy est parfois associé aussi à la théorie du jeu, et même si son apport au développement de la théorie traductologique est plus grand, il ne serait pas juste de le résumer à sa seule parenté à la théorie du jeu. Levý peut être aussi associé aux initiateurs des études traductologiques (*Translation Studies*) et des études systémiques des traductions littéraires. Les chercheurs hollandais, belges et britanniques des *Translation Studies* (des années 1970) étaient inspirés

par les idées du formalisme russe (Rakovà, 2014). « La vision systémique du processus de la traduction comme d'un processus décisionnel (où une décision prise au début du texte peut influencer toute une série de décisions ultérieures) apparaît ensuite chez d'autres traductologues de l'école des *Translation Studies* ». (Rakovà 2014 :162)

La traduction est considérée tel qu'un ensemble de mouvements de jeux, c'est-à-dire, des situations consécutives qui forcent le traducteur à choisir parmi un nombre d'alternatives données, ordinairement, facilement et définissables (http://courses.logos.it/plscourses/linguistic_resources.cap_4_5?lang=fr) consulté le 16 janvier 2017, lorsqu'un traducteur fait son choix d'un mot unique, apparemment, il passe en revue de traductions possibles avant de décider quelle solution est la meilleure. « L'interprète doit choisir parmi une classe de significations possibles du mot ou du motif, parmi diverses conceptions d'un caractère, d'un style, ou des vues philosophiques de l'auteur » (Levý <http://hdl.handle.net/10316.2/27070>) consulté le 13 aout 2017. Le choix est plus facile si le nombre de choix possibles est aussi limité par le contexte.

Levý ici montre comment une décision est reliée à toutes les autres qui la suivent, et empêche enfin une série de décisions subséquentes. Du point de vue de la théorie du jeu, la traduction est un jeu avec une information complète. Chaque coup successif est influencé par la connaissance des décisions précédentes et par la situation qui en est résultée. (<https://digitalis-dsp.uc.pt/jspui/handle/10316.2/27070>) consulté le 13 aout ,2017 perçoit le processus de traduction comme une succession d'instructions définitionnelles et d'instructions sélectives. Une instruction définitionnelle produit un paradigme de choix possibles, une instruction sélective implique le choix dans le paradigme donné.

2.8 Les Théories Linguistiques

Selon Eugen Nida (1976), un linguiste et traducteur américain de textes bibliques), les théories linguistiques de la traduction sont basées sur une comparaison des structures linguistiques de textes source et de textes cibles ou récepteurs plutôt que sur une comparaison littéraire de genres et de caractéristiques stylistiques. Ces théories sont développées à la suite du grand développement de théories linguistiques modernes, et la tendance à étudier la langue en tant que science. Les conclusions de ces théories linguistiques étaient appliquées à d'autres domaines rapprochés à la linguistique tels que l'enseignement des langues et la traduction en cours. Néanmoins, peu d'avantages sont sortis de ces théories, car ils ont été confinés à l'étude des constructions idéalisées, de sens laissé hors de compte.

Selon Newmark (<http://lisa.revues.org/119#article-119>) consulté le 12 mars 2016, les adeptes de théories linguistiques remarquent que la seule matière objective sur laquelle le traducteur peut travailler, c'est bien un ensemble de mots arrangés en phrases. Le traducteur a donc la tâche de traduire des mots ou des groupes de mots. Dans ce cas, il focalise son attention sur la langue, au sens saussurien.

Sur ce point de vue, le texte est considéré comme une entité fermée, vu au travers d'une seule dimension. Le texte est constitué de mots qui se suivent pour former des syntagmes, puis des phrases qui s'enchaînent. Le texte est donc ramené à une série de phrases. On remarque que l'objet de la linguistique est le mot, le syntagme ou la phrase ; les études linguistiques ne vont pas tellement au-delà.

Les tenants de cette position théorique voient le texte, en tant qu'objet d'investigation, comme une entité autonome, extérieure à l'observateur et totalement indépendante de lui. D'ailleurs les linguistes eux-mêmes ont conscience de cette limite de leur champ d'investigation. C'est ce que confirme Catherine Fuchs, « C'est la phrase que

les théories linguistiques ont, pour la plupart, adoptée comme unité d'analyse », dans *Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles*” (<http://praxematique.revues.org/3009>) consulté le 29 aout 2016. Il y a donc disjonction entre le sujet traduisant et l'objet traduit, c'est-à-dire, le texte dans la langue de départ et le texte dans la langue d'arrivée. En outre, si le texte est considéré comme une entité isolée, indépendante du lecteur, il est aussi perçu comme étant indépendant de tous les autres textes qui ont pu exister avant lui et qui existeront après lui.

Lorsqu'on suit les théories linguistique de tout près, le texte ne véhicule qu'un seul sens, celui qui a été voulu par l'auteur et qu'il a construit en mettant des éléments linguistiques ensemble dont la seule lecture doit permettre la reconstruction du sens. Le présupposé fondamental est ici qu'un sens ne peut être codé que d'une seule manière, donnant lieu à une production linguistique qui peut être décodé de façon réversible pour redonner le sens initial. Ainsi, l'ensemble des mots qui constitue le texte est une réalité objective qu'il y a lieu de transcoder pour en donner une traduction « fidèle ». Le sens étant censé être dans les mots et leur agencement (lexique + syntaxe), il y a pratiquement une sorte de relation obligée entre la présence des mots et leur place dans la phrase et la traduction qu'il y a lieu d'en donner. (Guidère, 2008)

Cette conception du texte conduit à considérer qu'il est possible de l'appréhender de façon incomplète. En effet, il est vu dans une seule dimension et correspond à la présentation séquentielle des mots composant les phrases et des phrases composant le texte. De ce fait, le texte peut être décomposé en éléments ou en unités élémentaires de signification, chacune d'elles pouvant faire l'objet d'une analyse séparée et, donc, d'une traduction dans une autre langue.

Guidère (2008) dit que la linguistique de Catford se manifeste aussi par le fait qu'il envisage la traduction comme une opération linguistique, comme un cas

particulier de la théorie générale du langage. « La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue par des éléments équivalents dans une autre langue ». (Catford cité par Nord 2008).

2.9 Conclusion

Dans ce chapitre, les théories que nous avons présentées ne sont pas les seules, elles offrent seulement l'avantage d'être les plus connues et les plus influentes et chacune d'elles a une particularité. La théorie interprétative insiste sur la prééminence du sens et de sa compréhension dans le processus de la traduction. C'est pourquoi nous l'avons choisie comme théorie principale ou bien la théorie de base dans ce travail, en effet notre problématique porte sur le sens et l'aspect culturel dans l'analyse de la traduction. Nous avons également traité de la théorie de l'action qui insiste sur le rôle centrale du traducteur comme acteur économique qui établit le lien entre lui et le client, la théorie du skopos qui se concentre sur la fonction du texte cible, et puis la théorie du jeu qui insiste sur la maîtrise des règles avant de s'engager dans la traduction, et ensuite la théorie du polysystème qui propose que la traduction est une partie d'un tout et enfin la théorie linguistique qui s'intéresse uniquement au fonctionnement et à la structure des langues et non à la parole réelle. Ces théories nous donnent une perspective plus large des théories de la traduction pour faciliter le choix d'une théorie appropriée à notre recherche.

CHAPITRE III: LA THEORIE DU SENS

3.1 Introduction

Théorie du sens ou la Théorie interprétative de la traduction, que l'on appelle aussi parfois Théorie de l'École de Paris, repose sur un principe essentiel: la traduction n'est pas un travail sur la langue, sur les mots, c'est un travail sur le message, sur le sens. L'opération de traduire se compose toujours de deux étapes: *Comprendre* et *Dire*. Il s'agit de déverbaliser, c'est-à-dire de rechercher le sens, puis de ré-exprimer.

Les travaux de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer (Lederer et Seleskovitch 2001 : 118) ont démontré l'importance et le caractère naturel du processus de compréhension et reformulation ou réexpression dans la traduction. Autrement dit, selon elles, le traducteur doit disposer d'un certain savoir: la connaissance de la langue du texte, la compréhension du sujet, la maîtrise de la langue de rédaction, mais aussi une méthode, des réflexes bien éduqués, qui vont lui permettre d'adopter, à l'égard du texte, l'attitude qui aboutira au meilleur résultat par la recherche d'équivalences, sans se laisser enfermer dans les simples correspondances. Tout message est lié à une culture dans laquelle est enraciné son auteur, et lorsqu'on traduit ce message dans une autre langue, il faut considérer les différences entre les deux cultures. Le traducteur est donc censé connaître aussi bien la culture que la langue.

La théorie du sens ou la théorie interprétative de la traduction doit son existence aux chercheurs de l'ESIT (Ecole supérieure d'interprète et de traducteurs, Paris, fondée en 1957). C'est pourquoi on l'appelle aussi parfois Théorie de l'Ecole de Paris. La TIT, connue aussi sous le nom de la Théorie du Sens considère les langues comme un véhicule de celui-ci et croit à la capacité des langues de tout dire, car le sens est unique et ce n'est que sa forme qui change (Emanuela, 2011).

Rakovà (2014) cite Deslile en disant que la théorie interprétative est vue comme un prolongement de la théorie linguistique de la traduction même si elle se distingue de la théorie linguistique en plusieurs points : la théorie interprétative de la traduction ne se base pas sur la comparaison des langues (systèmes linguistiques) et elle ne prend pas pour unités de traduction les phrases. Par contre, la théorie interprétative de la traduction insiste sur la traduction contextuelle, et met l'accent sur l'analyse du sens tel qu'il apparaît dans le discours. Sur l'aspect du sens, Seleskovitch souligne que le sens est un état de conscience et a un caractère non verbal : « Le sens que l'interprète retient [...] est un sens non verbal, [...] la rétention du sens, accompagnée d'un rejet des mots [...] » (Seleskovitch, 1975: 75)

Le phénomène de la traduction dépasse le cadre de la linguistique (le structuralisme, la grammaire générative, etc.) car il y a des facteurs non-linguistiques qui influencent la traduction. Les chercheurs de la théorie interprétative se tournent vers la linguistique textuelle, notamment Jean Delisle (1974).

La théorie interprétative met un modèle de traduction en trois étapes : compréhension, déverbalisation, réexpression. Guidere (2008) démontre que la préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du « sens » et ce sens est de nature non verbale parce qu'il est explicite et non implicite. Pour saisir ce « sens », le traducteur doit posséder un « bagage cognitif » qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du vouloir-dire de l'auteur.

3.2 L'école de Paris

Danica Seleskovitch, qui était interprète de conférences, a développé « la théorie du sens » au cours des années 1970. D'autres théoriciens ont plus tard montré que ses principes de l'interprétation orale étaient valables aussi pour la traduction des textes écrits. C'est pourquoi on l'a appelé « théorie générale de la traduction ».

3.2.1 La Compréhension

La compréhension repose sur deux ordres de connaissance ; la connaissance tout court et la connaissance de la langue. L'appréhension du sens dépend de ces deux connaissances. Toutes les connaissances qu'on possède servent à interpréter l'énoncé pour comprendre le vouloir dire (Kambaja, 2011). Selon Delisle (1993), on ne traduit bien que ce que l'on comprend bien. Au cours de la compréhension, le traducteur retient pour chaque énoncé une gamme d'interprétations/traductions possibles qui diminuent dès que chaque énoncé est placé dans son contexte. En effet, le sens pertinent d'un énoncé s'impose toujours dans un contexte comme le seul valable. Pour mieux comprendre le texte à traduire, il convient, pour le traducteur, de se poser quelques questions pertinentes sur le genre, l'objectif et le message du texte. Il faut aussi étudier les effets stylistiques et le niveau de la langue employé (Skilbred, 2005).

Si le traducteur ne connaît qu'une partie du texte, il risque de ne pas donner une traduction correcte. Un texte n'est jamais compris au seul plan de la langue de départ, mais il y aura toujours une association de connaissances linguistiques et extralinguistiques. Les phrases séparées de leur contexte n'ont que des sens isolés. Le sens, et non la langue, est l'objet de la traduction (Delisle, 1986). Pour cela il est important pour le traducteur des textes écrits de saisir tous les paramètres qui puissent aider à la compréhension du texte.

Le but du traducteur dans cette première phase est de saisir le sens du texte. Le sens peut être perçu comme un *iceberg* ; la partie explicite est visible au dessus de l'eau, alors que la partie implicite cachée importe tout autant. Pour comprendre les implicites, le traducteur se sert de ses compléments cognitifs qui sont composés par le bagage cognitif (à savoir ses connaissances sur le monde), et par le contexte cognitif constitué par les connaissances acquises au cours de la lecture du texte.

Lederer (1994) n'est pas d'accord avec les linguistes qui postulent qu'il y a deux étapes dans la compréhension des textes : premièrement la compréhension de la langue et deuxièmement la déduction du sens. Pour elle, la saisie du sens n'est pas le produit d'étapes successives mais d'une seule démarche de l'esprit. Selon Lederer : « on ne comprend pas un texte d'abord au niveau de la langue, puis à celui du discours... s'arrêter sur des significations dans le flot continu du discours fait obstacle à l'apparition du sens » (Lederer, 1994:25). Dans son expérience d'interprète de conférences, elle a découvert que L'interprète n'a pas le temps de se souvenir de chaque mot qui est prononcé, alors ce qui reste dans son mémoire c'est le vouloir-dire de celui qui parle. Ce qui nous amène à la phase de déverbalisation.

Pour terminer cette partie, nous pouvons dire que c'est en traduisant que l'on peut analyser la complexité de l'activité de compréhension, car confronté à un texte, le traducteur doit tout comprendre. Bien comprendre le processus de compréhension permet au traducteur de surmonter de nombreuses difficultés de son activité. Mais il faut noter que la compréhension n'est pas quelque chose d'exclusif à la traduction : c'est une phase de tout acte de communication. Ainsi, on peut dire que la compréhension ne relève pas uniquement de la théorie de la traduction.

3.2.2 La Déverbalisation

La déverbalisation est un élément important dans la théorie interprétative. Elle est un détachement de la linguistique. Dinh Hong dans son article sur le site (http://gerflint.fr/Base/Mekong1/dinh_hong_van.pdf) consulté le 16 janvier 2017 dit que les mots utilisés dans un discours peuvent être vite oubliés mais ce qui est compris est facilement gardé dans la mémoire. La déverbalisation est ce qui se passe dans le laps de temps entre la disparition des signes linguistiques et ce qui reste dans la tête du traducteur. On ne transmet pas les mots d'un texte, mais le message, et la déverbalisation intervient pour dégager le sens. On entre dans une phase sémiologique, où les signes sur lesquels viennent s'insérer les

compléments cognitifs se transforment en idées. Puis, ces idées sont converties en un nouveau système de signes. Le sens est ce à quoi un signe renvoie lorsqu'il s'insère dans un énoncé concret (Delisle, 1984).

Le sens est défini par Lederer et Seleskovitch comme « un ensemble déverbalisé, retenu en association avec des connaissances extralinguistiques » (Lederer, 1994 : 24) et elles l'ont délimité comme suit dans *Interpréter pour traduire* :

« Le sens d'une phrase c'est ce qu'un auteur veut délibérément exprimer, ce n'est pas la raison pour laquelle il parle, les causes ou les conséquences de ce qu'il dit. Le sens ne se confond pas avec des mobiles ou des intentions. Le traducteur qui se ferait exégète, l'interprète qui se ferait herméneute transgresserait les limites de leurs fonctions » (Lederer, 1994 : 269).

Il est important dans cette phase de déverbalisation d'aller au-delà des mots c'est à dire de se détacher des signes linguistiques pour accéder au sens désiré. Le traducteur qui ne déverbalise pas risque de traduire par transcodage (la traduction littérale) qui aboutit souvent à des calques et des faux amis. Ces derniers sont des mots de langues différentes qui se ressemblent par la morphologie, mais qui n'ont pas le même sens. Les faux amis sont soit des homographes, soit des quasi-homographes (presque homographe). Delisle dans Rakovà (2014).

Dinh Hong Van continue à expliquer dans son article sur le site (http://gerflint.fr/Base/Mekong1/dinh_hong_van.pdf) consulté le 30 janvier 2017, que l'existence de cette phase de déverbalisation confirme la nécessité de la dissociation effectuée entre la forme linguistique et le sens, dont l'importance est fondamentale dans la théorie de la traduction. La déverbalisation permet ensuite l'expression de contenu inédit dans une autre langue d'une manière spontanée et naturelle. La TIT établit une distinction claire entre langage et pensée et montre comment, pour retenir les idées, il faut se détacher de formes linguistiques.

La déverbalisation s'opère de manière concise quand il s'agit de faire passer un message d'une langue à une autre car lorsqu'on essaye de rester fidèle à l'original, on a tendance à trop coller à la forme. L'oubli de la forme linguistique est conseillé pour permettre le stockage non-verbale de l'information qui est la remanence des idées (Emanuela, 2011).

Selon Lederer et Seleskovitch, l'unité de traduction n'est pas un mot ou une phrase mais c'est le sens, « la fusion en un tout du sémantisme des mots et des compléments cognitifs » (Lederer & Seleskovitch, 1994 : 27). Elles disent que le découpage d'un texte en unités de sens n'a pas de caractère absolu. Il change d'une personne à l'autre et dépend du niveau de connaissances du sujet traité ainsi que du niveau de connaissances de la langue en question. Un auditeur qui connaît bien le sujet traité n'a pas toujours besoin d'entendre l'énoncé jusqu'à la fin avant de le comprendre. Mais celui qui est moins versé dans le sujet, doit attendre les derniers mots pour saisir ce qui a été dit.

L'unité de sens existe seulement dans le plan du discours. Le sens reste dans l'esprit des auditeurs, tandis que les mots qui servaient à l'exprimer disparaissent. La traduction au niveau du texte est le résultat d'une opération mentale sur des unités de sens comme l'ont dit Lederer & Seleskovitch : « Le sens se définit comme la chose qu'il convient de faire passer d'un vêtement linguistique à un autre » (Lederer & Seleskovitch, 1984 : 271).

De l'autre côté Vinay et Darbelnet définissent l'unité de traduction comme le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément (Vinay et Darbelnet, 1977). Pour Delisle (1984), il insiste sur le fait qu'on ne traduit pas les phrases détachées, mais c'est plutôt la prise en compte de la dynamique interne du texte qui fait que le traducteur perçoive un sens qui s'intègre d'une façon cohérente dans le suivi du texte. Il capte alors ainsi l'unité de sens. La déverbalisation

est ainsi une conceptualisation nécessaire afin de créer des traductions idiomatiques dans l'autre langue.

Le concept original de la déverbalisation est un concept qui a suscité de vives discussions parmi les traductologues, mais il a certainement amené un apport à la traductologie. La théorie interprétative place la déverbalisation au centre du processus de la traduction, entre la compréhension et la réexpression, ce qui fait que le processus de la traduction n'est plus considéré comme un processus linéaire, mais comme une opération triangulaire. Au contraire, pour Ladmiral (2005), ce n'est pas tous les théoriciens qui partagent cette vue sur la nature de cette étape. Certains pensent que la déverbalisation ne constitue pas une phase distincte, mais qu'elle est comprise dans la phase de compréhension et dans celle de la réexpression.

Ainsi, pour étudier le processus de la traduction les chercheurs ont recours à des méthodes d'introspection « le traducteur décrit ce qu'il fait pour résoudre les problèmes rencontrés au cours de son travail au moyen de protocoles de déverbalisation » (Skilbred, 2005 :29). La déverbalisation touche également la traduction des textes littéraires, où la préservation de la forme du texte est particulièrement importante. La mise en valeur de la forme est un trait caractéristique des textes littéraires. Contrairement au langage des textes pragmatiques, le langage littéraire n'est pas uniquement un moyen pour communiquer, mais une fin en soi. Delisle remarque que « L'écrivain (des textes littéraires) fait un usage personnalisé de la langue et, à la limite, son style devient le reflet de sa personnalité »(Delisle, 1984 : 30).

Selon Lederer(1994), le traducteur qui déverbalise reproduit non seulement le sens de l'original, mais aussi les mêmes effets. Le en cas d'echec, le traducteur risque de se laisser hypnotiser par l'expression étrangère pour aboutir à une solution mal formulée dans la langue d'arrivée. Dans l'analyse au quatrième chapitre de ce mémoire,

nous essayerons de déterminer si le traducteur est passé par cette phase au cours de la traduction, et de voir s'il a réussi à produire les mêmes effets que l'original.

3.2.3 La Réexpression

La réexpression, c'est l'expression d'un sentiment, d'une idée à nouveau, ou d'une manière différente. Elle est aussi définie comme « nouvelle expression, nouvelle formulation » (<http://dictionnaire.reverso.net/francais-definition/r%C3%A9expression>) consulté le 24 octobre 2015. Comme la syntaxe diffère d'une langue à l'autre, il est important de faire attention à la façon de construire les phrases dans la langue d'arrivée. Delisle (1984) dit qu'une fois le sens est saisi, sa restitution se fait en fonction des idées et non en fonction des mots.

Le traducteur ne considère pas les mots isolés dans un texte ou discours avant de le traduire, mais il voit le mot dans son contexte qui fournit la signification pertinente. C'est important de savoir si les mots ont une correspondance exacte au niveau des langues, parce que rien n'est intraduisible au niveau de texte quand les mots s'actualisent et se fondent en des sens réexprimables. Pour établir des équivalences de textes, il faut connaître la situation visée et comprendre le raisonnement de l'auteur. (Lederer & Seleskovitch, 2001).

Néanmoins, il faut aussi noter que la théorie interprétative ne fournit pas d'échelle pour examiner ou interroger les équivalences. Pour faire passer une notion ou une idée d'une langue à une autre, il faut trouver ce qui est dénoté et non traduire la signification du mot qu'utilise la langue première.

Dans cette théorie on ne traduit pas les mots, mais le sens et ce sens est composé d'explicites et d'implicites. Il est donc nécessaire de rendre les implicites par des explicites et inversement. Ce qui est dit de façon implicite dans une langue, mais tout de

même perçu par les lecteurs cibles, doit souvent être explicité par le traducteur pour faire ressortir le vouloir-dire de l'auteur (Skilbred, 2005). Cela dépend des connaissances posséder par les lecteurs. Les signes linguistiques fournissent au traducteur la partie explicite du sens ; ce qu'on appelle aussi la *synecdoque*. La synecdoque désigne la partie explicite du sens.

Un texte peut posséder des éléments qui peuvent être faciles ou difficiles à traduire mais les mots mobilisent un savoir pertinent qui est intégré dans le bagage cognitif, sans cela ils passent inaperçus. Certains éléments exigent plus d'effort intellectuel que d'autres pour être compris et trois niveaux d'interprétation sont proposés par Jean Delisle ; le niveau des *reports de vocables monosémiques*, le niveau des *remémorations* et celui des *créations discursives*. Ces notions servent à clarifier le processus cognitif de la traduction en montrant que tous les éléments n'exigent pas le même effort de réflexion au moment de l'appréhension du sens et lors de sa reformulation (Delisle, 1993).

Les éléments qui peuvent être transférés au niveau du report ne nécessitent pas ou presque pas d'analyse interprétative. Il s'agit d'éléments d'information comme les noms propres, nombres, dates, symboles et vocables monosémiques, c'est-à-dire des vocables qui n'ont qu'un seul sens. Les nombres restent les mêmes dans une traduction, tandis que la traduction des mots qui viennent après le chiffre met en cause la connaissance et la mémoire des langues. Ce qui nous amène au deuxième niveau ; celui des remémorations. La remémoration apporte la connaissance de la langue de départ et dans la langue d'arrivée.

L'objectif du traducteur est de restituer le sens dans une phrase. Pour produire des traductions idiomatiques, la théorie interprétative de la traduction conseille de visualiser la situation, de connaître les réalités des sociétés en question et la fonction symbolique d'une expression, ainsi que le registre de l'expression et la nature des expressions figées. (Rakovà, 2011)

Pour distinguer les traductions linguistiques de celles qui sont traduites au niveau de texte, un bon traducteur doit établir des correspondances acceptables qui donnent un sens recherché dans la langue cible que ce qui est exprimé dans la langue source. « La correspondance est la relation qui s'établit entre les significations de langues différentes » (Skilbred, 2005 :32). La linguistique contrastive essaye d'établir des correspondances a priori entre les langues, comme dans les dictionnaires. Ce niveau est également important dans l'enseignement des langues ; en établissant un vocabulaire de base on apprend les significations des termes tels qu'ils sont consignés dans le dictionnaire, après quoi les termes peuvent être insérés dans un discours.

Delisle a établi un glossaire des termes théoriques dans *La traduction raisonnée*. Il définit « correspondance » comme :

1. « la relation d'identité établie hors discours entre des mots, des syntagmes ou des phrases et n'ayant que des virtualités de sens »
2. « le résultat d'une opération de transcodage ». (Delisle, 1993 : 26)

Alors que les correspondances s'établissent entre des éléments linguistiques, les équivalences s'établissent entre des textes. La langue n'est qu'une des composantes du message (Delisle, 1984). Les correspondances sont pré-désignées dans la langue, tandis que les équivalences s'établissent à posteriori. Une fois faite la traduction, le traducteur peut voir où il s'est servi de correspondances et où il a créé des équivalences.

Selon la définition de Lederer (1994), les discours ou les textes sont équivalents lorsqu'ils présentent une identité de sens, quelles que soient les divergences au niveau des structures grammaticales ou des choix lexicaux. Pour Delisle, l'équivalence est premièrement le résultat de l'opération de traduction, puis une relation d'identité entre deux unités de sens de langues différentes ayant la même ou presque la même dénotation et la même connotation. D'après lui, les équivalences sont toujours établies au niveau du discours

à la suite d'une interprétation visant à dégager le sens du texte de départ. La connaissance de la langue et les connaissances des réalités auxquelles renvoie le texte de départ forment ensemble le fondement sur lequel se base le traducteur (Delisle, 1993).

Le but de toute traduction est de produire des équivalences claires pour les lecteurs du texte d'arrivée. Dans *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, citée par Skilbred (2005), Delisle constate que « les bons interprètes savent qu'il faut attendre l'actualisation d'un terme dans un discours avant d'en proposer une traduction ». Cela explique pourquoi il est difficile de trouver une traduction généralement considérée correcte lorsqu'on nous demande de traduire un terme hors contexte. « Il suffit de consulter son dictionnaire pour comprendre que la plupart des mots n'a pas une seule, mais plutôt plusieurs correspondances qui sont employées différemment en fonction du contexte dans lequel ils s'inscrivent à un moment donné. Il est évident que toute traduction comporte certaines correspondances entre termes et vocables, mais elle ne devient texte que grâce à la création d'équivalences » (Skilbred, 2005 :34). La notion d'équivalent est très floue comme c'est la compétence bilingue du traducteur qui l'aide à trouver les équivalences en les créant là où il n'y en a pas.

La phase de réexpression est très importante dans le processus de traduction non seulement parce qu'elle en constitue le résultat mais aussi parce qu'elle montre la contribution efficace et détermine le sort du texte traduit.

3.2.4 La vérification

La réexpression du sens est suivie d'une étape finale appelée l'étape de « 'vérification' qui vise à valider les choix faits par le traducteur en procédant à une analyse qualitative des équivalents » (Guidere, 2008 :70). Cette étape mesure aussi le degré d'adéquation entre le message traduit et sa finalité. Ici, le traducteur devient un nouveau lecteur. Il doit vérifier que son texte est suffisamment adapté au nouveau public, et que sa

traduction produit le même effet que le texte original. Cette phase est une deuxième interprétation, cette fois-ci dans la langue d'arrivée. Puisque la première interprétation se fait à partir des signes de la langue de départ et l'autre après sa réexpression dans une autre langue, il est nécessaire de comparer les deux versions pour voir si elles ont la même interprétation. Le traducteur doit manier deux langues dans son travail ; le sens est compris à travers une langue et exprimé à travers une autre.

3.3 Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous avons montré l'intérêt que représente la théorie interprétative de la traduction. L'analyse du processus de la traduction faite par les auteurs de la théorie interprétative de la traduction a permis de démontrer que ce processus se divise en trois phases ; compréhension, déverbalisation et réexpression, mais il y a aussi une quatrième ; vérification qui est une phase très importante. Nous avons aussi établi que traduire signifie comprendre et réexprimer. Cette analyse a également permis de dégager l'invariant en traduction, le sens, et d'en décrire la nature : le sens est la synthèse non-verbale produite par la compréhension à partir d'éléments linguistiques et extralinguistiques. La nature non-verbale du sens explique que la traduction est possible entre toutes les langues.

Nous avons vu que c'est le sens qui est l'enjeu de la traduction et non les langues ; le rapport entre le texte original et la traduction n'est pas un rapport linguistique mais un rapport de sens. La fidélité en traduction est une fidélité au sens global et non aux mots, c'est-à-dire l'identité entre le texte original et la traduction est une identité de sens et d'effet produit, ce n'est pas une identité au niveau des langues. Le résultat de la traduction est fonction d'une fusion entre les apports linguistiques par le texte à traduire et les apports extralinguistiques par le traducteur lui-même. Par conséquent, il incombe au traducteur d'associer aux apports linguistiques des compléments cognitifs pour qu'il comprenne lui-même le facteur culturel impliqué dans le texte à traduire. Et pour la phase de réexpression, il

doit s'appuyer sur le savoir qu'il partage avec son propre lecteur, il doit prévoir ce qui n'est pas accessible à ce dernier afin de trouver dans la langue d'arrivée, des moyens adéquats pour expliciter raisonnablement ce qui était implicite pour le lecteur de l'original. Finalement, la phase de la vérification est une étape présente pour se rassurer que la traduction a été bien faite et qu'elle produit les mêmes effets que le texte original (source).

CHAPITRE IV : ANALYSE DES CONTES ET INTERPRETTION DES RESULTATS

4.1 Introduction

Ce chapitre est consacré à l'analyse interprétative des textes sélectionnés de « Les Contes d'Amadou Koumba ». L'analyse est menée dans une approche qualitative et prendra en considération les aspects stylistiques, sémantiques, syntaxiques.

« Les Contes d'Amadou Koumba » est un recueil de contes traduits en plusieurs langues. Il contient des contes appartenant, pour l'essentiel, à la culture Wolof. Ces derniers mettent en scène le bestiaire familial mais aussi les hommes, offrant ainsi une description de la vie traditionnelle et quelques leçons morales racontées avec humour. Ces contes ont été transcrits par Birago Diop d'après les récits du griot Amadou, fils de Koumba, et publiés pour la première fois en 1959. La version originale était en français. La version anglaise, de 1966, est la traduction de Dorothy S Blair qui a traduit plusieurs autres ouvrages du français à l'anglais. Ces deux versions nous livrent le corpus de ce travail, constitué de quatre contes dont nous procédons à l'analyse. Les contes sélectionnés sont les suivants : « *Les mamelles* », « *Maman Caïman* », « *Petit-mari* » et « *La biche et les deux chasseurs* ».

L'un des objectifs des études de traduction (l'analyse) est de retracer le processus de traduction, la méthode, ainsi que de produire une traduction qui comporte en elle un rapport nécessaire entre les aspects de la traduction afin d'attendre une meilleure conclusion. (Toury, 1995)

4.2 Analyse et Interprétation

4.2.1 *Les Mamelles*

Ce conte commence à la page 31 de la version originale et à la page 1 de sa version anglaise. Son analyse met en évidence quelques différences dans le système grammatical des deux langues. Le problème de la différence dans le fonctionnement des deux langues se résout par des aspects tels que la passivation, l'introduction ou la suppression des syntagmes voire les conjonctions en anglais pour la juxtaposition ou les relatives en français. Le tout est finalement considéré sous la théorie interprétative.

Le respect des procédés de la traduction suivis par Dorothy Blair considéré à la lumière de la théorie interprétative nous offre une traduction réussie du conte « Les Mamelles » comme nous allons le montrer ci-bas par quelques exemples précis, lesquels exemples révéleront aussi au grand jour que Dorothy Blair a bel et bien utilisé une variation de style et a pu de cette façon éviter une traduction que nous pouvons qualifier de « littérale ». Autant dire que nous avons noté l'utilisation de plusieurs techniques de la traduction comme la modulation, l'adaptation, l'amplification, la transposition etc. Ce qui rend sa traduction intéressante et lui donne une facture de qualité. Comme annoncé ci-haut, voici quelques exemples choisis qui nous en donnent l'illustration ci-dessous :

A commencer par le titre, « *Les Mamelles* » traduit par « *The Humps* », nous pensons que le terme « Hump » de la version anglaise n'est pas tout à fait adéquat pour transmettre le vrai sens du mot « Mamelles ». Nous supposons que la traduction attendue du mot *Mamelles* est « breast » ou « boob ». Mais comme la traduction faite à la lumière de la théorie interprétative suggère de comprendre, de déverbaliser et de reformuler, nous dirons que la traductrice a suivi ces étapes mais elle a donnée à sa traduction un sens qui est moins

explicite que celui du mot français, « Mamelles ». Cela pouvait être un moyen d'éviter un choc culturel à un lecteur anglais. Ce qui ne va pas sans perte de sens original du mot du français à l'anglais. Ceci est suivi ci-bas de l'illustration de la phrase représentative mentionnée dans l'introduction du conte *Les mamelles* et que nous pouvons traiter de manière transversale, de la syntaxe à la sémantique en passant par la stylistique, tout en soulignant les procédés utilisés dans chaque cas.

- a. « **Lorsqu'il s'agit d'épouses**, deux n'est point un bon compte » (page 33)
- b. « **In the matter of wives two is not a good number.** » (page 2)

4.2.1.1 La syntaxe

Au niveau syntaxique, l'illustration de la phrase représentative mentionnée ci-haut se traite comme suit ; « *Lorsqu'il s'agit d'épouses* » nous donne la structure syntaxique d'une conjonction suivie d'un syntagme nominale et un syntagme verbal en français. Et pourtant en anglais la traduction de Blair « *In the matter of wives* » nous donne la structure syntaxique d'une préposition suivie d'un syntagme nominal avec suppression du syntagme verbal de la version originale en français. En plus il faudra signaler que la version originale en français se présente sous forme de deux propositions juxtaposées tandis que la traduction de Blair présente les deux propositions juxtaposées de la version française en une proposition unique en version anglaise. Ce choix syntaxique résulte également du procédé de déverbalisation et reformulation pour transmettre le message voulu en langue cible.

Ce changement de structure syntaxique de la langue source vers la langue cible n'est pas un changement gratuit ni aléatoire mais plutôt un changement qui montre que la traductrice a déverbalisé la structure de la langue source puis a tout reformulé dans la structure de la langue d'arrivée afin de transmettre le même message.

- a. « L’horizon bouché m’**encercle les yeux**. » (Page 31)
- b. « ... My eyes **are surrounded by** closed horizon. » (Page 1)

Cette phrase en français est dite à la voix active tandis que sa version anglaise se révèle à la voix passive. Nous notons ici l’association en français d’un sujet inanimé à un verbe animé qui invite l’utilisation de la voix passive dans la traduction créant ainsi l’inversion de relation et le changement de la syntaxe. Par ailleurs, cet exemple montre que le procédé de passivation ne fonctionne pas de manière isolé. Il est certainement lié à d’autres procédés comme la transposition en traduction. Il tient également compte des verbes pronominaux en grammaire et aux phénomènes lexicaux comme le cas d’élément inanimés ou les ajouts. Le fonctionnement de ces procédés de la traduction justifie le changement dans la syntaxe.

- a. « **Mauvais tisserand, l’hiver** n’arrive pas à égrener ni à carder son coton... » (Page 31)
- b. « **Winter is an unskilled weaver, who** never manages to comb or card his cotton... » (Page 1)

Cet exemple montre l’introduction d’un syntagme verbal dans la version anglaise pourtant ce dernier n’était pas dans l’original. Il convient également de signaler qu’en dehors de l’introduction du syntagme verbal il y a aussi l’introduction d’une proposition subordonnée par le pronom relatif « who » qui ne figurait pas dans l’original. Ce dernier utilise plutôt la juxtaposition en français.

- a. « ...et c’est Momar qui **souffrait maintenant** de l’humeur exécrable de sa bossue de femme. » (Page 34)

- b. « ...and now it was Momor's turn **to suffer** from the unpleasant moods of his hunchbacked wife. » (Page 3)

Cet exemple nous donne premièrement un changement de nom du personnage principal de la version française à la version anglaise. La première le nomme « Momar » tandis que la dernière le nomme « Momor ». Et pourtant nous savons qu'en traduisant les noms ne changent pas sauf là où il y a des différences au niveau phonétique et morpho-syntaxique et dans les systèmes alphabétiques (Paliczka, 2011). Ils sont maintenus tels qu'ils sont présentés dans la version originale. Ce qui nous pousse à dire que la traductrice a pris la liberté de changer ce nom. Cela aurait aussi pu être motivé, pour la traductrice, par des raisons d'euphonie ou de prononciation de ce nom dans la version anglaise.

Dans ce même exemple nous trouvons un changement de temps ainsi que de mode et une introduction d'un mot qui ne figurait pas dans la version originale. La version française utilise l'imparfait du mode indicatif au cours de cette narration tandis que la version anglaise introduit le mot « turn » et utilise le temps présent du mode infinitif du même verbe là où l'imparfait aurait pu être utilisé en anglais. Ceci révèle un choix personnel de la traductrice qui vise à combler certain temps verbaux français que l'anglais exprime à peine peut avoir difficile à exprimer directement. Ici nous signalons que le français a plus de temps verbaux que l'anglais, à savoir 21 temps verbaux contenus dans six modes comme illustré par Maurice Grevisse (Grevisse, 2009) tandis que l'anglais nous offre trois temps principaux qui se présentent sous neuf modes.

(<https://en.oxforddictionaries.com/grammar/verb-tenses>) consulté le 9 décembre 2017.

- a. « Ses cheveux finement tressés retombaient sur son cou long et mince comme un cou de gazelle. » (Page 38)
- b. « Her finely braided hair fell on her neck **which** was **now** long and slender as a gazelle's » (page 6)

Ici il y a introduction d'un syntagme verbal sous forme de proposition subordonnée dans la traduction tandis que l'original présente la réalité par juxtaposition. Cette introduction du syntagme verbal se justifie en anglais par souci de clarté dans la version traduite. C'est le même souci explicatif qui justifie également l'ajout d'un élément inexistant dans la version originale. C'est le procédé d'amplification qui vise à rendre le texte traduit plus clair.

4.2.1.2 Le style

Au niveau stylistique, nous allons commencer par la même illustration de la phrase représentative mentionnée dans l'introduction du texte *Les mamelles*, à savoir ;

- a. « Lorsqu'il s'agit d'épouses, deux n'est point **un bon compte** » (page 33)
- b. « In the matter of wives two is not **a good number**. » (page 2)

Au niveau stylistique « *un bon compte* » signifie ce qui est réussi. Et pourtant la traduction de Blair en anglais nous donne « *a good number* » qui nous paraît être une traduction plutôt littérale et vide de toute charge connotative stylistique de la version originale en français. Qu'à cela ne tienne, Blair réussit à transmettre le message au locuteur de la langue cible. Ceci se justifie par les procédés de déverbalisation et reformulation qui lui ont permis de laisser tomber la charge stylistique de la version originale dans la version cible.

- a. « ...mais l'une, gracieuse, bonne et aimable, l'autre méchante, grognonne, et malveillante **comme des fesses à l'aurore**. » (Page 35)

- b. « ...the one affable, good-natured and friendly, the other spiteful, cantankerous, and peevish **as bear with sore head** » (Page 4)

Ici, il s'agit d'une métaphore *in praesentia* ou le comparé est exprimé. Renault (2013) signale que rien ne sépare vraiment métaphore et comparaison, sinon une certaine syntaxe. La distinction est superficielle. Il s'agit plutôt d'un continuum qui relie métaphore *in absentia*, métaphore *in praesentia* et les différentes formes de comparaisons. La métaphore *in absentia* se distingue de la comparaison en cela qu'elle ne mentionne pas le comparé,

Le but de la métaphore est essentiellement double. La métaphore décrit un processus mental ou un état, un concept, une personne, un objet, une qualité ou une action et rend la description plus compréhensive. En même temps le côté pragmatique fait appel aux sens, à l'intérêt, pour plaire, à la surprise. Le premier but de la métaphore est cognitif et le deuxième est esthétique. Dans une bonne métaphore, les deux objectifs fusionnent. (Newmark, 1988). Quand on traduit des métaphores il faut aussi tenir compte de la notion d'équivalence. Vinay et Darbelnet (1977) font observer que l'équivalence est un « procédé de traduction qui rend compte de la même situation que dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente. »

Dans cet exemple, la traduction anglaise premièrement nous fait prendre conscience de la différence stylistique entre les deux expressions française et anglaise. La version originale, nous paraît plus expressive et pittoresque que la version anglaise qui est plutôt moins expressive voire neutre. Il y a donc ici non seulement une perte stylistique mais aussi un décalage sémantique dans ce sens que les « fesses à l'aurore » dans l'expression française sont traduites en anglais par « un ours blessé à la tête ». Il y a bien sûr une rédaction différente dans les deux langues mais il n'y a pas d'équivalence de sens.

Au niveau sémantique, nous dirons plutôt que la version française et originale doit être un proverbe bien connu pour un Wolof francophone. Ce dernier comprend très bien ce que signifie « les fesses à l'aurore ». L'auteur, Birago Diop qui est un Wolof Francophone, a plus ou moins littéralement transposé un proverbe qui exprime une réalité en Wolof, donc pour ainsi dire l'a traduit littéralement en français. De là, à traduire cette explication proverbiale en anglais, ça devient une autre histoire qui donne certainement lieu à une perte de matériaux sémantiques.

- a. « **Envieuse**, Khary, la première femme de Momar l'était. » (Page 33)
- b. « Khary, the first wife of Momor, was **as envious as could be** » (Page 2)

Cet exemple montre l'introduction d'un élément stylistique qui ne figure pas dans le texte original. Cela devient pratiquement une traduction d'expression non-métaphorique par une métaphore en vue d'expliquer davantage ou de clarifier l'information dans la langue cible qui est ici la version anglaise. La version française est neutre mais sa traduction anglaise porte une amplification explicative sous forme de comparaison du degré superlatif. Cette coloration stylistique est acceptable dans la mesure où le sens profond du message n'est pas altéré, et sa compréhension est facilitée pour le lecteur de la langue d'arrivée.

4.2.1.3 La Sémantique

Au niveau sémantique, nous allons également introduire avec la même phrase de notre illustration représentative de l'introduction du texte *Les mamelles*, à savoir :

- a. « Lorsqu'il s'agit d'épouses, deux n'est point **un bon compte** » (page 33)
- b. « In the matter of wives two is not **a good number**. » (page 2)

Traduire « *un bon compte* » par « *a good number* » nous montre que la traductrice a employé la technique de l'adaptation qui lui permet de faire passer le même sens au niveau sémantique contenu dans l'expression française en anglais par remplacement tout court en vue de le rendre compréhensible au locuteur anglais.

- a. « Ah ! oui ! ce n'était que ça les Mamelles, **le point culminant** » (page 32)
- b. « Yes indeed ! This is all the humps are, **the most westerly point** of Senegal »

- a. « J'ai su entre beaucoup de choses ...ce que les mamelles étaient.» (Page 32)
- b. « And I learnt among many **other** things **exactly** what the humps were.» (page 2)

Ici il y a amplification dans la traduction. L'amplification ajoute quelques éléments au texte original pour rendre une idée plus claire dans le texte d'arrivée. « *le point culminant* » est traduit par « *the most westerly point* ». Ceci nous montre deux aspects ; la compensation et l'explicitation. Le mot *westerly* est introduit pour montrer la direction où se trouve les mamelles. L'ajout de mots « *other* » et « *exactly* » montre que la traductrice a amplifié. Selon la théorie interprétative de la traduction, nous voyons clairement l'emploi de la reformulation.

- a. « Koumba lui **apprit** ce qui s'était passé. » (Page 38)
- b. « Koumba **told** him what had happened » (Page 6)

Dans cet exemple nous voyons que la traduction utilise un verbe différent de celui de la version originale pour transcrire la réalité que le verbe original porte. C'est le procédé de déverbalisation qui a permis à la traduction de changer de verbe car le

verbe original transposé dans la version anglaise déformait complètement le sens original de ce qui est dit dans la version française. Ce procédé permet à la traduction de substituer un verbe ou le reformuler autrement en vue de maintenir le sens original dans la traduction.

- a. « Quand Koumba fut remis sur pied, **échappant** à l'étouffement par la jalousie..... » (page 39)
- b. « when koumba **recoverd** and was back on her feet again, almost suffocated by the jealousy... » (page 6)

Dans cet exemple, nous voyons que la traduction combine plusieurs procédés dans ce sens qu'elle amplifie d'abord et cela par souci explicatif l'état de Koumba, puis déverbalise en laissant de côté le gérondif « échappant » au profit d'un autre terme « almost » qui est tout simplement un adverbe en anglais et pourtant le gérondif devrait se traduire par un verbe en anglais avec une terminaison en ' - ing'.

- a. « Enfin **ce vendredi** arriva, puisque tout arrive » (page 39)
- b. « Finally **Friday of the full moon** did arrive, since everything arrives **eventually** » (page 6)

Cet exemple se caractérise également par l'amplification dans la mesure où quelques éléments qui ne figurent pas dans la version originale apparaissent dans la version traduite. La présence dans la traduction de ces éléments absents dans la version originale nous paraît nécessaire dans la mesure où ils portent la charge sémantique voulue dans la version originale. L'ajout du mot « eventually » en anglais vient corroborer à la clarté du message.

- a. « ...Impatientes elles aussi de montrer chacune son talent, au rythme accéléré du tam-tam qui **bourdonnait** » (page 40)

- b. « all anxious in their turn to show their talents to the quickened rhythm of the tom-tom **beat** » (page 7)

Dans cet exemple, il y a un décalage et une perte sémantique entre le verbe ‘bourdonner’ en français parlant du tam-tam qui se traduit en anglais par le verbe ‘to resound.’ Et pourtant la traductrice a utilisé « to beat » au lieu de « to resound ».

- a. « **Oh** ! Une toute petite bosse de rien du tout, ...» (page 33)
- b. « **Mind you**, it was quite a small, insignificant little hump ;....» (page 2)
- a. «Ah non, **alors** ! dit la fille-génie. C’est bien à mon tour. Tiens, garde-moi celui-ci que l’on m’a confié depuis une lune entière et que personne n’est venu réclamer » (page 40)
- b. « Oh no ! **Not on your life** ! said the spirit-maiden. It’s my turn. Here, you look after this one for me ; I’ve been left with it for a whole moon and no one has come to claim it. » (page 7)

Le premier exemple nous montre une approximation sémantique d’une unité lexicale qui se trouve dans l’original et présentée explicitement dans la traduction anglaise par ‘Mind you’. En effet, la charge sémantique que porte l’interjection ‘Oh’ dans l’original en français est implicite. Ce qui conduit la traduction à l’évaluer et l’expliciter pour le lecteur anglais.

Le deuxième exemple où ‘*not on your life*’ est utilisé pour traduire le mot français ‘alors’ montre que la traduction anglaise introduit une information et une signification qui n’est pas explicite dans le texte original mais plutôt implicites et ne se

révèle que par la lecture du paragraphe entier. Par souci de clarté, la traduction rend donc plus explicite par cette expression ce qui était implicite et caché dans l'original.

4.2.1.4 Conclusion

L'analyse de ''Les Mamelles'' au travers de la théorie interprétative de la traduction qui se base sur la traduction du sens au lieu des mots montre que la traduction est réussie. Il y a quelques variations que nous avons constaté dans la syntaxe et le style du français à l'anglais. Mais malgré ces variations, qui parfois semblent trahir l'original, le sens global est transmis de la langue de départ à la langue d'arrivée. Ceci veut dire que la traduction est réussie.

4.2.2 Maman Caïman

L'analyse de ce conte révèle que dans l'ensemble, la traductrice a fait une bonne traduction. Il y a une variation de techniques qu'elle a employées telles que l'amplification, la reformulation, la modulation. Nous avons aussi constaté que cette traduction n'était pas une traduction littérale sauf là où c'était nécessaire et acceptable. Alors, selon la théorie interprétative, la traduction de ce conte est réussie comme les exemples ci-bas vont le montrer.

4.2.2.1 L'Amplification

1. (a) « Golo **disait donc, à qui voulait l'entendre**, que les caïmans étaient les plus bêtes de toutes les bêtes, » (page 49)
1. (b) « So Golo **was in the habit of stating to anyone who was prepared to listen to him** that crocodiles were the most stupid of all creatures, » (page 44)
2. (a) « sa tête légère malgré sa **grande malice**, oublie bien vite, » (page 50)
2. (b) « in spite of her **great love of mischief**, his empty head very quickly forgets» (page 44)

Dans les deux exemples, nous constatons qu'il y a amplification dans les traductions. Un seul mot '*disait*' est rendu par '*was in the habit of stating*' qui implique une signification plus large et ça maintient la pragmatique de l'anglais. '*grande malice*' est traduit '*great love of mischief*'. La traductrice joue avec les mots et en ajoute même pour dire ce qui est exprimé avec peu de mots dans la langue source. Cela montre aussi qu'elle a une bonne compréhension et une bonne maîtrise de ces deux langues.

Nous constatons aussi qu'il y a la modulation dans ces deux exemples, parce que le point de vue grammatical est changé sans modification de sens exprimé dans le texte source. La reformulation qui est aussi un aspect principal de la théorie interprétative figure dans cette traduction. C'est une technique utilisée pour exprimer une expression d'une manière tout à fait différente de l'expression dans la langue de départ. Cette technique est utilisée pour traduire des expressions idiomatiques et leur donner des équivalences d'une langue à une autre.

4.2.2.2 La Reformulation

3.(a). «... il avait pu donc l'émettre un jour que l'un des siens **avait eu maille à partir avec** Diassigue, » (page 50)

3. (b). « So his opinion of crocodiles might have been expressed one day when he **had a bone to pick with** Diassigue, » (page 44)

4. (a). « Donc Diassigue avait une bonne mémoire ; et tout en le déplorant, **au fond de lui-même** Golo le reconnaissait » (page 50)

4. (b)« So Diassigue had a good memory; and much as he deplored this, **in his heart of hearts** Golo had to admit it. » (page 45)

Ces deux exemples dans les deux versions montrent le cas type d'une traduction d'expressions idiomatiques qui est rendu dans la langue d'arrivée par reformulation. Ces exemples justifient l'emploi de la théorie interprétative de la traduction où la compréhension du message est suivie de la déverbalisation et la reformulation de la structure de la langue source à la structure de la langue cible.

5. (a). « Diassigue réunissait sa progéniture et lui racontait **des histoires, des histoires** d'hommes, pas des histoires de caïmans, » (page 51)

5. (b) « Diassigue would collect her offspring and tell them **stories, histories** of men, not of crocodiles » (page 46)

Cet exemple montre la traduction d'un même mot « *des histoires, des histoires* » dans la version originale par deux mots différents dans la version anglaise « *stories, histories* ».

Il s'agit bien d'une répétition qui vise l'emphase du mot « *histoires* » dans la version française. La traductrice a décidé tout simple de ne pas répéter le même mot « *stories* » deux fois en anglais et a opté pour deux mots différents qui signifient approximativement la même chose dans le contexte de cette emphase. C'est un choix personnel. Néanmoins nous signalons que la traductrice pourrait opter pour ces deux mots en vue de différencier « *stories* » comme des fables et « *stories* » comme histoires. Mais « *histoire* » peut s'interpréter de deux manières différentes, « *stories* » et « *histories* » en anglais.

6.(a). « L'époque où la mère de Diassigue **remontait** le grand fleuve. » (Page 53)

6.(b) « When Diassigue's mother was **swimming up** the big river » (page 47)

Dans l'exemple ci-dessus, la traductrice utilise encore l'amplification en ajoutant le verbe « *swimming up* » qui ne figure pas dans la version française mais est implicite parce qu'on parle de 'remonter dans le grand fleuve' qui signifie qu'il y a une action de nager. Néanmoins, même si on a utilisé deux expressions différentes dans les deux versions, l'idée de nager est sous-entendue.

Un soleil tout nu – un soleil tout jaune

Un soleil tout nu d'aube hâtive

Verse des flots d'or sur la rive

Du fleuve tout jaune ...

(page 54)

A naked sun – a sun of gold

A naked sun of an early dawn

Shades its golden lights of morn

On the banks of the river of gold

(page 48)

Un soleil tout nu – un soleil tout blanc

Un soleil tout nu et tout blanc

Verse des flots d'argent

Sur le fleuve tout blanc...

(Page 55)

A naked sun – a sun all white

A sun all naked and white

Shades its silvery light

On the river all white

(page 48)

Ces deux exemples nous illustrent le cas de la traduction de la poésie. Dans le cadre de la poésie lyrique le respect de la strophe nous paraît indispensable dans cette traduction. En effet, sa forme produit un effet auditif tout comme un effet visuel. La traductrice a fait ce choix comme nous le montre ces exemples. Ce qui est intéressant dans sa traduction est le fait qu'elle a réussi à rendre le sens original du message de la version française à la version anglaise tout en maintenant les rimes. Toutefois, il nous faudrait insister sur le compromis qu'un traducteur peut être conduit à accepter entre l'exactitude et la recherche d'un

effet esthétique. En effet, il n'y a pas d'équivalent poétique à la répartition musicale. Il n'y a poésie que quand il y a musique dans les mots. (Ellrodt, <http://palimpsestes.revues.org/247>) consulté le 30 janvier 2017.

4.2.2.3 Conclusion

L'analyse de ce conte révèle que dans l'ensemble, la traductrice a fait une bonne traduction comme les à l'appui le montre ci-dessus. En effet, Il y a une variation de techniques qu'elle a employées telles que l'amplification, la reformulation, la modulation. Nous avons aussi constaté que cette traduction n'était pas une traduction littérale sauf là où c'était nécessaire et acceptable. Ce qui conclut à une traduction réussie de ce conte par rapport à la théorie interprétative.

4.2.3 Petit-Mari

Petit-Mari est un conte dont la traduction diffère des autres contes analysés plus tôt dans ce sens que cette traduction n'a pas un style particulier. La traduction de ce conte est plus littérale qu'interprétative. C'est-à-dire, la traductrice a fait une traduction mot- à-mot sans altérer les phrases ni utiliser des synonymes là où c'est acceptable sauf dans peu d'exemples comme nous illustrons ci-dessous. A notre avis la traduction de ce conte manque de créativité de style sauf dans peu de cas comme on le signale ci-dessous.

4.2.3.1 La Transposition

- a. « On ne trouva dans la brousse que ses os déjà blanchis. Un lion l'avait tué et les charognards, les hyènes et les fourmis avaient, les uns après les autres nettoyé sa dépouille.» (page 119)

- b. « he had been killed by a lion and the vultures, the hyenas and the ants had picked his bones clean in turn. » (page 20)

Dans cet exemple, nous constatons que la traduction en anglais de cette phrase met l'accent sur la chronologie des événements plutôt que sur leur développement dans leurs durées. Ce changement de l'ordre de mots en anglais ne change pas le sens de ce qui est dit en français. Ceci montre une compréhension parfaite du message et une maîtrise de la langue d'une part, mais aussi une habilité de la traductrice à jongler avec les phrases sans en altérer le message final. Elle réussit malgré tout à transmettre une traduction correcte du message.

4.2.3.2 La Compensation et La Reformulation

«Le jour ils allaient **au bois mort pour l'éclairage**... » (page 122)

« During the day they went **in search of dead wood to make torches** » (page 22)

Ici, la traductrice a utilisé la compensation et l'explicitation pour rendre plus clair le sens contenu dans le texte source. Elle a ajouté le mot « *search* » en anglais, qui donne un sens complet à la phrase. La phrase en anglais sans le mot « *search* » n'allait pas faire passer le message de la phrase en français qui n'a pas ce mot dans sa composition.

Au niveau syntaxique, il y a introduction d'un verbe dans la version anglaise là où il y avait une préposition dans la version française. Le verbe « *to make* » a été utilisé pour traduire la préposition « *pour* ».

Le mot « *éclairage* » est traduit en « *torches* » en anglais. Ici, il s'agit d'une reformulation du mot français pour donner le sens approprié en anglais ou bien pour éviter de trop expliquer en anglais.

- a. « **Le circoncis qui n'avait rien dit quand on l'avait opéré, pleurait quand on le pensait** » (page 122)

En dehors de la traduction mot-à-mot il convient de signaler sur la même page le cas type d'une élision. Une phrase entière est omise. Ce n'est pas un hasard ni moins une erreur mais plutôt un choix délibéré de la traductrice dans la mesure où elle a trouvé que cette phrase était de trop et rien d'autre qu'une répétition de la strophe qui la précède. Ce qui a facilement décidé la traductrice à l'omettre car cette omission n'altère en rien le message à convenir dans la version anglaise.

- a. « Et, depuis, la mer n'est plus retournée **là-bas, là-bas** au **couchant**. » (page 126)
- b. « And since that day the sea has never returned to **those parts, down there** in the **west**. » (page 25)

Il s'agit bien d'une répétition qui vise l'emphase du mot « *là-bas* » dans la version française. La traductrice a décidé tout simplement de ne pas répéter le même mot deux fois de suite en anglais et a opté pour deux expressions différentes « *those parts* » « *down there* » qui disent approximativement la même chose dans le cadre de cette emphase.

4.2.3.3 L'emprunt

Nous avons remarqué l'utilisation d'une technique de la traduction ; l'emprunt. La traductrice a utilisé (emprunté) plusieurs noms qui ne sont pas des noms propres, de la version française comme '*griot*', '*marabout*', '*kassaks*', '*boubou*', '*couscous*' et elle les a introduits dans la version anglaise sans les traduire. Ici, il s'agit de la connaissance culturelle originale de ces contes qui ne sont pas français mais Wolof.

Néanmoins, elle a introduit un glossaire qui faciliterai la compréhension à tout lecteur qui ne connaît pas la culture wolof ou sénégalaise.

4.2.3.4 Conclusion

La traduction de ce conte est plus littérale qu'interprétative. C'est-à-dire, la traductrice a fait une traduction mot-à-mot sans altérer les phrases, le sens, ni utiliser des synonymes là où c'est acceptable, sauf dans peu d'exemples comme nous l'avons illustré ci-dessus. Cette traduction est néanmoins acceptable particulièrement pour un conte qui contient des chansons tout en sachant que la traduction des chants ou poèmes est souvent très économique en mots, et cela, pour éviter d'altérer la forme poétique de la chanson et son fond lors du passage de la langue source vers la langue cible (<http://palimpsestes.revues.org/247>) consulté le 30 janvier 2017. A notre avis, nous dirons que la traduction de ce conte manque de créativité de style mais est plutôt réussie par rapport à la chanson qu'elle contient comme nous l'avons signalé plus haut.

4.2.4 La biche est les deux chasseurs

Comme la précédente, la traduction de ce conte est littérale, même plus littérale que les autres contes que nous avons étudiés. Nous avons constaté que la traductrice a fait une traduction mot-à-mot qui n'est pas une bonne technique de traduire à la lumière de la théorie interprétative comme nous le montrons dans les exemples ci-bas. Alors, à notre avis, la traduction de ce conte n'est pas réussie selon les critères de la théorie interprétative. Mais il convient de signaler qu'elle a utilisé quelques techniques de traduction comme nous le montrons ci-dessous :

4.2.4.1 La Compensation

- a. « il reprit **le chemin du retour** » (page 140)

- b. « Then he resumed his **homeward journey**. » (page 34)

Dans cet exemple, l'expression « *homeward journey* » dans la traduction est une compensation et une explication. La compensation est une technique qui consiste à compléter ce qui semble manquer dans le texte source en le rendant plus clair au lecteur de la langue cible. « *Le chemin du retour* » en français n'indique ni ne dit l'endroit vers lequel est le retour. Mais la traductrice a pu clarifier dans sa version que c'est le retour vers chez-lui. L'explication quant à elle, énonce le lieu sans sous-entendu.

- a. « **Faisait-elle ses ablutions** ou buvait-elle tout simplement.... » (page 141)

- b. « **Was she washing**, or was she simply drinking...» (page 34)

Ici, il s'agit d'un manque de compensation dans la traduction de « *ablutions* ». L'expression en français porte plus que ce que les mots disent mais la traductrice n'a pas fait justice à la phrase dans sa traduction. « Faisait-elle ses ablutions » a une connotation culturelle cachée. Il s'agit non seulement de se laver « *washing* » mais aussi c'est se laver les mains et les pieds pendant la préparation pour la prière de musulmans. A notre avis, la traductrice aurait dû expliquer un peu plus pour donner cette connotation cachée dans la phrase du texte original.

4.2.4.2 La Modulation

- a. « **De mémoire de gibier**, aucun habitant de la forêt ou de la savane, senti par le chien de N'Dioumane» (page 144)

- b. « Never **in the living memory** of the inhabitants of the forest or the savannah, had any game, once smelt out by N'Dioumane's dogs ... » (page 37)

La modulation s'agit d'un changement de forme d'un texte et aussi d'un changement sémantique pour transférer une réalité. Cet exemple nous montre que l'ordre de mots n'est pas respecté et il y a aussi un changement sémantique qui a facilité le transfert. Nous soulignons ici aussi le procédé de compensation que la traductrice utilise. Elle essaye de rendre plus explicite et compréhensible le message dans la version anglaise en utilisant la modulation et aussi la compensation.

4.2.4.3 Conclusion

La traduction de ce conte est plus littérale que les autres contes que nous avons étudiés. Nous avons constaté que la traductrice a fait une traduction mot-à-mot qui n'est pas une bonne technique de traduire à la lumière de la théorie interprétative. Alors à notre avis, la traduction de ce conte n'est pas tout à fait réussie selon à la lumière de la théorie interprétative même si lorsqu'on considère l'ensemble du texte, elle a fait passer le message.

4.3 Conclusion du chapitre

À partir de l'analyse dans ce chapitre, nous avons essayé de systématiser nos exemples. D'abord il est nécessaire de prendre en considération le fait que nous utilisons la théorie interprétative de la traduction pour faire l'analyse de la traduction. Ensuite, nous avons examiné les procédés employés par la traductrice et déterminé si le sens a été retenu, avant de déterminer si la traduction est réussie ou pas. Une bonne traduction transmet la même information que l'original, elle s'efforce aussi d'en garder la même forme, et les pertes éventuelles se justifient.

Nous avons analysé la traduction de quatre contes, dont le premier était « *Les Mamelles* » et le deuxième, « *Maman Caïman* ». Nous avons remarqué que la traduction de ces deux contes était une bonne traduction non-littérale. La traductrice n'a pas cherché à être fidèle aux mots du texte source, mais elle a exprimé sa liberté dans les choix des mots. Nous voyons cela à partir du titre du conte. Cette qualité est encouragée par la théorie du sens.

Pourtant, les deux autres contes, « *Petit-Mari* » et « *La Biche et Les deux chasseurs* » ont été traduits d'une manière plus ou moins littérale, c'est-à-dire la traduction était faite mot-à-mot, une technique déconseillée par la théorie du sens. Nous avons également trouvé l'utilisation d'une autre technique ; L'explicitation, une technique qui donne normalement une solution légèrement plus explicative que l'expression de l'original, mais cela se justifie si le traducteur fait passer le sens. Nous avons trouvé que partout où la traductrice a explicité, le sens a été transmis sans faille.

Au niveau d'équivalences, la théorie que nous avons utilisée ne donne pas d'échelle pour mesurer ou standardiser les équivalences mais elle donne la liberté au traducteur de recourir à son bagage cognitif et ses compétences pour produire une solution correcte.

CHAPITRE V : CONCLUSION GENERALE

Notre travail de recherche a porté sur l'analyse interprétative de la traduction français-anglais des contes sélectionnés de « *Les Contes d'Amadou Koumba* ». Notre préoccupation dans cette étude était d'analyser le traduit (produit de la traduction) à la lumière de la théorie interprétative de la traduction et d'évaluer la qualité de cette traduction.

Dans ce travail, notre objectif a été d'analyser, à la lumière de la théorie interprétative de la traduction, les contes sélectionnés dans « Les contes d'Amadou Koumba » et d'en évaluer la qualité. Nous avons voulu relever comment les aspects sémantiques, les aspects linguistiques (syntaxiques, et stylistiques) et les aspects culturels ont été traduits. Pour cela, nous avons examiné le transfert de sens du texte de la langue source vers le texte de la langue cible. Nous avons aussi considéré les aspects linguistiques par une analyse de la syntaxe et la stylistique du texte de la langue source, comparées à la syntaxe et la stylistique du texte de la langue cible. Le processus du transfert d'éléments culturels du texte de la langue source vers le texte de la langue cible a aussi été évalué.

Le premier chapitre de notre recherche introduit le travail et en présente les lignes directrices.

Notre deuxième chapitre est consacré à la description des théories de la traduction, et c'est ici que nous avons montré comment chacune de ces théories s'applique à la traduction. Ensuite, nous avons opté pour la théorie interprétative et nous avons justifié ce choix. Le chapitre trois était un chapitre consacré à la description de la théorie interprétative de la traduction; comment cette dernière s'applique à la traduction ainsi que les étapes qu'il faut suivre dans son application. L'analyse du processus de la traduction faite par les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction a permis de démontrer que ce processus se divise

en trois phases à savoir, compréhension, déverbalisation et réexpression, et que traduire signifie comprendre et réexprimer. Cette analyse a également permis de dégager l'invariant en traduction, le sens, et d'en décrire la nature: « le sens est la synthèse non-verbale produite par la compréhension à partir d'éléments linguistiques et extralinguistiques ». (Van, 2010 : 167)

Nous avons vu que selon la théorie interprétative, c'est le sens qui est l'enjeu de la traduction et non les langues ; le rapport entre le texte original et la traduction n'est pas un rapport linguistique mais un rapport de sens. C'est pourquoi nous comprenons la fidélité en traduction comme une fidélité au sens global et non aux mots. Ce qui revient à dire que l'identité entre le texte original et la traduction est une identité de sens et d'effet produit, et non pas une identité au niveau des langues.

Le quatrième chapitre qui est le nœud de notre travail s'est concentré sur l'analyse de la traduction et cette analyse a relevé plusieurs éléments qui étaient pertinents pour répondre aux questions auxquelles la présente recherche doit répondre.

Premièrement, nous avons constaté que pour chaque conte, il y a une manière dont il a été traduit. Lorsque nous considérons « *Les Mamelles* » nous avons noté que sa traduction a été faite d'une manière libre, c'est-à-dire, la traductrice s'est détachée de la structure, la syntaxe et même des verbes de l'originale pour chercher à s'exprimer à sa propre manière tout en restituant le sens global du texte original. « Maman Caïman » a également suivi le même style de traduction et ce genre de traduction préconisé par la théorie du sens. Ce genre de traduction montre la compréhension du texte source et c'est cette compréhension qui permet au traducteur de reformuler et de réexprimer le texte dans ses propres mots.

Par ailleurs, les deux autres contes analysés, « *Petit-Mari* » et « *La Biche et Les Deux Chasseurs* » ont été traduits différemment par rapport aux deux premiers. Leurs traductions introduisent des variations de techniques. Les principes proposés par la théorie

interprétative semblent être trahis parceque les étapes proposées par la théorie n'ont pas été respectées. A l'issue de tous ces développements, nous pourrions tirer les conclusions suivantes : au niveau sémantique, le sens global a été transmis ; au niveau linguistique la langue s'est adaptée à la syntaxe et la stylistique de la langue cible ; et au niveau culturel, il est évident que la traductrice a fait un effort pour avoir quelques notions de la culture sénégalaise ou Wolof. Elle a donné un glossaire de noms utilisés dans les contes. Cela montre qu'elle a acquise une compétence que la théorie interprétative propose aux traducteurs.

Nous carressons l'espérer que notre travail va susciter l'intérêt dans le domaine de la traductologie, surtout de l'analyse de traductions s'appuyant sur la théorie interprétative de la traduction.

REFERENCES

- Bassnett, S. 2002. *Translation studies*, New York, Routledge.
- Bassnett, S., et Lefevre, A., (eds), 1995. *Translation History and Culture*, London, Cassell.
- Catford J.C., 1965. *A Linguistic Theory of Translation : An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press.
- Delisle. J.R., 1980. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Editions de l'Université d'Ottawa.
- Delisle, J.R., 1984. *L'analyse du discours comme méthode de traduction* Ottawa, Edition de l'Université d'Ottawa.
- Delisle, J.R., 1993. *La traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection « Pédagogie de la traduction », 484 p. ISBN 2-7603-0372-1, 190 FF.
- Diop, B., 1961. *Les contes d'Amadou Koumba*, Paris, présence Africaine.
- Diop. B., Translated by Blair D., 1989. *Tales of Amadou Koumba*, London, Longman Group.
- Dubois, J et al., 1973. *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, Larousse.
- Emanuela, U.S., 2011. *La théorie interprétative de la traduction appliquée à un cours d'interprétation consécutive niveau master*, Philologia, Studia UBB, LVI1.
- Fuchs , C., 1985. *Aspects de L'ambiguïté et de la Paraphrase*, New York, Bern, Frankfurt/M.
- Gentler, E., 1993. *Contemporary Translation Theories*, Cromwell press Ltd, London.
- Gile, D., 2005. *La traduction – la comprendre, l'apprendre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Grevisse, M., 2009. *Le Petit Grevisse Grammaire Française*, Bruxelles, Groupe De Boeck s.a.
- Guidère, M., 2008. *Introduction à la traductologie, Penser la Traduction hier, aujourd'hui , demain* Bruxelles, Groupe De Boeck.

Iwuchukwu M.O., 2010. “*Théorie du sens et sociocritique en traduction littéraire*”, Journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 55, n° 3, p. 529-544.

Kambaja, E.M., 2011. *Pertinence et traduction. Introduction à l'Approche Pragmatique Tognitive de la Traduction*, Editions universitaires européennes.

Kambaja, E.M., 2009. *Approche pragmatique et son application au processus de la traduction français – cilubà. Cas de la constitution de la 3ème République en R.D.Congo*, Thèse de doctorat, Université de Lubumbashi, Lubumbashi.

Kolawole, S.O et Adewuni S., 2008. *The Literary Translator And The Concept Of Fidelity: Kirkup's Translation Of Camara Laye's L'enfant Noir as a Case Study*.

Ladmiral J.R., 2005. “*Processus et Cheminements en Traduction et Interpretation*” in Meta, vol. 50, no 2, pp476-487.

Ladmiral, J.R., 1979. *Traduire. Théorèmes Pour la Traduction*, Paris, Payot.

Le Petit Robert Rey-Debove, Josette et Rey, Alain (éd.) 1993. Dictionnaires le Robert, Paris.

Lederer, M., et Seleskovitch, D., 2001. *Interpréter pour Traduire*, Paris, Didier.

Lederer, M., 1994. *La Traduction Aujourd'hui*, Paris, Hachette.

Lederer, M., 1994. *La Traduction Aujourd'hui*. Le modèle interprétatif, Paris, Hachette.

Levý, J., 1967. *Translation as a decision process, in To Honor Roman Jakobson. Essays on the occasion of his seventieth birthday*, Den Haag - Paris, Mouton, vol. 2, p. 1171-1182.

Munday, J., 2001. *Introducing Translation Studies: Theories and Application*, London, Routledge.

Newmark, P., 1988. *A Textbook of Translation*, New York, Prentice Hall.

Nida, E., 1964. *Towards a Science of Translating*, Leiden, E.J Brill.

Nida, E., 1976. *Fascinated by Languages*, Philadelphia, John Benjamins Publishing Co.

Nord, C., 1991. *Text Analysis in Translation*, Amsterdam, Rodop.

Nord, C., 2008. *La Traduction : Une Activité Ciblée. Introduction aux Approches Fonctionnalistes*. Arras : Artois Presses Université.

Rakovà, Z., 2014. *Les théorie de la traduction*, Bron Masarykova univerzita.

Renault J-B., 2013. *Théorie et esthétiques de la métaphore : la métaphore et son soupçon, entre correspondances et dissemblances, métaphores linguistiques et iconiques, musique, sicologie et arts de la sècne*. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III,.

Robert and Collins ,1996. *Dictionnaire Robert Français-Anglais, Anglais-Français*, Paris New York.

Sapir, E., 1949. The grammarian and his language. In Sapir, E., *Selected writings of Edward Sapir in language, culture and personality*, edited by David G. Mandelbaum, Berkeley – Los Angeles, University of California Press, [1924] 150-9 [repris de The grammarian and his language, *American Mercury* 1 : 149-155].

Seleskovitch, D., 1975. *Langage, Langue et Memoire*, Paris, Lettre modern Minard.

Skilbred, C., 2005. *Le Transfer culturelle dans la traduction du poisson d'or de Le Clezio*, Mémoire de Master, Hoston, Université Oslo.

Toury, G., 1995. *Descriptive Translation Studies and Beyond.*, John Benjamins Publishing Co. Philadelphia.

Van, D.H., 2010. *La théorie du sens et la traduction des facteurs culturels* dans Synergies pays riverains du Mékong, n° 1, pp.141-171.

Venuti, L., 2000. *The Translation Studies Reader*, Routledge, London.

Vinay, J.P., et Darbelnet J., 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais* Paris : Les Éditions, Didier.

Vinay, J.P et Darbelnet J., 1960. *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais: Méthode de Traduction*, Didier.

Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle,
(http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=13179&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html)

Dingh Hong (http://gerflint.fr/Base/Mekong1/dinh_hong_van.pdf

Ellrodt, <http://palimpsestes.revues.org/247> consulté le 30/01/2017.

Even-Zohar, I., http://www.tau.ac.il/~itamarez/works/papers/translation/Even-Zohar_1990--Position%20of%20TL.pdf consulté le 5/12/2016

Fuchs, C., <http://praxematique.revues.org/3009> consulté le 29/08/2016.

Hermans <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2000-v45-n2-meta163/004297ar.pdf> consulté le 16/01/2017.

Hertruic, <https://www.degruyter.com/downloadpdf/j/tran.2009.1.issue-1/tran-2014-0015/tran-2014-0015.pdf> consulté le 29/10/ 2016

<http://www.unige.ch/lettres/linge/moeschler/semantique2/sp1/sld001.htm> consulté
11/06/2016

Holz-Mäntäri., https://is.muni.cz/el/1421/podzim2011/FJPR001/um/FJPR001_Textes_2.pdf
consulté le 12/11/2016

<http://id.erudit.org/iderudit/003823ar> consulté le 11/06/2016

<http://id.erudit.org/iderudit/003823ar> consulté le 11/06/2016

<http://perso.wanadoo.fr/louis-calvet> consulté le 3/02/2017

<http://translationjournal.net/journal/46lit.htm> consulté le 29/10/2016

<http://translationjournal.net/journal/46lit.htm> consulté le 3/11/2017

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/theorie/> consulté le 11/06/2016

https://digitalis-dsp.sib.uc.pt/bitstream/10316.2/27070/1/Scientia/Traductionis11_artigo6.pdf
consulté le 12/03/2017

l'hypothese de Sapir-Whorf, <http://corela.revues.org/1243> ; DOI : 10.4000/corela.1243.
consulté le 07 /02/2017

Levý, J., <https://digitalis-dsp.uc.pt/jspui/handle/10316.2/27070> consulté le 13/08/2017

Malingret L, <https://www.erudit.org/en/journals/ttr/2003-v16-n2-ttr869/010728ar.pdf> consulté
le 11/06/2016

Newmark [http://ilts.ir/content/ilts.ir/page/142/contentimage/a textbook of translation by pete
newmark\(1\).pdf](http://ilts.ir/content/ilts.ir/page/142/contentimage/a%20textbook%20of%20translation%20by%20pete%20newmark(1).pdf) consulté le 12/03/2017

Newmark, <http://lisa.revues.org/119#article-119> consulté le 12/03/2017

Oxford Dictionary, <https://en.oxforddictionaries.com/grammar/verb-tenses> consulté le
1/02/18

Paliczka A. <http://el.us.edu.pl/wf/pluginfile.php/271/mod_resource/content/0/paliczka.pdf

Vermeer, H., [http://www.biblioteka.filg.uj.edu.pl/documents/2205554/33980917/VERMEER
%20HANS%20JOSEF.pdf](http://www.biblioteka.filg.uj.edu.pl/documents/2205554/33980917/VERMEER%20HANS%20JOSEF.pdf) consulté le 24/10/2016

ANNEXES

LES MAMELLES

Quand la mémoire va ramasser du bois mort, elle rapporte le fagot qu'il lui plaît...

L'horizon bouché m'encercle les yeux. Les verts de l'été et les roux de l'automne en allés, je cherche les vastes étendues de la savane et ne trouve que les monts dépouilles, sombre et de vieux géants abattus que la neige refuse d'ensevelir parce qu'ils furent sans doutes des mécréants....

Mauvais tisserand, l'hiver n'arrive pas à égrener ni carder son coton ; il ne file qu'une pluie molle. Gris, le ciel est froid, pale, le soleil grelotte ; alors, près de la cheminée, je réchauffe mes membres gourds....

Le feu du bois que l'on a soi-même abattu et débité semble plus chaud qu'aucun autre feu...

Chevauchant les flammes qui sautillent, mes pensées vont une a une sur des sentiers, mes bordent et envahissent les souvenirs.

Soudain, les flammes deviennent les rouges reflets d'un soleil couchant sur les vagues qui ondulent. Les flots fendus forment, sur le font qui fuit, des feux follets furtifs. Las de sa longue course, le paquebot contourne paresseusement la pointe des Almadies...

Ce n'est que ça les mamelles ? Avait demandé une voix ironique a cote de moi...

Eh ! Ou ! ce n'était que ça Les Mamelles, le point culminant du Sénégal. A peine cent mètres d'altitude. J'avais du le confesser a cette jeune femme qui avait été si timide et si effacée au cours de la traversée que je n'avais pu résister a l'envie de l'appeler Violette. Et c'est Violette qui demandait, en se moquant, si ce n'était que ça les Mamelles, et trouvait mes montagnes trop modestes.

J'avais eu beau lui dire que plus bas puisqu'elle continuait le voyage, elle trouverait le Fouta-Djallon, les Monts du Cameroun, etc.,etc. violette n'en pensait pas moins que la nature n'avait pas fait beaucoup de frais pour doter le Sénégal de ces deux ridicules tas de latérites moussus ici, dénudés là ...

Ce n'est que plus tard après ce premier retour au pays, bien plus tard, qu'au contact d'Amadou Koumba, ramassant les miettes de son savoir et de sa sagesse, j'ai su entre autres choses de beaucoup de choses, ce qu'étaient les Mamelles, ces deux bosses de la presqu'île du Cap-Vert, les dernières terres d'Afrique que le soleil regarde longuement le soir avant de s'abimer dans la Grade Mer....

Ma mémoire, ce soir au coin du feu, attache dans le même bout de liane mes petites montagnes, les épouses de Momar et la timide et blond Violette pour qui je rapporte, en réponse tardive peut-être, à son ironique question, ceci que m'a conté Amadou Koumba.

Lorsqu'il s'agit d'épouses, deux n'est point un bon compte. Pour qui veut s'éviter souvent querelles, cris, reproches et allusions malveillantes, il faut trois femmes ou une seule et non pas deux. Deux femmes dans une même maison ont toujours avec elles une troisième compagne que non seulement n'est bonne à rien, mais encore se trouve être la pire des mauvaises conseillères. Cette compagne c'est l'envie à la voix aigre et acide comme du jus de tamarin.

Envieuse, Khary, la première femme de Momar, l'était. Elle aurait pu remplir dix calebasses de sa jalousie et les jeter dans un puits, il lui en serait resté encore dix fois dix autres au fond de son cœur noir comme du charbon. Il est vrai que Khary n'avait peut-être pas de grandes raisons à être très contente de son sort. En effet, Khary était bossue. Oh! une toute petite bosse de rien du tout, une bosse qu'une camisole bien empressée ou un boubou ample aux larges plis pouvait aisément cacher. Mais Khary croyait que tous les yeux de monde étaient fixés sur sa bosse.

Elle entendait toujours tinter à ses oreilles les cris de "Khary-khougue! Khary-khougue! " (Khary-la bossue !) et les moqueries de ses compagnes de jeu du temps où elle était petite fille et allait comme les autres, le buste nu ; des compagnes qui lui demandaient à chaque instant si elle voulait leur prêter le bébé qu'elle portait sur le dos. Plein de rage, elle les poursuivait, et malheur à celle qui tombait entre ses mains. Elle la griffait, lui arrachait tresses et boucles d'oreilles. La victime de Khary pouvait crier et pleurer tout son saoul; seules ses compagnes la sortaient, quand elles n'avaient pas trop peur des coups, des griffes de la bossue, car plus qu'aux jeux des enfants, les grandes personnes ne se mêlent à leurs disputes et querelles.

Avec l'âge, le caractère de Khary ne se était point amélioré, bien au contraire, il s'était aigri comme du lait qu'un génie a enjambe, et c'est Momar qui souffrait maintenant de l'humeur exécrable de bossue de femme.

Momar devait, en allant aux champs, emporter son repas. Khary ne voulait pas sortir de la maison, de peur des regards moqueurs, ni, à plus forte raison, aider son époux aux travaux de labour.

Las de travailler tout le jour et de ne prendre que le soir un repas chaud, Momar s'était décidé à prendre une deuxième femme et il avait épousé Koumba.

À la vue de la nouvelle femme de son mari, Khary aurait dû devenir la meilleure des épouses, la plus aimable des femmes- et c'est ce que dans sa naïveté, avait escompté Momar - il n'en fut rien.

Cependant, Koumba était bossue, elle aussi mais sa bosse dépassait vraiment les mesures d'une honnête bosse. On eut dit, lorsqu'elle tournait le dos, un canari de teinturerie qui semblait porter directement le foulard et la

calebasse posés sur sa tête. Koumba, malgré sa bosse, était gaie, douce et aimable.

Quand on se moquait de la petite Kuomba-Khoughé du temps où elle jouait, buste nu, en lui demandant de prêter un instant le bébé qu'elle avait sur le dos, elle répondait, en riant plus fort que les autres: „ Ça m'étonnerait qu'il vienne avec toi, il ne veut même pas descendre pour tête. „

Au contact des grandes personnes, plus tard, Koumba qui les savait moins mosqueuses peut être que les enfants, mais plus méchantes, n'avait pas changé de caractère. Dans la demeure de son époux, elle restait la même. Considérant Khary comme une grande sœur, elle s'efforçait de lui plaire. Elle allait à la rivière laver le linge, elle vannait le grain et pillait le mil. Elle portait chaque jour, le repas aux champs et aidait Momar à son travail.

Khary n'en était pas plus contente pour cela, bien au contraire. Elle était, beaucoup plus qu'avant, acariâtre et méchante, tant l'envie est une gloutonne qui se repait de n'importe quel mets, en voyant que Koumba ne semblait pas souffrir de sa grosse bosse.

Momar vivait donc à demi heureux entre ses deux femmes, toutes deux bossues, mais l'une, gracieuse, bonne et aimable, l'autre, méchante, grognonne, et malveillante comme des fesses à l'aurore.

Souvent, pour aider plus longtemps son mari Koumba emportait aux champs le repas préparé de la veille ou de l'aube. Lorsque binant ou sarclant depuis le matin ombres s'étaient blotties sous leurs corps pour chercher refuge contre l'ardeur du soleil, Momar et Koumba s'arrêtaient. Koumba faisait réchauffer le riz ou la bouillie, qu'elle partageait avec son époux ; tous deux s'allongeaient ensuite à l'ombre du tamarinier qui se trouvait au milieu du champ. Koumba au lieu de dormir comme Momar, lui caressait la tête en rêvant peut-être à de corps de femme sans défaut.

Le tamarinier est, de tous les arbres, celui qui fournit l'ombre la plus épaisse ; à travers son feuillage que le soleil pénètre difficilement, on peut, en plein jour, apercevoir, parfois, en plein jour, les étoiles ; c'est ce qui en fait l'arbre le plus fréquenté par les génies et les souffles, par les souffles, par les bons génies comme par les mauvais, par les souffles apaisés et par les souffles insatisfaits.

Beaucoup de fous crient et chantent le soir qui, le matin, avaient quitté leur village ou leur demeure, la tête saine. Ils étaient passés au milieu du jour sous un tamarinier et ils y avaient vu ce qu'ils ne devaient pas voir : des êtres de l'autre domaine, des génies qu'ils avaient offensés par leurs paroles ou par leurs actes.

Des femmes pleurant, rient, crient et chantent dans les villages qui sont devenues folles parce qu'elles avaient versé par terre l'eau trop chaude d'une marmite et avaient brûlé des génies qui passaient ou qui se reposaient dans la cour de leur demeure. Ces génies les avaient attendues à l'ombre d'un tamarinier et avaient changé leur tête.

Momar ni Koumba n'avaient jamais offense ni blesse, par leurs actes ou par leurs paroles, génies ; ils prouvaient ainsi se reposer a l'ombre du tamarinier, sans craindre la visite ni la vengeance de mauvais génies.

Momar dormait ce jour-la, lorsque Koumba, qui cousait près de lui, crut entendre, venant du tamarinier, une voix qui disait son nom ; elle leva la tête et aperçut, sur la première branche de l'arbre, une vieille, très vieille femme dont les cheveux, longs et plus blancs que du coton égrené, recouvraient le dos.

-Es-tu en paix Koumba ? demanda la vieille femme.

-En paix seulement, Mame (Grand-mère), répondit Koumba.

-Koumba, reprit la vieille femme, je connais ton bon cœur et ton grand mérite depuis que tu reconnais ta droite de ta gauche. Je veux te rendre un grand service, car je t'en sais digne.

Vendredi a la pleine lune, sur la colline d'argile de N'Guew, les filles-génies danseront .Tu iras sur la colline lorsque la terre sera froide. Quand le tam –tam battra son plein, quand le cercle sera bien anime, quand sans arrêt une danseuse remplacera une autre danseuse, tu t'approcheras et tu diras a la fille génie qui sera a côte de toi :

-Tiens, prends-moi l'enfant que j'ai sur le dos, c'est a mon tour de danser.

Le vendredi, par chance, Momar dormait dans la case de Khary, sa première femme.

Les dernières couches du village s'étaient enfin retournées dans leur premier sommeil, lorsque Koumba sortit de sa case et se dirigea vers la colline d'argile.

De loin elle entendit le roulement endiable du tam-tam et les battements des mains. Les filles génies dansaient le *sa-n' diaye*, tournoyant lune après lune au milieu du cercle en joie. Koumba s'approcha et accompagna des ses claquements de mains le rythme étourdissant du tam-tam et le tourbillon frénétique des danseuses qui se relayaient.

Une, deux, trios...dix avaient tourné, tourné, faisant voler boubous et pagnes. Alors Koumba dit a sa voisine de gauche en lui présentant son dos ;

-Tiens, prends-moi l'enfant, c'est à mon tour.

La fille-génie lui prit la bosse et Koumba s'enfuit.

Elle courut et ne s'arrêta que dans sa case, ou elle entra au moment même ou le premier coq chantait.

La fille génie ne pouvait plus rattraper, car c'était le signal de fin du tam-tam et du départ des génies vers leurs domaines jusqu'au prochain vendredi de lune.

Koumba n'avait plus sa bosse. Ses cheveux finement tresses retombaient sur son cou long et mince comme un cou de gazelle. Momar la vit en sortant le matin de la case sa première épouse, il crut qu'il rêvait et se frotta plusieurs fois les yeux. Koumba lui apprit ce qui s'était passé.

La salive de Khary se transforma en fiel dans sa bouche lorsque elle aperçut, à son tour, Koumba qui trait de l'eau au puits ; ses yeux s'injectèrent de sang, elle ouvrit la bouche sèche comme une motte d'argile qu'il attend les premières pluies, et amère comme une racine de sindian ; mais il n'en sortit aucun son, et elle tomba évanouie. Momar et Koumba la ramassèrent et la portèrent dans sa case. Koumba la veilla, la faisant boire, la massant, lui disant de douces paroles.

Quand Khary fut remise sur pied, échappant à l'étouffement par la jalousie qui lui était montée du ventre à la gorge, Koumba, toujours bonne compagne, lui raconta comment elle avait perdu sa bosse et lui indiqua comment elle aussi devait faire pour se débarrasser de la sienne.

Khary attendit avec impatience le vendredi de pleine lune qui semblait n'arriver jamais. Le soleil, trainant tout le long du jour dans ses champs, ne paraissait plus pressé de regagner sa demeure et la nuit s'attardait longuement avant de sortir de la sienne pour faire paître son troupeau d'étoiles.

Enfin ce vendredi arriva, puisque tout arrive.

Khary ne dina pas ce soir-là. Elle se fit répéter par Koumba les conseils et les indications de la vieille femme aux longs cheveux de coton du tamarinier. Elle entendit tous les bruits de la première nuit diminuer et s'évanouir, elle écouta naître et grandir tous les de la deuxième nuit. Lorsque la terre fut froide, elle prit le chemin de la colline d'argile où dansaient les filles-génies.

C'était le moment où les danseuses rivalisaient d'adresse, de souplesse et d'endurance, soutenues et entraînées par les cris, les chants et les battements de mains de leurs compagnes qui formaient le cercle, impatientes elles aussi de montrer chacune son talent, au rythme accéléré du tam-tam qui bourdonnait.

Khary s'approcha, battit des mains comme la deuxième épouse de son mari le lui avait indiqué ; puis, après qu'une, trois, dix filles-génies entrèrent en tourbillonnant dans le cercle et sortirent haletantes, elle dit à sa voisine :

-Tiens, prends moi l'enfant, c'est à mon tour de danser.

-Ah non, alors ! dit la fille-génie. C'est bien à mon tour. Tiens, garde-moi celui-ci que l'on m'a confié depuis une lune entière et que per sonne n'est venu réclamer.

Ce disant, la fille-génie plaqua sur le dos de Khary la bosse que Kuomba lui avait confiée. Le premier coq chantait au même moment, les génies disparurent et Khary resta seule sur la colline d'argile, seule avec ses deux bosses.

La première bosse, toute petite, lavait fait souffrir à tous les instants de sa vie, et elle était la maintenant avec une bosse de plus, énorme, plus que norme, celle-là ! C'était vraiment plus quelle ne pourrait jamais en supporter.

Retroussant ses pagnes, elle courut des nuits, elle courut des jours ; elle courut si loin et elle courut si vite quelle arriva à la mer et s'y jeta.

Mais elle ne disparut pas toute. La mer ne voulut pas l'engloutir entièrement.

Ce sont les deux bosses de Khary-Khougue qui surplombent la pointe du Cap-Vert, ce sont elles que les derniers rayons du soleil éclairent sur la terre d'Afrique. Ce sont les deux bosses de Khary qui sont devenues les mamelles.

THE HUMPS

Here, far from my home in Senegal, my eyes are surrounded by closed horizons. When the greens of summer and the russets of autumn have passed, I seek the vast expanses of the Savannah, and find only bare mountains, sombre as ancient prostrate giants that the snow refuses to bury because of their misdeeds. . . .

Winter is an unskilled weaver, who never manages to comb or card his cotton; he spins and weaves nothing but a soft drizzle. The sky is grey and cold, the sun is pale, and shivers; and so I huddle near the stove to warm my numbed limbs. "

The fire from logs one has felled and chopped oneself seems to give more heat than any other fire. Astride the leaping flames my thoughts go riding one by one down paths which are lined and invaded with memories. Suddenly the flames become the red reflection of a sun setting on rippling waves. The furrowed wake forms furtive fireflies against the receding back-cloth. Tired after its long journey the liner lazily skirts the Point of Almadies. . . .

'So that's all your famous Humps are?' an ironical voice beside me asked.

Yes, indeed! This is all the Humps are, the most westerly point of Senegal. Scarcely three hundred feet high. I had to admit as much to this young woman, who had been so shy and retiring during the voyage that I had, not been able to resist the temptation to call her Violet. It was no use my telling her that farther on, as she was continuing the voyage, she would find Fouta-Djallon and the Cameroon Mountains; Violet still thought that Nature had been mean in bestowing on Senegal no more than these two ridiculous heaps of rock, here moss-covered, there quite bare.

It was only later, long after this first home-coming, when I was picking up from Amadou-Kournba the crumbs of his knowledge and his wisdom, that I learned, among many other things, exactly what the Humps were, these two hummocks at the extremity of the Cape Verde Peninsula, the last land of Africa on which the sun gazes before plunging each evening into the Great Ocean. When Memory goes a—gathering firewood, he brings back the sticks that strike his fancy. . . .

This evening, as I sit by the fireside, my memory ties up with the same liana strand my little mountains, Momor's wives, and the shy, fair-haired Violet, for whom, in belated answer to her question, I relate the following tale as it was told to me by Amadou-Koumba. In the matter of wives two is not a good number.

The man who wants to avoid quarrels, shouting, grousing, re-proaches, and nasty innuendoes must have at least three wives, or else one, but never two. Two women in the same house always have with them a third companion, who is not only good for nothing, but also happens to be the worst of bad counsellors. This companion is shrill-voiced Envy, bitter as tamarind juice.

Khary, the first wife of Momor, was as envious as could be. She could have filled ten calabashes with her jealousy and emptied them down a well, and she would still have had enough to fill ten times ten gourds in the depths of her coal-black heart. It is true that Khary had perhaps no good reason to be very satisfied with her lot. In fact Khary was a hunchback— Mind you, it was quite a small, insignificant little hump; a hump that could easily be hidden under a well-starched camisole or a full, pleated bou-bou. But Khary imagined that everyone was always staring at her hump.

She always heard her ears ringing with the shouts of 'K'lag- khougue! Khary-khougue! (Khary—the hunchback !), memories of the time when, like all children, she used to go naked to the waist, and her childhood playmates would jeer at her, asking her to lend them the baby she carried on her back.

Full of fury she would pursue them, and woe betide the girl who fell into her clutches. She would scratch her face, pull her hair, tear off her earrings. Khary's victim could scream and weep herself sick; for she could only be rescued by those of her playmates who were not themselves too scared of Khary's fists and fingernails, as grown-ups no more interfere in children's arguments and quarrels than they do in their games.

Khary's temper had not improved with age; on the contrary, it had soured like milk which an evil spirit has stepped across, and now it was Momor's turn to suffer from the unpleasant moods of his hunchbacked wife. When he went off to the fields Momor had to take his midday meal with him.

Khary would not leave the house for fear of mocking glances, nor would she help her husband with the tilling, for the very same reason.

Weary of working the whole day and only eating a hot meal in the evening, Momor had decided to take a second wife, and so he had married Koumba. At the sight of her husband's new wife Khary should have become the best of spouses, the most amiable of women; and that is what Momor, in his simplicity, had anticipated. But such was not the case.

Now Koumba was also a hunchback. But her hump really exceeded all proportions of what a decent hump should be.

When she turned her back you would have thought that there was a dyer's pot holding up both her neckerchief and the calabash carried on her head. Yet, in spite of her hump, Koumba was light-hearted, sweet-natured, and friendly. When the other children teased little Koumba—Khougue, when they played together, naked to the waist, and they asked her to lend them the baby she carried on her back, she would reply laughing louder than them all, 'I'd be surprised if he'd come to you. He won't even get down to suckle!'

Later, when Koumba came into contact with grown-ups, she realised they were less given to teasing than children, but more spiteful. She did not change her character, however. In her husband's house she was just the same. She considered Khary as a big sister and tried to do everything to please her. She did all the heavy housework, she went down to the river with the washing, she winnowed the grain, and ground the millet. Every day she took Momor's meal out to him in the fields and helped him with his work.

Khary was by no means pleased by all this. On the contrary, she became more shrewish and spiteful than ever when she saw that Koumba did not seem to suffer from her huge hump. So greedy is Envy that it will feed on any dish.

So Momor lived, half-happy, between his two hunch-backed wives; the one affable, good-natured and friendly, the other spiteful, cantankerous, and peevish as a bear with a sore head. Often in order to stay longer in the fields helping her husband, Koumba would take out food that she had prepared the night before, or at dawn the same morning. Then, when they had dug and hoed from sunrise till noon, and their shadows crouched behind their bodies, to take refuge from the heat of the day, Momor and Koumba stopped work.

Koumba heated up the rice or the porridge which she shared with her husband; then they both lay down in the shade of a tamarind tree which stood in the middle of the field. But instead of sleeping like her husband, Koumba would stroke Momor's head, while she dreamed perhaps of women's bodies which were not deformed.

The tamarind is, of all trees, the one that provides the deepest shade; sometimes one can see the stars in broad daylight through its foliage which the sun can scarcely penetrate. That is what makes this tree the commonest haunt of spirits and ghosts, good spirits as well as bad, the ghosts of unsatisfied desires as well as those which have found fulfilment. There is many a madman who shouts and sings by the evening, though he left his village or dwelling in the morning perfectly sane. This is because he has passed under a tamarind tree at midday, and has seen there what he should not have seen: the inhabitants of another world, spirits which he had offended by his words or actions.

Many a woman weeps and laughs, shouts and sings in the villages, driven out of her mind because she has poured boiling water from a cauldron on to the ground and scalded the spirits who were passing by or who were resting in the courtyard of her dwelling. These spirits have waited for her in the shade of a tamarind tree and made her lose her wits.

Momor and Koumba had never offended the spirits, nor hurt them by either actions or words; so they could rest beneath the shade of the tamarind without fearing either visit or vengeance from the evil spirits.

Momor was sleeping that day, when Koumba, who was sewing nearby, thought she heard a voice calling her name from the tamarind. She looked up and there she espied, on the lowest branch of the tree, an old, old woman, whose long, white hair, whiter than cotton, hung down her back..

‘Are you at peace, Koumba?’ asked the old woman.

‘At peace, only, Mame (Grandmother),’ replied Koumba.

‘Koumba,’ went on the old woman, ‘I have known how good is your heart and how great is your merit, as long as you have known your right hand from your left. I wish to do you a great service, for I know how well you deserve it.

On Friday, at the full moon, the spirit-maidens will dance on the clay hill of N’Guew. You will go up to the hill when the earth has grown cool. And when the tom-tom is at its wildest, and the ring of dancers whirls fastest, and as each dancer falls out she is immediately replaced by another, then you will approach and you will say to the spirit-maiden nearest to you,

‘Here, take the child that I have on my back; it is my turn to dance.’

On Friday it happened that Momor slept in the hut of Khary, his first wife. The last of the villagers to retire were already turning over in their first sleep when Koumba left her hut and made her way towards the clay hill.

From a long way off she could hear the frenzied beating of the tom-tom and the clapping of hands. The spirit-maidens were dancing the sa—n’diaye, twisting and turning in the middle of the merry ring. Koumba approached and clapped her hands to the hypnotic rhythm of the tom-tom and the frantic whirl of the dancers.

One, two, three . . . ten had whirled and swirled in an eddy of boubous and pagnes . . . Then Koumba said to the neighbour on her left, as she turned her back to her:

‘Here, take the child for me, it is my turn to dance.’ and hand-clapping of their companions who formed the circle around them, all anxious in their turn to show their talents to the quickened rhythm of the tom-tom beat. Khary approached, clapping her hands as her husband’s second wife had instructed her; then, when one, two, three, ten spirit—maidens had whirled around in the ring and come panting out, she said to her neighbour, ‘Here, take the child from me, it’s my turn to dance.’

‘Oh, no! Not on your life!’ said the spirit-maiden. ‘It’s my turn. Here, you look after this one for me; I’ve been left with it for a whole moon and no one has come to claim it.’

With these words she planted on Khary’s back the hump which Koumba had left with her. Just then the first cock crew, the spirits disappeared, and Khary was left alone on the clay hill, alone with her two humps. The first hump, which was quite small, had made her suffer every moment of her life, and now she had another one, an enormous one, more than enormous! It was really more than she could ever endure.

Tucking up the skirt of her pagne she began to run. She ran for days, she ran for nights, she ran so far and so fast that she reached the sea and threw herself into the waves. But she did not disappear entirely; the sea would not swallow her altogether. ,

It is Khary—Khougue's two humps which jut out beyond the point of Cape Verde, and catch the last rays of the sun as it sets on the soil of Africa. It is Khary's two humps which have become the Humps.

MAMAN-CAIMAN

Les bêtes les plus bêtes des bêtes qui volent, marchent et nagent, vivent sous l'a. tetra, dans l'eau et dans l'air, ce sont assurément les caïmans qui rampent sur terre et marchent au fond de l'eau.

-- Cette opinion n'est pas mienne, dit Amadou Koumba, elle appartient à Golo, le singe. Bien que tout le monde soit d'accord sur ce point que Golo est le plus mal embouché de tous les êtres, étant le griot de tous, il finit par dire les choses les plus sensées, selon certains, ou du moins par faire croire qu'il les dit, affirment d'autres.

Golo disait donc, à qui voulait l'entendre, que les Caïmans étaient les plus bêtes de toutes les bêtes, et cela, parce qu'ils avaient la meilleure mémoire du monde.

L'on ne sait si c'était, de la part de Golo, louange ou blâme, un jugement émis par envie ou par dédain. En matière de mémoire, en effet, le jour où le Bon Dieu en faisait la distribution, Golo avait dû arriver certainement en retard.

Sa tête légère, malgré sa grande malice, oublie bien vite, aux dépens de ses côtes et de son derrière pelé, les mauvais tours qu'il joue à chacun et tout le temps. Son opinion sur les caïmans, il avait pu donc l'émettre un jour que l'un des siens avait en maille à partir avec Diassigue, la mère des caïmans, qui, sans aucun doute, s'était vengée un peu trop rudement d'une toute petite taquinerie.

Diassigue avait bonne mémoire. Elle pouvait même avoir la mémoire la meilleure de la terre, car elle se contentait de regarder, de son repaire de vase ou des berges ensoleillées du fleuve, les bêtes, les choses et les hommes, recueillant les bruits et les nouvelles que les pagaies confient aux poissons bavards, des montagnes du Fouta- Djallon à la Grande Mer où le soleil se baigne, sa journée terminée. Elle écoutait les papotages des femmes qui lavaient le linge, récuraient les calebasses ou puisaient de l'eau au fleuve. Elle entendait les ânes et les chameaux qui, venus de très loin, du nord au sud, déposaient un instant leurs fardeaux de mil et leurs charges de gomme et se désaltéraient longuement. Les oiseaux venaient lui raconter ce que sifflaient les canards qui passaient, remontant vers les sables.

Donc Diassigue avait une bonne mémoire; et, tout en le déplorant, au fond de lui-même, Golo le reconnaissait. Quant à sa bêtise, Golo exagérait en l'affirmant, et même, il mentait comme un bouffon qu'il était. Mais le plus triste dans l'affaire, c'est que les enfants de Diassigue, les petits caïmans, commençaient à partager l'opinion des singes sur leur mère, imitant en cela Leuk-le-Lièvre, le malin et malicieux lièvre, dont la conscience est aussi mobile que les deux savates qu'il porte accrochées à la tête, du jour où il les enleva pour mieux courir, et qui, depuis, lui servent d'oreille. Thile-le-Chacal, que

la peur d'un coup venu d'on ne sait jamais oh, fait toujours courir, même sur les sables nus, a droite et a gauche, pensait aussi comme Golo, comme Leuk, comme Bouki- l'Hyène, poltronne et voleuse, dont le derrière semble toujours fléchir sous une volée de gourdins; comme Thioye-le- Perroquet, dont la langue ronde heurte, sans arrêt le bec qui est un hameçon accrochant tous les potins et racontars qui volent aux quatre vents. Segue- la-Panthère, a cause de sa fourberie, aurait, peut-être, volontiers partagé l'opinion de tous ces badolos de basse condition, mais elle gardait trop rancune a Golo des coups de biton qui lui meurtrissaient encore le mufle et que Golo lui administrait chaque fois qu'elle essayait de l'attraper en bondissant jusqu'aux dernières branches des arbres.

Les enfants de Diassigue commençaient donc, eux aussi, à croire que Golo disait la vérité. Ils trouvaient que leur mère radotait parfois nu peu trop peut-être.

C'était lorsque, lasse des caresses du soleil, ou fatiguée de regarder la lune s'abreuver sans arrêt plus de la moitié de la nuit, où dégoutée de voir passer les stupides pirogues, nageant, le ventre en l'air, sur le fleuve qui marche aussi vite qu'elles, Diassigue réunissait sa progéniture et lui racontait des histoires, des histoires d'hommes, pas des histoires de Caïmans, car les caïmans n'ont pas d'histoires. Et c'est peut-être bien cela qui vexait, au lieu de les réjouir, les pauvres petits caïmans.

Maman-Caïman rassemblait donc ses enfants et leur disait ce qu'elle avait vu, ce que sa mère avait vu et lui avait raconté et ce que la mère de sa mère avait raconté à sa mère.

Les petits caïmans bâillaient souvent quand elle leur parlait des guerriers et des marchands de Ghana qua leur arrière-grand-mère avait vu passer et repasser les eaux pour capturer des esclaves et chercher For de N'Galam. Quand elle leur parlait de Soumangourou, de Soun Diata Kéita et de l'empire de Mali. Quand elle leur pariait des premiers hommes à la peau blanche que sa grand-mère vit se prosternant vers le soleil naissant après s'être lavé les bras, le visage, les pieds et les mains; de la teinte rouge des eaux après le passage des hommes blancs qui avaient appris aux hommes noirs à se prosterner comme eux vers le soleil levant. Cette teinte trop rouge du fleuve avait forcé sa grand-mère à passer par le Bafing et le Tinkisso du fleuve Sénégal dans le roi des fleuves, le Djoliba, le Niger, où elle retrouva encore des hommes aux oreilles blanches qui descendaient aussi des pays des sables. Sa grand-mère y avait encore vu des guerres et des cadavres; des cadavres si nombreux que la plus goulue des familles caïmans en efit attrapé une indigestion pendant sept fois sept lunes. Elle y avait vu des empires naitre et mourir des royaumes.

Les petits caïmans bâillaient quand Diassigue racontait ce que sa Méré avait vu et entendu :

Kouloubali défaisant le roi du Manding. N'Golo Diara qui avait vécu trois fois trente ans et avait battu, la veille de sa mort, le Mossi. Quand elle leur parlait de Samba Lame, le toucouleur, qui avait été maître du fleuve, maître de Brack-Oualo, maître du Damel, roi du Cayor et maître des Matures, ce qui rend encore si vaniteux les pêcheurs toucouleurs qui chantent sa gloire au-dessus de la tête des petits caïmans et troublent souvent leurs ébats avec leur longues perches.

Quand Diassigue parlait, les petits caïmans bâillaient ou rêvaient d'exploits de caïmans, de rives lointaines où le fleuve arrachait des pépites et du sable d'or, où l'on offrait, chaque année, aux caïmans, une vierge nubile à la chair fraîche.

Ils rêvaient à ces pays lointains, là-bas au Pinkou, où naissait le soleil, a des pays où les caïmans étaient des dieux, a ce que leur avait raconté, au jour, Ibis-le-Pélerin, le plus sage des Oiseaux.

Ils rêvaient d'aller là-bas dans les lacs immenses du Macina, entendre les chants des rameurs Bozos et savoir s'il est bien vrai, a ce que leur avait dit Dougoudougou, le petit canard, que ces chants ressemblaient davantage à ceux des femmes du Oualo, qui venaient laver leur linge tout près de leurs trous, qu'à. Ceux des piroguiers Somonos, dont les ancêtres étaient venus des montagnes du sud, sur les rives du Niger à... à l'époque où la mère de Diassigue remontait le grand fleuve.

Ils rêvaient du Bafing et du Bakoy, du fleuve bleu et du fleuve blanc qui se rejoignaient là-bas, a Bafoukbé, et donnaient le fleuve qu'ils habitaient. Ils rêvaient de ces lieux d'épousailles où, a ce que racontaient les Poissons-Chiens, rien ne séparait les eaux des deux fleuves, qui cependant gardaient chacun, longtemps, longtemps, sa couleur. Ils auraient voulu, rêve de petits caïmans, nager à la fois dans l'eau des deux fleuves, un côté du corps dans le fleuve bleu, l'autre côté dans le fleuve blanc et l'arête du dos au soleil brulant.

Ils rêvaient souvent de faire le même chemin que leur arrière-grand-mère, de passer du Sénégal au Niger par le Bafing et le Tinkisso. Comme les dents de leurs parents, les rêves des petits caïmans poussaient indéfiniment... Ils rêvaient de hauts faits de caïmans et Diassigue, la Maman-Caïman, ne savait leur raconter que des histoires d'hommes; elle ne savait leur parler que de guerres, de massacres d'hommes par d'autres hommes...

Voilà pourquoi les petits caïmans étaient prêts à partager l'opinion de Golo sur leur mère, opinion que leur avait rapportée Thioker-le-Perdreau, le plus cancanier des oiseaux.

Un matin, des corbeaux passèrent très haut au-dessus du fleuve en croassant :

Un soleil tout nu - un soleil tout jaune

Un soleil tout nu d'aube hâtive

Verse des flots d'Or sur la rive

Du fleuve tout jaune...

Diassigue sortit de son trou, a flanc de rive, et regarda les corbeaux s'éloigner.

Au milieu du jour, d'autres corbeaux suivrent, qui volaient plus bas et croassaient _:

Un soleil tout nu -- au soleil tout blanc:

Un soleil tout nu et tout blanc

Verse des flots d'argent

Sur le fleuve tout blanc...

Diassigue leva le nez et regarda les oiseaux s'éloigner...

Au crépuscule, d'autres corbeaux vinrent se poser sur la berge et croassèrent :

Un soleil tout nu — un soleil tout rouge

Un soleil tout nu et tout rouge

Verse des flots de sang rouge

Sur le fleuve tout rouge...

Diassigue s'approcha, à pas larges et mesurés, son ventre flasque raclant le sable et leur demanda ce qui avait motivé leur déplacement et ce que signifiait leur chant.

-- Brahim Saloum a déclaré la guerre A Yéli, lui dirent les corbeaux.

-Toute émue, Diassigue rentra précipitamment chez elle.

— Mes enfants, dit-elle, l'émir du Trarza a déclaré la guerre au Oualo. Il nous faut nous éloigner d'ici.

Alors le plus jeune des fils caïmans interrogea :

- Mère, que peut nous faire, A nous, caïmans, que les Ouolofis du Oualo se battent contre les Maures du Trarza?

— Mon enfant, répondit Maman-Caïman, l'herbe sèche peut enflammer l'herbe verte. Allons-nous-en ! Mais les petits caïmans ne voulurent pas suivre leur mère.

Dès qu'avec son armée il eut traversé le fleuve et mis le pied sur la rive nord, sur la terre de Ghanar, Yéli devina l'intention de son ennemi : s'éloigner le plus possible du fleuve. En effet, les Maures, qui étaient venus jusqu'au fleuve lancer défi à ceux du Oualo semblaient maintenant fuir devant les Ouoloffs. Ils ne voulaient livrer bataille que loin, bien loin au nord, dans les sables, quand les noirs ne verraient plus le fleuve qui les rendait invincibles chaque fois qu'ils s'y trempaient et y buvaient avant les combats. Yéli, avant de poursuivre ceux du Trarza, ordonna à ses hommes de remplir les outres que portaient les chameaux et les fines et défense leur fut faite d'y toucher avant que l'ordre n'en fut donné. Pendant sept jours, l'armée du Oualo poursuivit les Maures; enfin Brahim Saloum fut arrêter ses guerriers, jugeant les Ouoloffs assez éloignés du fleuve pour souffrir de la soif dès les premiers engagements et la bataille s'engagea.

Les terribles combats durèrent sept jours pendant lesquels chaque Ouoloff eut à choisir son Maure et chaque Maure eut à combattre son noir. Yéli dut se battre seul ! Contre Brahim Saloum et ses cinq frères. Il tua l'émir le premier jour.

Pendant cinq jours, il tua, chaque jour un frère. Le septième jour, il ramassa sur le champ de bataille, abandonné par l'armée du Trarza, le fils de Brahim Saloum. L'héritier du royaume maure portait une blessure au flanc droit. Yéli le ramena avec lui, dans sa capitale.

Tous les marabouts et tons les guérisseurs furent appelés pour soigner le jeune prince captif.

Mais tons les soins qui lui étaient prodigués paraissaient aggraver la blessure.

Un jour, vint enfin à la cour de Brack-Oualo, une vieille, très vieille femme, qui ordonna le remède efficace.

Ce remède c'était : en application, trois fois par jour, sur la plaie, de la cervelle fraîche de jeune caïman.

MOTHER CROCODILE

The most stupid of all animals that fly, walk or swim, that live beneath the ground, in water, or in the air, are undoubtedly crocodiles, which crawl on the earth and walk at the bottom of the water.

That is not my opinion,' said Amadou Koumba. 'That is what Golo the monkey says. And although everyone agrees that Golo is the most coarsely spoken of all creatures, since he is their grim! he sometimes manages to make the most sensible remarks, so some say; or at least to make us believe he has made them, according to others.'

So Golo was in the habit of stating to anyone who was prepared to listen to him' that crocodiles were the most stupid of all creatures, for no other reason than that they had the best memories.

There is no means of knowing whether Golo intended this to be praise or blame, the expression of envy or contempt. Indeed, as far as memory is concerned, Golo must have arrived late when the Lord was sharing it out. -In spite of his great love of mischief, his empty head very quickly forgets the tricks he is continually playing on everyone in turn, to the detriment of his ribs and his hairless posterior. So his opinion of crocodiles might have been expressed one day when he had a bone to pick with Diassigue, the Mother- Crocodile, who might have taken a somewhat rough revenge for a little bit of teasing.

Diassigue had a good memory. It is possible that she had the best memory in the world, for she was content, from her lair in the mud or under the sunny banks of the river, to watch animals, things, and men, and collect the sounds and news the canoes confided to the gossiping fish from the mountains of Fouta-Djallon as far as the Great Sea, where the sun goes down to bathe at the end of the day. She listened to the chatter of the women who came to wash linen, scour calabashes, or draw water at the river. She listened to the donkeys and the camels who came from far off, from north and south, and set down their loads of millet and of rubber, staying long to quench their thirst. The birds came to tell her what the wild ducks whistled as they passed overhead, flying back to the sands.

So Diassigue had a good memory; and much as he deplored this, in his heart of hearts Golo had to admit it. As for her being stupid, Golo's statement was pure exaggeration; in fact he lied like the buffoon that he was. But the saddest part of the whole business was that Diassigue's children, the little crocodiles, began to share the monkey's opinion of their mother, imitating in this the cunning and malicious hare Leuk, whose conscience is as mobile as the pair of old, worn-out slippers which he has been wearing clipped on to his head since the day he took them off to run faster, and which he has used as ears ever since. Thile-the- Jackal, who always tacks from right to left as he runs, even on the bare sand, for fear of some unexpected attack, Thile also thought like Golo, Leuk, and Bouki-the-Hyena, that thief and

coward, whose hind-quarters always seem to be sagging beneath a shower of blows, like Thioye-the-Parrot, whose round tongue is always colliding with her fish-hook of a beak which catches all the ill-natured gossip and tit-tle-tattle that flies around on the four winds. Segue-the Panther, with her reputation for double-dealing, might well have shared the opinion of all this common rabble, but she bore Golo too much of a grudge for the thrashings she got from him every time she tried to jump up into the highest branches of a tree to catch him, from which her nose was still bruised.

So Diassigue's own children also began to believe that Golo was speaking the truth. They thought that perhaps their mother really did sometimes talk a lot of nonsense. When she became weary of the sun's caresses, or tired of watching the moon ceaselessly quenching her thirst in the water half the night through, or bored with watching stupid canoes swim past, with their bellies upward, down the river that travels as fast as they do, then Diassigue would collect her offspring -and tell them stories, of men, not of crocodiles, for crocodiles have no history. And that is possibly what annoyed them instead of pleasing them—poor little crocodiles.

So Mother-Crocodile would collect her children around her and tell them what she had seen, what her mother had seen and told to her, and what her mother's mother had seen and told to her mother. The little crocodiles often yawned when she told them of warriors and merchants from Ghana, whom her great-grandmother had seen sailing up and down the rivers in search of slaves and the gold of N'Galam. when she told them of Soumangourou, of Soun Diata Keita and of the empire of Mali. When she told them of the first men with white skin whom her grandmother had seen bowing low to the rising sun after first washing their arms, their faces, their feet, and their hands; of the red colour of the water after the passing of the white men, who had taught the black men to bow down like them to the rising sun. This exceeding red colour of the river had forced her grandmother to leave the Senegal River and go, by way of the Bafing and the Tinkisso, down to the King of Rivers, the Djoliba, the Niger, where she found more white-eared men who had come down from the country of the sands. Her grandmother had seen more wars and corpses there; so many corpses that the greediest of crocodile families could have suffered an attack of indigestion lasting seven times seven moons. There she had seen empires born and kingdoms die.

The little crocodiles yawned when Diassigue told them what her mother had seen and heard: Kouloubali overthrowing the King of the Manding, n'Golo Diara who had lived for three times thirty years and had beaten the Mossi on the eve of his death; when she told them of the Toucou-leur Samba Lame, who had been master of the river, master of the Brack-Oualo, master of Damel King of the Cayor and master of the Moors, which makes the Toucouleur fisher-folk even more conceited as they sing his praises over the heads of the little crocodiles and disturb their frolics with their long rods.

When Diassigue spoke the little crocodiles yawned or dreamed of crocodile exploits, of distant banks from which the river washed away gold nuggets and gold dust, and where every year a nubile virgin, with fresh young flesh would be offered to the crocodiles. They dreamed of those distant lands, yonder in Pinkou, where the sun was born; lands where crocodiles were gods, or so they had been told one day

by Ibis-the-Pilgrim, the wisest of birds. They dreamed of going down to the vast distant lakes of Macina, to hear the songs of the Bozo oarsmen, and find out whether what Dougoudougou, the little duck, had told them was true, namely that these songs were more like those of Oualo women, who came down to wash their linen near the crocodile holes, than those of the Somono canoemen, whose ancestors had come from the mountains of the south, on the banks of the Niger, when Diassigue's mother was swimming up the big river.

They dreamed of the Bafing and the Bakoy, the blue river and the white river, which meet down in Bafoulabe to form the river in which they lived. They dreamed of those nuptial places, where, according to the tales the Dog-Fish told, nothing separated the waters of the two rivers, and yet each one kept its own colour for a long, long distance. They would have loved to swim in the waters of the two rivers at the same time; such was the dream of little crocodiles, to have one side in their body in the blue river, one side of the white river, and their back—bone burning in the sun.

They often dreamed of following the same course as their great-grandmother, travelling down from the Senegal River to the Niger, by way of the Bafing and the Tinkisso. The little crocodiles' dreams, like their parents' teeth, never stopped growing. They dreamed of great crocodile exploits, and Diassigue, the Mother-Crocodile, could only tell them tales of men, of wars, of massacres of men by other men . . .

That is why the little crocodiles were ready to share Golo's opinion of their mother, an opinion which had been passed on to them by Thioker-the-Partridge, the most scandal-mongering of birds.

One morning some crows flew very high above the river croaking:

*A naked sun — a sun of gold
Naked sun of an early dawn
Sheds its golden light of morn
On the banks of the river of gold '*

Diassigue emerged from her hole in the side of the bank and watched the crows fly away.

At midday other crows followed, flying lower, and croaking:

*A naked sun—a sun all white
A sun all naked and white
Sheds its silvery light
On the river all white*

Diassigue lifted her nose and watched the crows fly away.

At twilight other crows came and perched on the bank and croaked:

A naked sun—a sun all red

A sun all naked and red

Sheds its streams of blood all red

On the river all red.

Diassigue approached with measured, dignified step, her flabby belly scraping the sand, and asked them the meaning of their migration and their song.

‘Brahim Saloum has declared war on Yeli,’ the crows told her.

Very upset, Diassigue hurried home.

‘Children,’ she said, ‘the Emir of Trarza has declared war on the Wolofs. We must get away from here.’

The youngest of the crocodile sons asked,

‘What difference does it make to us crocodiles if the Wolofs of Wolo fight against the Moors of Trarza?’

‘My child,’ replied Mother-Crocodile, ‘the dry grass can set fire to the green grass.’ Let us go.’

But the little crocodiles would not follow their mother.

As soon as Yeli had crossed the river with his army and had set foot on the north bank, on Ghana territory, he guessed his adversary’s intention to draw him as far from the river as possible. In fact, the Moors, who had come right down to the ‘river to hurl defiance at the Wolo army, now seemed to flee before the Wolofs. They did not wish to join battle till they were a long way off, far to the north, in the sands, where the black men would be out of sight of the river which made them invisible whenever they bathed or drank from it before the battle. Before pursuing the men of Trarza, Yeli ordered his men to fill all the water-skins that the camels and donkeys carried. They were then forbidden to touch them until the command was given.

For seven days the Wolo army pursued the Moors; finally Brahim Saloum halted his warriors, judging the Wolofs to be far enough away from the river to suffer from thirst as soon as they began to fight, and battle was joined.

The most terrible fighting raged for seven days, during which time each Wolof had to choose his Moor and each Moor had to attack his black man. Yeli was engaged in single combat against Brahim Saloum and his five brothers. He killed the Emir on the first day. On each of the succeeding five days he killed one brother. On the seventh day he picked up the son of Brahim Saloum who had been abandoned by the Trarza army on the field of battle. The heir to the Moorish kingdom bore a wound on his right side. Yeli took him back with him to his capital.

All the priests and medicine-men were summoned to care for the young captive prince. But all the attention lavished on him seemed only to aggravate the wound.

Finally there came to the court of Brack—Wolo an old, old woman, who prescribed the effective remedy. This remedy was: to apply, three times a day, to the sore place, the fresh brain of a young crocodile.

PETIT-MARI

En ce temps-là, le bruit de la mer ne s'entendait pas de Rippne et les pêcheurs partaient à l'aube et ne rentraient qu'en pleine nuit ou au crépuscule pour revenir au milieu du jour. La plage de sable si blanc et si fin était si étendue qu'un cavalier à grande allure mettait une demi-journée pour aller baigner son cheval et rentrer au village. Le fleuve n'avait pas encore tourné pour descendre au sud, il rejoignait la grande mer là-bas, au nord. Des champs et des champs s'étendaient vers l'est depuis le village, et, après les champs, c'était la grande brousse et ses fauves. Tous les hommes cultivaient ; mais, outre le travail des champs, les uns allaient à la pêche, les autres à la chasse. Samba était de ces derniers.

Un soir, Samba ne rentra pas, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni plus jamais. On ne retrouva dans la brousse que ses os déjà blanchis.

Un lion l'avait tué et les charognards, les hyènes et les fourmis avaient, les uns après les autres, nettoyé sa dépouille. Samba laissait deux petits enfants : un garçon, N'Diongane, et une fille, Khary.

Tant que l'enfant avait sa mère, aucune peine ne peut lui être cruelle. N'Diongane et Khary, qui ne voyaient pas souvent leur père de son vivant, n'eurent pas leurs habitudes changées. Khary était toujours aux côtés de sa mère et son frère avec les garçons du village, dans les champs ou sous l'arbre-des-palabres. Il ne rentrait qu'aux heures des repas ; encore fallait-

il aller le chercher la plupart du temps, et c'est Khary qui y allait. Koumba, la veuve de Samba, pleurait souvent ;

Khary lui demanda un jour :

— mère, pourquoi pleures-tu ainsi tout le temps ?

— Parce qu'il n'y a plus d'homme dans la maison.

— Mais, mère, N'Diongane est un homme.

— Oh ! Il est encore trop petit !

- Eh bien ! ce sera notre petit mari.

Et depuis ce jour-là, Khary n'appela plus son frère que "Petit-mari". Quand elle allait le chercher sous l'arbre-des-palabres, au bord du puits ou dans les champs, elle disait toujours :

-- Petit-mari, mère t'appelle.

D'abord N'Diongane ne dit rien, mais ses petits camarades commencèrent à se moquer de lui chaque fois que sa sœur l'appelait "petit-mari"

Il dit à sa mère :

— Mère, défends à Khary de m'appeler « petit-mari » parce que mes camarades... Khary interrompit en chantant :

Je le dis et le le redis :

Petit-mari! Petit-mari !

N 'Diongane s'en alla en pleurant.

Des lunes et des lunes passèrent, des années

s'écoulèrent, Khary appelait toujours son frère « petit-mari ».

Pour les enfants de douze ans, l'âge N'Diongane, le temps de l'insouciance passa, l'heure de la circoncision était arrivée, le moment d'entrer dans la case des hommes et de commencer son éducation, sa formation pour devenir un homme dans toutes les circonstances de la vie, devant toutes les épreuves, et, but suprême, un chef de famille, le représentant des ancêtres.

Par une aube fraîche, un groupe d'enfants qui, leur vie durant, seraient « frères » parce qu'ils allaient mélanger leur sang sur les flancs d'un vieux mortier à moitié enfoui dans la terre, subirent, l'un après l'autre, pour la première fois et volontairement, la douleur. N 'Diongane, le premier, se mit à califourchon sur le mortier et releva, jusqu'à la ceinture, son boubou de gros coton teint en jaune-brun. Le botal (celui qui porte sur son dos), le maître des garçons, se saisit de son membre, tira le prépuce qu'il attacha avec une ficelle fine, plus résistante que du fer; il serra si fort que la ficelle disparut dans la peau, puis, de son couteau plus tranchant qu'une alène cordonnier et qui crissait en coupant, d'un coup sec il trancha la partie impure de l'homme.

Non seulement l'enfant n'avait pas crié, n'avait pas bronché, mais il n'avait même pas respiré plus fort que d'ordinaire. Koumba, sa mère, pouvait être fière, son fils sera un homme. Le sang n'était pas encore coagulé sur les flancs du vieux mortier qu'un autre enfant avait chevauché le billot évidé, puis un autre et mi autre encore. Aucun d'eux n'avait déshonoré sa famille. Les pansements furent faits. L'éducation commençait dans la case des hommes et dans la brousse pour former l'esprit, endurcir le corps et aguerrir le caractère.

Le jour ils allaient au bois mort pour l'éclairage et le chauffage de la unit, à la chasse à la fronde, à la chasse à l'épien, à la chasse aux lingués (longues baguettes dont chaque circoncis portait une paire). Ils allaient aussi au chapardage, car on ne pouvait, on ne devait rien leur réclamer de ce qu'ils volaient, poulets, canards ou autres choses.

Le soir et à l'aube, c'étaient les kassaks, les chants initiatiques, rudiments de la sagesse des anciens, les chants exerce-mémoire composés souvent de mots et de phrases sans signification apparente où dont la signification se perdit aux temps reculés où les hommes noirs s'éparpillèrent. C'étaient les devinettes à double sens, les « passines », que les sélbés, les récitants leur apprenaient à coups de lingués sur l'échine et de braises rougeoyantes sur la main refermée. Les sélbés, les aînés, soignaient aussi sans ménagement, les plaies : et il arrivait souvent que

La chèvre qui n'avait pas pleuré

Quand on la égorgée,

Criaient quand on la dépouillait...

(Le circoncis qui n'avait rien dit quand on l'avait opéré, pleurait quand on le pensait.)

Hors de tout contact avec ceux du village, surtout les femmes, le dur mois passa, ou les enfants mangeaient parfois bien; mais le plus souvent, facétie d'un selbé, la bouillie de mil au lait sucré au miel était mélangée au couscous ou au riz pimenté; et parfois, pour allonger la sauce, un aîné plus dur que les autres crachait dans laalebasse qui devait être vidée et propre comme si elle revenait du puits ou de la rivière. Car il faut savoir, quand on veut devenir un homme, vaincre toute répugnance.

Les enfants étaient devenus des hommes, ils portaient des culottes. Dans son boubou indigo,

N'Diongane était le plus beau de tous. Quand il rentra chez lui, ce fut sa sœur qui l'accueillit

— mère, voici Petit-mari !

— mère, fit N'Diongane, dis à Khary de ne plus m'appeler Petit-mari.

Je le dis et le redis :

Petit-mari, Petit-mari !

chanta Khary. Mais ce n'était plus de la voix espiègle d'une petite fille têtue et mal élevée. De son chant sourdait une sorte de ferveur, c'était une voix d'adulte, car Khary aimait son frère, son frère qui était le plus beau de tous les jeunes gens du village.

Elle alla, et tous les jours comme avant, le chercher aux champs et sous l'arbre-des-palabres :

— Petit-mari, mère t'appelle.

Tous ceux qui étaient à l'ombre du baobab, jeunes et vieux, se mirent à rire, alors N'Diongane répondit à sa sœur :

- Khary, tu diras à mère que je ne rentre pas à la maison, que je n'y rentrerai plus jamais, je m'en vais.

Il se leva et s'en alla vers la mer. Revenue à la maison, Khary prévint sa mère:

- Mère, Petit-mari est parti.

— Où? demanda Koumba.

-- Du côté de la mer, il a dit qu'il ne reviendra plus jamais.

Elles sortirent toutes les deux et virent N'Diongane qui s'en allait en courant là-bas, là-bas. La vieille femme appela en chantant:

N'Diongane reviens,

N'Diongane chéri reviens!

Que ta sœur ne t'exile pas,

N'Diongane reviens!

Le vent lui apporta la voix de son fils :

— mère, dis à Khary de ne plus m'appeler

Petit-mari.

Je le dis et le redis:

Petit-mari !. .

chanta la sœur.

Dans le sable brûlant et mouvant où s'enfonçaient leurs pieds, elles suivirent N'Diongane. La vieille femme appelait toujours son ;

N'Diongane reviens,

N'Diongane chéri reviens ! et Khary chantait toujours :

Je dis et le redis :

Petit-mari , Petit-mari !

Le soleil les avait rattrapés et devancés tous les trois; Il plongea dans la mer. Le vent s'était rafraîchi qui portait la voix de N'Diongane.

N'Diongane allait toujours vers la mer qui commençait à couvrir sa voix de son bruit lointain.

La nuit était venue, et, au chant de la vieille femme, au chant de sa fille, se mêlait maintenant le chant des vagues dominant la voix du jeune homme...

Que ta sœur ne t'exile pas

N'Diongane reviens...

A l'aube, les deux femmes atteignirent le sable humide et elles aperçurent N'Diongane dont les chevilles étaient encerclées par l'écume des vagues qui déferlaient.

N'Diongane reviens,

N'Diongane chéri reviens !

suppliait la vieille femme.

-- Mère, dis à Khary de ne plus m'appeler petit-mari, demanda son fils.

Petit-mari, Petit-mari !

je le dis et le redis : s'entêta sa sœur.

N'Diongane avança jusqu'aux genoux dans les vagues qui roulaient et s'étalaient derrière lui.

Que ta sœur ne t'exile pas

N'Diongane reviens!

Pleura la mère. Il avançait toujours dans l'eau qui lui arriva à la poitrine.

-Mère, fit-il, dis à Khary de ne plus m'appeler Petit-mari ! et l'eau lui entourait le cou.

Je le dis et je le redis :

Petit-mari, Petit-mari !

Chantait toujours Khary. Et Koumba en larme appelait toujours :

-N'Diongane reviens.

Mais N'Diongane ne répondait plus, il avait disparu dans la mer.

Koumba saisit alors Khary à la gorge et la renversant par terre, lui efforça la tête dans le sable humide mouvant jusqu'à ce que le corps de la jeune fille devînt flasque comme les méduses que la vague avait abandonnées sur la plage.

Elle chantait toujours appelant son fils, mais ses yeux maintenant étaient secs et paraissaient même ne plus voir les vagues qui s'enflaient, les vagues qui s'enflèrent, roulèrent et déferlèrent dans un immense mugissement, engloutissant Koumba qui chantait toujours et le cadavre de sa fille ; elles les engloutirent et s'étalèrent jusqu'à Ripene...et depuis, la mer n'est plus retournée là-bas, là-bas au couchant.

Et lorsque le soir on colle à son oreille un des coquillages de la plage, ce que l'on entend ce sont les pleurs et les chant de koumba- la-folle appelant son fils

N'Diogane reviens,

N'Diogane chéri reviens !

LITTLE-HUSBAND

In the days when this tale occurred the sound of the sea could not be heard from the Rippene, and the fishermen left at dawn and did not return till midnight, or at sunset to return at noon that following day. The beach of fine, white sand was so wide that a horseman riding fast would need half a day to take his horse down to the water and back to the village. The river had not yet turned towards the south but joined the great sea over in the north. Field upon field stretched from the village towards the east, and after the fields came the endless bush and the wild creatures. All the men farmed; but as well as their work in the field some went fishing, and others went hunting. Samba was a huntsman.

One evening, Samba did not return home; nor next day, nor the day after, nor ever. When they found him in the bush, there was nothing left of him but whitened bones. He had been killed by a lion, and the vultures, the hyenas and the ants had picked his bones clean in return.

Samba left two small children: a boy, N'Diogane and a daughter, Khary

As long as a child has a mother, it will not know great suffering. N'Diogane and Khary who had not seen their father much during his lifetime, did not notice any change in their way of life. Khary was always at her mother's side and her brother was with the other boys of the village, in the fields or under the palaver tree. He only came home at meal times and even then, someone had to go and look for him. It was Khary who did this.

Koumba the widow of Samba, would often weep. One day, Khary asked her.

'Mother, why do you weep like this all the time?'

'Because there is no longer a man in the house.'

'But mother, N'Diogane is a man.'

'Oh! He is too small!'

'Well then, he shall be our little husband.'

And from that day, Khary never called her brother anything but "Little-Husband".

When she went to lookj for him at the palaver tree, by the well or in the fields, she always said,
'Little-husband, mother is calling you.'

At first N'Diogane said nothing, but his playmates began to make fun of him every time his sister called him "Little-husband". He said to his mother,

'Mother, stop Khary from calling me "Little-husband because my friends...

Khary interrupted him with a song:

I say it now and I say it again:

Little-husband! Little-husband!

N'Diogane went off weeping.

Many moons passed and many years went by, and Khary still called her brother "Little-husband".

When children reached the age of twelve, N'Diogane's age, the carefree time of their childhood was over' it was the time of circumcision, when they must enter the "men's hut" and begin their education, their training to become a man in all their circumstances and trials of life and prepare for the final goals of manhood, to become the head of a family and a representative of the ancestors.

Early one cool morning, a group of children who for the rest of their lives would be "brothers", since they would mingle their blood on an old half-buried mortar-stone, one after the other and for the first time of their lives submitted themselves to pain, of their own free will. N'Diogane was the first to sit astride the mortar-stone and lift up to his waist his *boubou* of coarse cotton, dyed a yellowish brown. The *botal* (he who bears on his back), the master of the boys, took hold of his organ, pulled on the foreskin and ties it with a fine thread, stronger than iron. He tied it so tightly that the thread disappeared into the skin. He then took a knife that was sharper than a cobbler's awl and with one grating slice he cut clean through the skin. Not only did the child not cry out or finch, but he did not even breathe more heavily than usual. Koumba his mother, could be proud of him; her son would be a man.

The blood had not dried on the mortar-stone before another child mounted astride the grooved slab, then another and another. None of them dishonored his family. The dressings were applied, then their education began in the men's hut and out in the bush, to train their minds, harden their bodies and mature their characters.

During the day, they went in search of dead wood to make torches and fires for the night; they went hunting with catapults and with hunting spears and with *lingues* (long sticks of which each circumcised boy carried a pair). They also went pilfering, for no one had the right to demand back anything that they stole, chickens, ducks or any other food.

In the evening and at dawn they practiced singing *kassaks*, the initiatory songs which were the rudiments of the wisdom of the ancients, or songs to train the memory, often composed of apparently meaningless words or phrases or whose meaning had been lost in the mists of time when the black races had become scattered. Then the boys had to learn the *passines*, the riddles with double meaning which the *selbes* taught them. These, the selbes impressed upon the boys' memory as they recited by beating the boys on the back with their *lingues* and closing their hands over red hot coals. The *sebel*s or elders also dressed

their sores pretty roughly; and it often happened that the goat that had not bleated. When its throat was cut cried out when it was skinned...

So the hard mouth passed, away from all contacts with the people of the village, especially the women-folk; and during this time the children sometimes ate well, but more often a waggish *sebel* would take the millet- porridge served with milk and sweetened with honey, and mix it with *couscous*, or rice seasoned with red-papers. Sometimes too a *sebel* who was even harder than the rest would spit in the calabash, to make the sauce go further go further, and they still had to eat down to the last drop, leaving the calabash empty and scoured out as if it had just come back clean from the river or the well. For if one wants to become a man, one must learn to overcome all disgust.

The children had now become men and wore breeches. In his indigo *boubou* N'Diogane was the most handsome of them all. When he returned home, his sister welcomed him,

'Mother, here is Little-husband!'

'Mother,' said N'Diogane, 'tell Khary not to call me Little-husband any more.'

I say it now and I say it again:

Little-husband! Little-husband!

Sang Khary. But it was no longer the teasing voice of an obstinate and ill-bred little girl; in her song a sort of fervor could be heard, it was the voice of a woman in love, for Khary loved her brother, the most handsome of all the young men in the village.

Every day as before, she went to fetch him from the field and under the palaver tree, saying:

'Little-husband, mother is calling you.'

N'Diogane no longer wept, for one does not weep when one becomes a man, but when his comrades teased him, he went home his head full of fury and he beat his sister who began again the next day.

'Mother,' begged N'Diogane, 'tell Khary not to call me Little-husband anymore.'

I say it now and I say it again:

Little-husband! Little-husband!

Sang Khary as she ran away. One day she went to the palaver tree and said;

'Little-husband, mother is calling you.'

All those who were under the shade of the baobab tree, young and old burst out laughing, then N'Diogane answered his sister;

'Khary, you will tell mother that I am not coming home, that I shall never come home again, that I am leaving.'

He got up and went off towards the sea.

When Khary came home she told her mother,

'Mother, Little-Husband has gone.'

'Where?' asked Koumba.

'Down towards the sea; he said he was not coming home anymore.'

They both set off and far away they could see N'Diogane running. The old woman sang out;

N'Diogane, come back,
Dear N'Diogane, come back!
Don't let your sister drive you away,
N'Diogane, come back,

And carried back by the wind came the voice of her son:
'Mother, tell Khary not to call me Little-husband anymore.'
I say it now and I say it again:
Little-husband! Little-husband!

Sang his sister.

They followed N'Diogane through the burning, shifting sand in which their feet sank deep. The old woman kept on calling her son:

N'Diogane, come back,
Dear N'Diogane, come back!
And Khary still sang:
I say it now and I say it again:
Little-husband! Little-husband!

The sun overtook and passed all three of them and plunged into the sea. The wind that carried back the voice of N'Diogane had grown cool. N'Diogane was still making for the sea that began to draw his voice with its distant murmur.

Night came, and the song of the old woman and the song of the young girl were now mingled with the song of the waves that drowned the voice of the young man.

Don't let your sister drive you away,
N'Diogane, come back!

At dawn the two women reached the wet sand and they could see N'Diogane, his ankles already surrounded by the foam of the breaking waves

N'Diogane, come back,
Dear N'Diogane, come back!
Begged the old woman.

'Mother,' said the boy, 'tell Khary not to call me Little-husband anymore.'
I say it now and I say it again:
Little-husband! Little-husband!

Persisted his sister.

N'Diogane waded up to his knees in the waves which rolled and spread out behind him

Don't let your sister drive you away,
N'Diogane, come back!

Wept his mother. He went deeper into the water which now reached his chest.

'Mother,' he said, 'tell Khary not to call me Little-husband anymore.' And the water was up to his neck.

I say it now and I say it again:

Little-husband! Little-husband!

Khary still sang. And Koumba called through her tears.

N'Diogane, come back!

But N'Diogane no longer answered; he had disappeared into the sea. Then Koumba seized Khary by the throat, threw her to the ground and passed her head into the wet sand until the girl's body became as a limp as the jelly fish that the waves throw up on the shore.

Still she went on calling her son, but now her eyes were dry and she did not seem to see the sea, nor the swelling waves, the waves that swelled and rolled and unfurled with an immense roaring sound. The waves unfurled with an immense roar, swallowing up Koumba who still sang, and the body of her daughter; they swallowed them up and bore them away to Rippene. And since that day the sea has never returned to those parts, down there in the west.

And when in the evening, you place your ear to one of the shells that you pick up on the beach, what you hear is the weeping and singing of Koumba calling to her son:

N'Diogane, come back,

Dear N'Diogane, come back!

LA BICHE ET LES DEUX CHASSEURS

Esclave de la tête, la bouche commander au reste du monde, parle et crie en son nom, souvent a tort, parfois avec raison, sans demander leur avis ni au ventre, qui mangerait encore alors qu'elle se déclare rassasiée, ni aux jambes, qui voudraient ne plus marcher quand elle se dit capable d'aller plus loin.

La bouche prit tout le pouvoir du corps le jour où elle se sut indispensable. Elle sauve l'homme quelquefois et plus souvent le mène à sa perte, car il lui est difficile de se contenter de "je ne sais pas." Trop parler est toujours mauvais; ne point se faire entendre est souvent source de désagréments, de même que ne pas comprendre ce que dit une autre bouche. C'est ce qu'avait dû se dire Serigne-le-Marabout qui, revenant de La Mecque, s'était arrêté à Kayes, chez un de ses disciples; Enfermé dans la plus belle des cases, Serigne s'était aussitôt mis à psalmodier verset du Coran et litanies. Vint l'heure du repas; on envoya un bambin chercher le Marabout; l'enfant entra dans la case et dit à Serigne :

-- Ki ka na ("On t'appelle", en bambara).

Serigne lui répondit :

— Mana ("C'est moi", en Wolof).

L'enfant s'en retourna dire à ses parents :

— Il a dit qu'il ne vient pas.

Et l'on dina sans l'hôte.

Le lendemain matin, l'enfant était encore venu appeler dans sa langue le Marabout, et Serigne lui avait répondu dans la sienne. Ainsi, au milieu du jour et de même le soir. Trois jours durant et trois fois par jour, le fervent pèlerin fit au jeune messager la même réponse au même appel.

Convertis de fraîche date, les amphitryons du Marabout ne comprenaient rien à tant de fervent. Le repas est certain de n'être point épargné quand la question n'est plus que de savoir s'il faut prier avant de manger ou manger avant de prier. Manger sans prier n'est point le fait d'un croyant, ne fût-il jamais à La Mecque. Mais prier sans manger? Quelque puissance qu'ait la parole divine, ces bambaras encore récemment mécréants n'avaient jamais oui-dire que le Coran pouvait remplacer une calebasse de riz, surboute de tô, de tô fait à la pâte de maïs accommodé avec une sauce filante au gombos frais, accompagnée d'un poulet roti à point, au vrai tô de chef pour honorer le Maître. Et voilà que le Maître refusait toujours de venir partager riz, tô ou couscous.

Serigne, de son côté, se demandait, entre une sourate et une litanie, si, depuis qu'il était entré dans la case, une nuée de sauterelles ne s'était point abattue sur les champs du pays si les termites n'avaient pas dévasté les greniers, si le fleuve Sénégal ne s'était pas asséché en une nuit; si toutes les races de poissons qui le peuplaient : carpes, capitaines, poissons-chiens, jusqu'aux immondes silures qui se repaissent de déjections, désertant Kayes et Médine, n'étaient point remontées vers le Fouta-Djallon, ou descendues vers Saint-Louis et la mer. Il se demandait si tous les boeufs qui paissaient, nombreux, sur l'autre rive, n'avaient pas été enlevés en une nuit par la peste; si tous les moutons que les Maures et les Peulhs faisaient descendre du Nord, atteints subitement de pasteurellose, ne s'étaient pas couchés en colère pour mourir en attendant d'être mangés. Il se demandait enfin combien de fois par jour on mangeait dans ce pays.

Sa dignité de grand Marabout lui interdisait, cependant, de réclamer de la nourriture. Le disciple, inquiet, était enfin venu voir le Maître et Yon s'était expliqué. Serigne ne comprenait pas, lui qui possédait mieux qu'un savant de Tombouctou, l'arabe littéraire, un mot de bambara, et l'enfant qu'on lui dépêchait n'entendait point le Wolof, n'étant jamais sorti de Kayes et n'ayant jamais franchi la Falémé, qui sépare le Soudan du Sénégal.

Quand le bambin, en bambara, disait au Marabout :

— Ki ka na (On flappelle).

Serigne comprenait :

— Ki ka na? (Qui est-ce? en Wolof). .

Et lorsque le Marabout répondait en Wolof :

— Mama! (C'est moi!)

L'enfant entendait :

— Ma na! (Je ne viens pas, en bambara).

Serigne sut ainsi, aux dépens de son ventre, la puissance de la bouche et la valeur de la parole, même profane.

Cependant, comme à quelque chose malheur est bon, et que la chance peut surgir même des liens qui vous ligotent, Serigne, à la suite de son jeûne forcé durant lequel nul aliment impur n'avait souillé sa bouche, devint mieux qu'un marabout, presque Wali, presque un saint. (Je vais maintenant te raconter,

dit Amadeu- Koumba, comment M'Bile-la-Biche acquit son savoir et ce qu'elle en fit centre deux chasseurs.)

Comme le miel dans l'eau, la parole, bonne ou mauvaise, se dissout dans la salive qui en garde une part de puissance.

Serigne prit congé de ses hotes apres avoir prié longuement pour eux et aspergé d'une poussière de salive les mains tendues vers lui et les crimes ondus des petits enfants.

Il reprit le chemin dn retonr. C'est sur ce chemin que M'Bile-la-Biche était passée et avait brouté de Yherbe sur laquelle Se- rigne avait craché. Elle acquit ainsi, d'un seul coup et en un instant, toute sa science, tandis que Bonki-l'Hyéne avait fréquenté vingt ans Durant l'école coranique, et tout ce qu'elle en avait rap- porté, c'était le fléchissement de ses reins et Paffaissement de son arrière-train dus an poids des fagots qu'elle avait portés chaque jour pour Péclairage des cours du soir.

M'Bile devint done, non pas le Marabout ni le Sorcier de la forêt et de la savane, mais Celle-qui- savait. Car elle savait des choses cachées aux autres bêtes, des choses qu'ignoraient les homes qui n'étaient ni marabouts, ni sorciers.

Le premier qui en fit l'expérience, ce fut Koli le chasseur. Koli avait trouvé M'Bile an bord de l'eau. Qu'y faisait-elle le matin dc si bonne heure? Faisait-eile ses ablutions on buvait-elle tout simplement comme n'importe quel autre ha- bitant de la brousse? Koli n'a pas en le temps de le dire. M'Biie ne l'a jamais dit et personne ne saura jamais. Koli avait donc visé M'Bile, celle-ci lui avait dit :

- Ne me tue pas, je t'apprendrai ouu trouver Elephants et Sangliers. .

-- Cela m'est égal, avait répliqué Koli, c'esl toi que je veux aujourd'hni, et il avait tiré.

- Tu ne m'as pas encore, fit M'Bile, qux n'avait pas été touchée par la balle.

Furieux, Koli avait bourré son fusil avec unc mere-termite cuite an fen de n'gner et écrasée dans de la poudre dc tamarin, at i1 avait abattu M'Bile. Quand il s'approcha pour la ramasser, M'Bile lui dit :

— Sotégouli (Ce n'est pas fini!)

Il lui trancha le cou, mais le couteau, en cris-sant sur les os, faisait : 1 Sotégouli 1 Koli char- gea M'Bile sur sa nuque et sur ses épaules et rentra an village. Quand il arriva chez lui, il apprit que son fils venait de tomber dans le puits, « Sotégoul! » fit le cadawe de la biche qu'il avait jeté par terre. Il la dépouilla, et la peau, en se décollant, faisait « Ce n'est pas fini! » I1 la débita et le-couteau, en coupant la viande, faisait « Ce n'est pas fini! » Koli mit les morceaux dans la marmite et la marmite, en bouillant, faisait : « Ce n'est pas fini !... Ce n'est pas fini !... Ce n'est pas fini !.. » Mais la viande ne cuisait pas. Sept jours durant, Koli alla chercher du bois mort. Sa femme, en soufflant sur le feu, recut une étincelle dans l'oeil gauche at devint borgne. « Ce n'est pas fini! » firent le fen, la marmite et les morceaux de viande. La marmite bouillait toujours, mais la viande ne cuisait ja- mais. Koli prit enfin un morceau pour le gofiter, le morceau n'alla pas plus bas que sa gorge ou il se gonfla et lui fit éclater la tête.

-- Sotinal (C'est fini!) fit M'Bie, qui avait sauté de la marmite et qui regagna la brousse.

La mésaventure de Koli fut rapportée aux habitants de la brousse par Thioye-le-Perroquet, qui la tenait de Golo-le-Singe, qui fréquentait plus qu'aucun autre les parages des champs et des villages des hommes. Ainsi s'établit la réputation de M'Bile-la-Biche, que toutes les bêtes vinrent trouver un jour pour se plaindre de N'Dioumane le chasseur, dont elles voulaient également bien être débarrassées.

— Toi seule peux ramener la paix et les jours heureux, avait dit Niéye-l'Eléphant, 'le roi au long nez et aux petits yeux.

-- Toi seule peux nous rendre la tranquillité en nous débarrassant de N'Dioumane, dit Ségue-la-Panthère, l'agile et sournoise, la peau sale et trouble comme son cœur.

— Toi seule peux rendre le calme à notre brousse et à la forêt, et nous ôter cette peur qui nous attend au pied de chaque arbre et dans chaque touffe d'herbe, dit Bouki-la-Fourbe, l'Hyène aux reins fléchis et à la fesse basse.

Et tous, Gayndé-le-Lion aux yeux rouges qui avait emprunté au sable sa teinte pour se cacher, jadis, pour surprendre ses victimes, maintenant pour fuir N'Dioumane; Leuk-le-Liévre, qui s'était accroché ses savates au cou pour mieux courir; Thile-le-Chacal qui courait à droite, puis à gauche, pour éviter coups et balles, tous vinrent demander à M'Bile-la-Biche d'en finir avec N'Dioumane et les chiens de N'Dioumane.

M'Bile leur promit la perte du chasseur. La connaissance de M'Bile, quoique grande, était cependant de trop fraîche date; et si elle savait que la terre était vieille, vieillesse, que les arbres étaient vieux, vieux, que l'herbe avait existé de tout temps, elle ignorait que le pacte conclu entre la terre et les arbres, l'herbe et les aïeux de N'Dioumane était aussi vieux que la race des chasseurs.

M'Bile n'ignorait point que Khatj-le-Chien était aussi un assez bon maître de la connaissance, ayant appris son savoir de la Lune, mais elle ne savait pas que le pacte qui liait Khatj à la race de N'Dioumane datait du jour où le chien avait pénétré dans la demeure de l'homme pour en écarter les génies malfaisants.

N'Dioumane, le père de N'Dioumane, le père du père de N'Dioumane, ses ancêtres depuis le premier, abreuyaient la terre de sang chaud, versaient au pied des arbres et sur l'herbe du sang de la première bête tuée à la pleine lune; et la Terre, les Arbres, l'herbe ne devaient plus cacher à leur vue l'animal qu'ils voulaient abattre. Depuis le premier ancêtre, toute la race de N'Dioumane, le père du père de N'Dioumane, le père de N'Dioumane et N'Dioumane offraient aux chiens le cadavre de la première bête abattue à la nouvelle lune; et les chiens devaient sentir et épister la bête à tuer. La bête dépiquée, découverte, N'Dioumane la visait, et le canon de son fusil, tendu comme un long doigt, indiquait le chemin à la balle; et la balle arrivait sur la bête ainsi qu'un messager consciencieux qui ne traîne jamais en route, qui n'oublie jamais sa mission et qui arrive toujours à destination.

De mémoire de gibier, aucun habitant de la forêt ou de la savane, senti par les chiens de N'Dioumane, vu par N'Dioumane, visé par le fusil de N'Dioumane, n'avait échappé à la balle qui lui avait été destinée.

Les chiens de N'Dioumane, nés dans sa demeure, avaient reçu de son père les noms de Worma (Fidélité), Wor-ma (Trahis-moi), Digg (Promesse) et Dig (Haie mitoyenne). Le père de N'Dioumane pensait qu'en ces mots s'enfermait assez de sagesse pour Phomme qui ne voulait point avoir de déceptions dans son existence. Car, disait-il, comme Worma et Wor-ma étaient les mêmes, Fidélité et Trahison allaient de pair; en effet, expliquait-il, si la Fidélité devait durer tous les jours, Penn ne cuirait jamais le poisson qu'elle l'a vu naître et qu'elle a élevé. Il disait aussi que la Promesse était une couverture bien épaisse, mais qui s'en couvre grelottera aux grands froids. Il disait encore qu'avoir la même haie mitoyenne n'a jamais donné deux champs de même étendue, pas plus que deux haies de même longueur ne suffisaient pour remplir de mil deux greniers de même contenance. Il ne disait pas, mais il le pensait sans doute, qu'il y avait chasseur et chasseur, ce que M'Bile-la-Biche ignorait peut-être, malgré son grand savoir.

Il disait encore d'autres paroles de sagesse que son fils paraissait avoir oubliées le jour 01 : s'arrêta sur le seuil de sa maison, chantant et dansant au son du tam-tam, cette bande joyeuse de jeunes femmes plus jolies les unes que les autres. Après avoir cherché pendant une lune, M'Bile avait trouvé ou croyait avoir trouvé comment perdre N'Dioumane et ses chiens. Elle avait envoyé Golo-le-Singe et Thioye-le-Perroquet chercher le peuple de la brousse.

— Nous allons, avait-elle dit aux autres bêtes, nous changer en femmes et nous irons rendre visite à N'Dioumane le chasseur.

Ainsi fut fait...

Salamou aleykoulou

Nous vous saluons,

N'Dioumane et ta famille;

Tu as des hôtes d'importance,

Il te faut les nourrir...

chantant, jouant du tam-tam et dansant, vêtues des plus beaux boubous et des plus jolis pagennes qu'on eût jamais vus, couvertes de bijoux, les femmes, sur l'invitation de N'Dioumane, entrèrent dans la maison.

Salamou aleykoulou

Nous vous saluons

Les unes après les autres, elles vinrent s'agenouiller devant le chasseur; les tam-tams roulaient, les mains claquaient ;

N'Dioumane et ta famille;

Tu as des hôtes d'importance,

Il te faut les nourrir...

N'Dioumane ne pouvait savoir quelle était la plus belle de toutes ces femmes, ni sur laquelle arrêter le plus longtemps ses yeux.

Les tam-tams cessèrent enfin de battre et les femmes de danser. Tout le monde s'assit et elles racontèrent leur voyage et dirent le but de leur visite, pendant qu'on égorgeait taureaux et bédouins et que les pilons écrasaient le mil dans le ventre des mortiers.

— Nous venons de loin, dit une grande femme aux formes arrondies, au teint très noir.

— Pas de si loin, cependant, que ta réputation n'y soit parvenue, N'Dioumane, roi des chasseurs, fit une autre femme, menue, au teint clair, au cou mince.

Leurs voix étaient douces et caressantes, et le chasseur était si ravi qu'il n'entendit que le troisième appel de l'enfant qui était venu lui dire que sa mère le réclamait.

— N'Dioumane, lui dit sa mère, tout ceci me fait peur. Regarde cette grosse femme au teint si noir, au nez si fort, elle ressemble à Niéye-l'Éléphant.

— Où vas-tu chercher de pareilles pensées, ma mère ? avait demandé N'Dioumane en riant.

— Regarde celle-là, si menue au teint clair, au cou si long et si mince, n'est-ce pas M'Bile-la-Biche ?

-- Qu'est-ce que tu peux bien raconter là, ma mère ?

— N'Dioumane, mon fils, méfie-toi, avait dit la vieille femme, et le chasseur s'en était retourné vers la joyeuse et bruyante compagnie.

Lorsqu'on apporta lesalebasses pleines de couscous où nageaient les plus succulents tranches de viande, les jeunes femmes firent la moue :

— Décidément, nous n'avons pas faim du tout, dit l'une d'elles. Une autre expliqua :

- Nous avons tant mangé de boeuf, de mouton et de chèvre que nous nous attendions à autre chose de la part de N'Dioumane, le roi des chasseurs.

Piqué au vif, le chasseur demanda :

— Dites-moi tout ce que vous voulez manger, et je vous l'offre à l'instant. Voulez-vous de la viande de biche ? Voulez-vous du Koba ? du Sanglier ? de l'Hippopotame ?

- Non ! Non ! firent les femmes, dont quelques-unes commençaient à trembler.

— Nous avons envie, dit la femme au teint clair, nous avons envie de viande de chien. Malgré les conseils de sa mère, N'Dioumane donna l'ordre de tuer les chiens. Ce qui fut fait.

- Au moins dit la vieille femme, ne laisse perdre aucun des os des chiens, ramasse-les tous et rapporte-les-moi quand tes invitées auront fini de manger. On servit le couscous à la viande de chien aux jeunes et jolies femmes, qui se déclarèrent heureuses et satisfaites de la large hospitalité du grand chasseur, dont elles chantèrent à nouveau les louanges. Les esclaves et les enfants qui avaient servi le repas ramassèrent tous les os et les rapportèrent à la mère, qui les mit dans quatre canaris où elle avait déjà recueilli du sang des chiens égorgés.

— Nous allons repartir, car il se fait tard, dit la femme menue, au teint clair, qui semblait, malgré sa petite taille, avoir le plus d'autorité et plus agréable de toutes. Ses compagnes paraissaient d'ailleurs l'écouter, quand elle parlait, avec respect et déférence comme si elle était une sorte de reine.

-- Nous allons repartir, N'Dioumane, dirent les autres femmes.

-- Vous nous quittez déjà? demanda le chasseur, qui s'attristait et qui regardait toujours la femme menue, au teint clair.

-- Eh bien! raccompagne-nous, tu nous auras ainsi avec toi quelque temps encore, lui dit celle-ci

.

Le chasseur alla dire à sa mère qu'il reconduisait les femmes qui s'en retournaient chez elles.

-- Prends ton fusil lui dit la vieille femme. Quand les jeunes femmes le virent venir avec son fusil elles s'écrièrent indignées :

-qu'as-tu besoin d'un fusil pour accompagner les femmes N'Dioumane revient déposer son fusil, sa corbeille de poudre et son sac de balles.

- Prends alors ton arc, lui dit sa mère. Les jeunes femmes se fâchèrent en le voyant, son arc sur l'épaule :

— Notre compagnie va-t-elle tant te déplaire pour que tu t'équipes comme si tu allais à la guerre?

Il s'en retourna déposer son arc et ses flèches. Sa mère lui dit alors en lui tendant la main :

- Prends ces noix de palme. Quand tu seras en danger, tu les jetteras par terre et tu m'appelleras.

Dans les cris, les chants et le bourdonnement des tam-tams, la joyeuse bande, N'Dioumane au milieu, s'en alla.

Elle marcha longtemps en dansant, en criant, en chantant; puis les cris cessèrent, les chants faiblirent, les tam-tams se turent. Un silence lourd pesait sur la savane. N'Dioumane regardait toujours la femme menue, au teint clair. Soudain, sur un signe de celle-ci, toutes les femmes s'arrêtèrent.

Elle dit au chasseur :

— N'Dioumane, attends-nous ici, nous allons quelque part. Elles s'éloignèrent, le laissant tout seul. Quand elles furent loin, bien loin, elles demandèrent :

— N'Dioumane, nous vois-tu?

— Je vois vos boubous indigo et vos pagennes rayés, cria N'Dioumane. Elles marchèrent encore loin, bien loin, et demandèrent :

— N'Dioumane, nous aperçois-tu?

— J'aperçois la poussière que vous avez soulevée, cria N'Dioumane. Elles allèrent encore loin, bien loin, et demandèrent :

— N'Dioumane, nous aperçois-tu? - Je ne vois plus que le ciel et la terre, cria N'Dioumane.

Elles s'arrêtèrent alors, se dépouillèrent de leurs bijoux et de leurs vêtements et se couchèrent sur le sol. Quand elles se relevèrent, elles étaient redevenues le peuple de la brousse. M'Bile-la-Biche était au milieu des animaux. Tons : Niéye-l'Éléphant au grand nez, Gayn-dé-le-Lion aux yeux rouges, Ségue-la-Panthère au pelage sale, Koba-le-Cheval aux cornes tordues, Thile-le-Chacal qui bousculait ceux de droite et ceux de gauche, M'Bam-Hal-le-Phacochère, Lfiuk-le-Lièvre qui filait sous le ventre

des autres, Ba-n'dioli-l'Autruche qui couvrait de son aile trop courte Bouki-l'Hyène a la fesse basse, tous s'élancèrent vers le chasseur.

N'Dioumane aperçut d'abord leur poussière, puis il vit la masse noire de Niéye, le pelage fauve de Gayndé et de M'Bile, les taches de Ségue et de Bouki. Il jeta par terre une noix de palme en criant : « N'déye y » (Ma mère!) Du sol s'éleva un palmier dont le cimier touchait presque le ciel. Il y grimpa. Juste au moment où les bêtes arrivaient sur lui.

Pleines de rage, les bêtes, le nez en l'air, tournaient autour du palmier quand M'Bile, grattant le sol au pied de l'arbre, déterra une hache qu'elle remit à l'Eléphant. Bficheron géant, Niéye attaqua l'arbre géant, et ses coups étaient rythmés par le chant que la Biche venait de lancer aux autres animaux :

Wéng si wéléng!

Sa wéléng wéng!

N'Dio'umane tey nga dél

(Tout seul arrive!

Arrive tout seul!

N'Dioumane tu mourras !)

Le palmier avait frissonné jusque dans ses cheveux qu'il présentait au ciel pour les tresser, puis il avait tremblé; Niéye frappait toujours :

Sa wéléng wéng!

Wéng si wéléng !

L'arbre fit entendre un craquement, se balança trois fois et se pencha. Il allait s'abattre quand N'Dionmane jeta la deuxième noix en criant : « N'Déye yo » Du sol poussa, jusqu'au ciel, un palmier trois fois plus haut que celui qui gisait maintenant par terre et duquel N'Dioumane avait sauté pour grimper sur le deuxième. Niéye s'élança vers celui-ci et reprit son labeur de destruction.

Wéng si wéléng!

Sa wéléng wéng!

N'Dioumane tu mourras!

Dans ses bras, entre ses jambes, contre son corps N'Dioumane avait senti le palmier qui tremblait déjà lorsqu'il pensa à ses chiens qu'il avait sacrifiés, il se rappela le pacte "conch: entre ses aïeux et la race des chiens et qu'il avait été le premier à rompre, il se rappela que les chiens savaient et voyaient des choses que les hommes ne voient pas, que les hommes ne savent pas, il se mit à rappeler :

O! Worma, Wor-ma

Chiens de mon père,

Que j'ai trahis

Ne me trahissez pas!
O ! Dig, O ! Digg
N'Dioumane désespère
Secourez-le !...

Comme M'Bile de la marmite de Kali, les quatre chiens sortirent des canaris qui contaient leur sang et leurs os. Worma prit le fusil de son maître, Wor-ma la corne de poudre, Dig le sachet de balles et, Digg donnant de la voix, ils suivirent les traces de N'Dioumane.

Arrive tout seul!

Tout seul arrive!

Niéye avait continué à frapper: à grands coups de cognée. Le deuxième palmier avait craqué, il s'était balancé, il s'était penché pour s'étendre enfin. Mais, avant sa chute, N'Dioumane, qui appelait toujours:

O ! Worma, Wor-ma

O ! Dig, O ! Digg!

avait jeté la dernière noix de palme et avait grimpé sur le troisième palmier, sept fois plus grand que celui qui venait de tomber, son sommet avait percé le ciel.

Niéye frappait toujours, les bêtes chantaient toujours : '

Wéng si wéléng !

la cognée creusait toujours le pied du palmier.

Arrive tout seul!

N'Dioumane tey nga dé!

N'Dioumane appelait toujours :

Chiens de mon père,

N'Dioumane désespère

Secourez-le !.. .

Le dernier palmier s'était balancé, il s'était penché, il allait s'abattre lorsque, dominant le bruit de la cognée, plus forte que le chant des animaux, plus haute que l'appel du chasseur, retentit la voix de Digg : « Bow ! Bow! Bow! » Et le palmier, en tombant, déposa N'Dioumane au milieu de ses chiens. Quand l'imprudent chasseur prit son fusil, sa corne de poudre et son sachet de balles de la gueule de ses amis plus fidèles que lui, les bêtes, M'Bile-la-Biche en tête, s'étaient déjà enfuies au cœur de la brousse.

C'est depuis N'Dioumane, dit Amadeu- Koumba, que tout chasseur, n'irait-il chercher que du bois mort, emporte toujours son fusil.

THE DEER AND THE TWO HUNTSMEN

The mouth, the slave of the head, speaks in its name and shouts orders to every other part of the body, often wrongly, sometimes rightly. It asks no one's advice, neither that of the belly, who would still go on eating when the head says it has had enough, nor that of the legs, who would like to stop walking even when the head says they are capable of going farther.

The mouth assumed full power over the body the day she discovered that she was indispensable. Sometimes she saves a man, but more often leads him to his ruin, for it is difficult for her to be satisfied with 'I don't know.'

Talking too much is always a bad thing; not to make oneself understood is often a source of unpleasantness, as is not understanding what another mouth says. That is what Serigne-the-Marabout should have said to himself when, on his way back from Mecca, he stopped at Kayes, at the hut of one of his disciples! Shut up in the finest of the huts Serigne immediately began to intone litanies and verses of the Koran.

Meal—time came; a child was sent to fetch the marabout. The child entered the hut and said to Serigne in Bambara,

'Ki ka na' ('They are calling you').

Serigne replied in Wolof,

'Marla' ('It is me').

The child went back and told his parents, 'He says he is not coming.'

And they dined without their guest.

The next morning the child came and called the marabout in its own language and Serigne again replied in his language. Likewise in the middle of the day and again in the evening. For three days, three times a day, the zealous pilgrim made the same reply to the young messenger's same Only recently converted, the marabout's hosts could not understand so much religious zeal. The meal is certain not to be spared, when the only question to be decided is whether one must pray before eating or eat before praying. To eat without praying is not the action of a believer, even if he has never been to Mecca. But to pray without eating?

However powerful the divine word might be, these Bambaras, who had so recently been disbelievers, had never heard said that the Koran could replace the calabash of rice, or especially of £6, served with a glutinous sauce made of fresh gombos, to accompany a well-roasted chicken, a to fit for a king and made in honour of the Master. And here the Master was refusing to come and share rice, or couscous.

Serigne for his part wondered, between a sourate and a litany, if a host of grasshoppers had not descended on the district since he had entered the hut; if the termites had not pillaged the granaries; if the Senegal river had not dried up in the night; if all the species of fish that inhabited it, carp, capitaine, dogfish, even down to the unclean catfish that live on faeces, had not deserted Kayes and Medina and found their way up towards Fouta Djallon, or gone down to Saint-Louis and the sea. He

wondered if all the oxen that had been grazing in large numbers on the opposite bank had not been carried off in one night by rinderpest; if all the sheep the Moors and the Peulhs had brought down from the north had not been suddenly struck down by disease, and had become rabid and lain down to die in a twinkling of an eye. He also wondered how many times a month the people of this land were in the habit of eating.

His dignity as a great marabout, however, forbade him from asking for food. Eventually his anxious disciple came to 'see the Master, and they discussed the situation. Serigne, -who had a greater mastery of literary Arabic than any scholar of Timbuktoo, did not understand a word of Bambara, and the child who had been sent to him did not understand Wolof, never having been out of Kayes, and never having crossed the Falema River which separates the Sudan from Senegal.

When the lad said to the marabout, in Bambara, 'Ki ka na '

('They are calling you'), Serigne understood 'Ki kana?' ('Who is it?' in Wolof).

And when the marabout replied in Wolof, 'Mana! ' ('It is me! '), the child understood, 'Ma na' (I'm not coming', in Bambara).

Serigne thus learned, at the expense of his belly, the power of the mouth and the value of words, even profane ones.

However, as it is an ill wind that blows nobody any good, and good fortune can arise even out of one's very bonds, Serigne became, as a result of his enforced fast, during which no impure food had soiled his mouth, even better than a marabout; he became a wali, almost a saint. ('Now I am going to tell you,' said Amadou Koumba, 'how M'Bile-the-Deer acquired her knowledge, and what she did against two huntsmen/)

Good or bad words dissolve in the saliva, like honey in water, so that it retains a certain measure of their power.

Serigne took leave of his hosts, after praying long for them, and sprinkling with his saliva the shaven heads and the outstretched hands of the little children. Then he resumed his homeward journey.

M'Bile-the-Deer passed by on the road he had taken and grazed from the grass on which he had spat. Thus she acquired, at one fell swoop, all his knowledge, whereas Bouki- the-Hyena had attended the Koranic School for twenty years, and all she got from it was a bent back and a drooping rump, from the weight of the sticks she had carried every day to light up the evening classes.

So M'Bile became not the *marabout*, nor the witch-doctor of the forest and the savannah, but She-who—knows. For she knew things hidden from other creatures, things that even men did not know, unless they were marabouts or witch—doctors.

The first to put this to the test was Koli, the hunter. Koli had found M'Bile at the water's edge. What was she doing there, so early in the morning? Was she washing, or was she simply drinking like any other inhabitant of the bush?

Koli did not have time to see. M'Bile never told anyone, The Deer and the Two Huntsmen and no one will ever know Koli was just taking aim at M'Bile, when the latter said to him:

‘Don’t kill me. I’ll tell you where you can find elephant and wild—boar.’

‘That’s all the same to me,’ replied Koli, ‘it’s you I’m after today,’ and he fired. ,

‘You haven’t got me yet,’ said M’Bile, for the bullet had missed her.

Koli, angrily loaded his gun with a queen—termite, cooked over a fire and crushed in powered tamarind, and shot down M’Bile. When he came to pick her up, she said to him, ‘Sotegoul!’ (‘It’s not finished yet!’) He cut her throat, but, as it grated on her bones, the knife said, ‘Sotegoul!’ Koli loaded M’Bile on his back and returned to the village. When he arrived home he heard that his son had just fallen down the well. ‘Sotegoul!’ said the corpse of the deer, which he had thrown on the ground. He skinned it and the pelt said, ‘It is not finished yet!’ as it came away from the flesh. He cut up the meat and the knife said, ‘It is not finished yet!’ as it cut. Koli put the pieces in the cooking-pot and, as it boiled, the pot said, ‘It is not finished!’

‘It is not finished! It is not finished!’ But the meat would not cook. For seven days Koli went to fetch dead wood. His wife, as she blew on the fire, got a spark in her left eye and became partly blind. ‘It is not finished!’ said the fire, the cooking-pot, and the pieces of meat. The pot still boiled but the meat would not cook. Finally Koli took out a piece to taste; the piece only went down as far as his throat, where it swelled up and blew his head open.

‘Satin!’ (‘It is finished!’) said M’Bile, as she jumped out of the pot and ran back to the bush.

The disaster that had befallen Koli was reported to the inhabitants of the bush by Thioye-the-Parrot, who got it from Golo-the-Monkey, who frequented the neighbourhood of the fields and villages of men more than any other creature. Thus M’Bile-the-Deer’s reputation was established, so that one day all the animals came to her to complain of N’Dioumane, the hunter whom they also wanted to be rid of.

‘You alone can bring back peace and happy days,’ said N’ieye-the-Elephant, the king with the long nose and the small eyes.

‘You alone can give us, back our tranquility, by ridding us of N’Dioumane,’ said Segue-the-Panther, the sly and agile creature, whose heart was as dirty and turbid as his skin.

‘You alone can bring back calm to our bush and to our forest, and remove this fear that awaits us at the foot of every tree and in every tuft of grass,’ said Bouki-the-Double-dealer, the hyena with the sunken back and the drooping haunches.

And all of them: Gaynde-the—Lion with the red eyes, who had once borrowed the colour of the sand, in order to hide and surprise his victims, and now to flee from N’Dioumane, Leuk-the—Hare, who wore his slippers round his neck, so that he could run better; Thile-the-Jackal, who tacked from side to side as he ran, so as to avoid blows and bullets; all came to ask M’Bile-the-Deer to do away with N’Dioumane and N’Dioumane’s dogs. M’Bile promised them the hunter’s downfall.

However, M’Bile’s knowledge, though great, was of too recent date; and if she knew that the earth was old, very old, and that the trees were old, very old, and that grass had existed since time

immemorial, she did not know that the pact concluded between the ancestors of N'Dioumane and the earth, the trees and the grass was as old as the race of huntsmen.

M'Bile was not ignorant of the fact that Khatj-the-Dog was also fairly knowledgeable, for he had acquired his learning from the Moon. What she did not know was that a pact had bound Khatj to the race of N'Dioumane, ever since the day when the dog had entered man's dwelling to drive out the evil spirits.

N'Dioumane, N'Dioumane's father, N'Dioumane's father's father, and all his ancestors from the very beginning were in the habit of sprinkling the ground, the grass, and the holes of the trees with the warm blood of the first beast killed at the full moon; and so the earth, trees and grass could no longer hide the animal they wanted to shoot. From the earliest times, N'Dioumane's father's father, N'Dioumane's father, and N'Dioumane himself had been in the habit of offering to the dogs the carcass of the first beast shot at the full moon; it was the dogs' task to smell out and run to earth the animal to be killed. When the animal was tracked down and run to earth, N'Dioumane would take aim, and the barrel of his gun, pointing like a finger, would show the bullet the way it must take; and the bullet would overtake the animal, like a conscientious messenger, who never dawdles on the way, never forgets an errand, and always arrives at his destination.

Never in the living memory of the inhabitants of the forest or the savannah, had any game, once smelt out by N'Dioumane's dogs, sighted by N'Dioumane and aimed at by N'Dioumane's gun, escaped from the bullet that was intended for it.

N'Dioumane's dogs, born in his hut, had received from his father the names of Worma (Loyalty), Wor-ma (Betray me), Digg (Promise), and Dig (Dividing-hedge).

N'Dioumane's father thought that these words summed up sufficient wisdom for a man who wanted no disappointments in life. For, he used to say, just as Worma and Wor-ma are alike, so loyalty and treachery went hand in hand; in fact, he would explain, if loyalty were to last forever, water would never boil the fish that it had seen born and had reared. He also used to say that a promise was a nice thick blanket, but that the man who wrapped himself in it would shiver in the heavy frosts. He also said that having the same dividing-hedge never made two fields have the same area, any more than two hoes of the same length were all that was needed to fill two granaries of the same capacity with millet. He did not say, but no doubt he thought it, that there are hunters and hunters, a thing which M'Bile-the-Deer did not know, in spite of her great knowledge.

He spoke many other wise words, which his son seemed to have forgotten the day when there appeared outside his house a merry band of women, singing and dancing to the sound of a tom-tom, each one prettier than the last.

After searching for a whole moon, M'Bile had discovered (or thought she had discovered) how to do away with N'Dioumane and his dogs. She sent Golo-the-Monkey and Thioye—the-Parrot to summon the people of the bush.

‘We are going to change ourselves into women,’ she told the other creatures, ‘and we shall go and visit N’Dioumane the hunter.’

And that was how it came about . . .

Salamou aleykoun,

Thus we greet you,

N’Dioumane and your family, You have here important guests, It behoves you to feed them well. they sang, dancing, and playing the tom-tom, dressed in the most beautiful boubous and the prettiest pagnes, and covered in jewels. They were invited to enter N’Dioumane’s house.

Salamou aleykoun

Thus we greet you . . . one after another they came and knelt before the hunter; tom—toms rumbled, hands clapped:

-N’Dioumane and your family,

You have here important guests,

It behoves you to feed them well.

‘N’Dioumane could not decide which was the most beautiful of all these women, nor on which one to rest his eyes longest.

Finally the tom-toms stopped beating and the women stopped dancing. Everyone sat down and they told of their journey and its aims, while bulls and rams were slaughtered and millet was crushed by the pestles in the hollow of the mortars.

‘We come from afar,’ said one tall woman, with rounded limbs and a very black skin.

Not so far, however, that your reputation had not reached us, N’Dioumane, king of hunters,’ said another woman, of slight build and fair complexion with a slender neck.

Their voices were soft and caressing, and the hunter was so spell-bound that he did not hear the child speaking, until it said for the third time that his mother was asking for him.

‘N’Dioumane,’ said his mother, ‘all this frightens me.

Look at that big woman with the very dark skin and the large nose; she looks like Nieye-the—Elephant.’

‘What nonsense is this, Mother?’ N’Dioumane asked with a laugh.

‘Look at that one, so slight, with the fair complexion and the long, slender neck. Is she not M’Bile-the-Deer?’

‘What are you talking about, Mother?’

‘N’Dioumane, my son, beware,’ said the old woman, and the hunter went back to join the merry, noisy band.

When calabashes full of couscous were brought in, swimming with the most succulent pieces of meat, the young women turned up their noses.

‘Really we are not at all hungry,’ said one of them. Another one explained, ‘We are so used to eating beef, mutton and goat’s meat that we expected something different from N’Dioumane, the king of the huntsmen.’

The hunter was very hurt and asked, ‘Tell me what you would like to eat and I’ll give it to you instantly. Would you like venison? Do you want koodoo? wild boar? hippopotamus?’

‘No! No!’ cried the women, some of whom began to tremble.

‘What we would like,’ said the woman with the fair complexion, is dog’s meat.’

In spite of his mother’s advice, N’Dioumane gave the order for the dogs to be slaughtered. This was done.

‘At least,’ said the old woman, ‘don’t let any of the dogs’ bones get lost. Collect them all and bring them back to me when your guests have finished eating.’

Couscous with dog’s meat was served to the pretty young women, who declared themselves very satisfied with the extreme hospitality of the great hunter, whose praise they sang afresh. The slaves and the children who had served the meal collected up all the bones and took them back to the mother, who put them in the four sacred vessels in which she had already collected the blood of the slaughtered dogs.

‘We must be on our way now, for it is getting dark,’ said the slight woman with the fair complexion, who in spite of her small size seemed to have the most authority, and who, N’Dioumane now decided, was the most pleasing of them all. Moreover her companions seemed to listen to her with respect and deference when she spoke, as if she were a kind of queen.

‘We must be on our way, N’Dioumane,’ said the other women.

‘Are you leaving us already?’ asked the hunter sadly, as he gazed at the slender woman with the fair complexion. ‘Well, accompany us a little way, and then you will have us with you for a little while longer,’ she said to him.

The huntsman went to tell his mother that he was going a little way with the women, who were returning home.

‘Take our gun,’ the old woman said. When the young women saw him coming with his gun, they cried out indignantly,

‘Do you need a gun to accompany women?’

N’Dioumane went back and put down his gun, his powder-horn, and his cartridge bag.

‘Then take your bow,’ his mother said. The young women were annoyed at seeing him with his bow across his shoulder.

‘Is our company so displeasing to you that you rig your- self out as if you were going off to war?’ they cried. So he went back and put down his bow and arrows. Then his mother stretched out her hand to him and said, ‘Take these palm-nuts. When you are in danger, throw them on the ground and call me.’

With N'Dioumane in their midst the merry band set off, to the sound of songs and shouts and the thrumming of the tom-tom.

They walked for a long time, dancing, singing, and shouting; then the shouts ceased, the songs grew fainter, and the tom—toms were still. A heavy silence weighed on the savannah. N'Dioumane still gazed at the slender woman with the fair complexion. Suddenly at a sign from her, all the women stopped. She said to the hunter, 'Wait for us here, we are going somewhere.'

They went off, leaving him alone. When they were a long way off, they asked, 'N'Dioumane, can you see us?'

'I can see your indigo boubous and your striped pagnes,' shouted N'Dioumane. .

They walked still further, much further, and then asked, 'N'Dioumane, can you see us?' . 'I can see black shapes in the yellow grass.'

They went still further, much further and asked, 'N'Diournane, can you see us?' 'I can see the dust from your foot—steps,' shouted N'Dioumane.

They went further, much further and 'asked, 'N'Dioumane, can you see us?' 'I can see nothing but the earth and the sky,' shouted N'Dioumane.

Then they stopped, stripped off their jewels and their clothing, and lay down on the ground. When they stood up again, they had changed back into the creatures of the bush, and M'Bile-the—Deer was in the midst of the animals. All at once, Nieye-the~Elephant with his big nose, Gayndé-the-Lion with the red eyes, Ségue-the-Panther with his dirty coat, Koba—the—Koodoo with the twisted horns, Thile~the-Jackal bumping against those on both sides of him, M'Bam-Hal- the-Warthog, Leuk-the-Hare running under the others' bellies, Bandioli-the-Ostrich, her short wing covering Bouki- the-Hyena with her drooping backside, they all rushed together, at the hunter.

N'Dioumane first saw their dust, then he saw the black bulk of Nieye, the tawny coats of Gayndé and M'Bile, Ségue's and Bouki's spots. He threw a palm—nut on the ground, crying, 'N'a'éye yo! ' ('Mother!') From the ground sprang up a palm tree, whose top nearly touched the sky. He climbed it just as the beasts were upon him.

Full of fury the animals prowled around the palm tree with their noses in their air, while M'Bile, scratching at the soil at the foot of the palm tree, dug up an axe which she gave to the Elephant.

Like a giant wood-cutter Nieye attacked the giant tree, and his blows kept time to the song that theDeer began to chant to the other animals:

Wéng, si weléng!

Sa weléng wéng!

N 'Dioumane tey nga dé!

('Come all alone!

All alone come!

N'Dioumane, you shall die!')

A shudder ran through the palm tree, right up into its hair that it held up to the sky to be plaited; then it trembled, but Niede went on chopping.

Wéngi, si weléng!

Sa weléng wéng!

A creaking was heard in the tree, which swayed three times and leaned over. It was about to fall when N'Dioumane threw the second nut on the ground, crying 'N'Dioumane' From the ground a tree sprang up nearly to the sky, a tree three times as tall as the one which now lay on the ground, and from which N'Dioumane leapt to climb the second one.

Niede sprang towards this one and resumed his labour of destruction. ,

Wéng! si weléng!

Sa weléng wéng!

N'Dioumane, you shall die!

In his arms, between his legs, against his body, N'Dioumane felt the palm tree trembling already, when he thought of his dogs that he had sacrificed; he recalled the pact concluded between his ancestors and the race of dogs, which he had been the first to break, and he recalled that dogs knew and saw things that men do not know, that men do not see, and he began to call,

Oh! Worma, Wor-ma,

Oh, my father's dogs,

That I have betrayed,

Do not you betray me!

Oh, Dig! Oh, Digg!

N'Dioumane- despairs,

Come to his help! . . .

Just as M'Bile had jumped out of Koli's cooking-pot, so the four dogs leapt out of the sacred vessels that contained their blood and bones. Worma took his master's gun, Wor- ma the powder-horn, Dig the cartridge-bag, and, with Digg giving voice, they followed N'Dioumane's traces.

All alone come!

Come all alone!

Niede continued chopping mightily at the tree. The second palm tree cracked, swayed, leaned over and finally fell. But before it fell, N'Dioumane, still calling,

Oh! Worma, Wor—ma,

Oh, Dig! Oh, Digg!

had cast the last palm nut on the ground and had climbed the third palm tree, seven times bigger than the one which had just fallen, its top piercing the sky.

Niede was still striking, the animals were still chanting,

Wéng si weléng! the chopper was still cutting into the bole of the palm tree.

Come all alone!

N'Dioumane tey nga de!

and N'Dioumane was still calling,

Oh, dogs of my father,

N'Dioumane despairs,

Come to his help! . . .

The last palm—tree swayed, bent over, and was about to fall when, louder than the noise of the chopper, louder than the chant of the animals, louder than the huntsman's cry, resounded the voice of Digg, 'Bow! Bow! Bow!' and as the palm tree fell it deposited N'Dioumane in the midst of his dogs.

When the imprudent hunter took his gun, powder—horn, and cartridge—bag from the jaws of his friends, who were more loyal than he, the animals with M'Bile-the-Deer at their head had already fled into the heart of the bush.

Since that time, said Amadou Koumba, every hunter has always taken his gun with him, even if he has only gone to collect dead wood.